This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~LING. 17 C. 20~~

TNR. 10663

~~FJ 527 A. 3~~

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

Nouvelle édition, ornée d'un portrait gravé sur acier

Format grand in-18

REISEBILDER, tableaux de voyage, précédés d'une étude sur Henri Heine, par *Théophile Gautier*. . . . . 2 vol.

CORRESPONDANCE INÉDITE, avec une introduction et des notes. . . . . 2 —

DE LA FRANCE. . . . . 1 —

DE L'ALLEMAGNE. . . . . 2 —

LUTÈCE. . . . . 1 —

POEMES ET LÉGENDES. . . . . 1 —

DRAMES ET FANTAISIES . . . . . 1 —

DE TOUT UN PEU. . . . . 1 —

DE L'ANGLETERRE. . . . . 1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET

DE

L'ANGLETERRE

PAR

HENRI HEINE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

Droits de traduction et reproduction réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL 1957
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

Le volume que nous publions aujourd'hui sous le titre *De l'Angleterre* aurait pu recevoir plus exactement celui-ci : *les Héroïnes de Shakspeare et Fragments sur l'Angleterre*. Nous avons préféré le premier, parce que ce volume, quelque peu d'analogie qu'il ait pour la méthode et même le contenu avec les deux ouvrages de Heine intitulés *De l'Allemagne* et *De la France*, donne cependant de l'Angleterre une image assez fidèle et assez complète pour prendre place, sous un titre analogue, à la suite de ces deux écrits, les plus importants de son œuvre avec les *Reisebilder*.

L'étude sur *les Héroïnes de Shakspeare* a paru en langue allemande, dans une publication illustrée, qui fut publiée en 1839, simultanément à Paris et à Leipzig. Les mêmes motifs économiques qui ont empêché les éditeurs des Œuvres complètes de Heine, à Hambourg, de reproduire dans l'édition allemande les planches de l'ouvrage primitif, c'est-à-dire les figures élégamment gravées des héroïnes de Shakspeare, ne nous ont pas permis de donner, avec le texte français, ces mêmes illustrations. Les analyses pleines d'esprit et de fantaisie, qu'a faites du poëte anglais le poëte allemand, peuvent facilement se passer du secours de la gravure. Il y aurait eu, en revanche, un inconvénient considérable à sacrifier les portions plus ou moins étendues des comédies de Shakspeare qui figurent à part dans ce travail, et sont à leur tour les illustrations les plus parfaites du texte de Heine : aussi n'avons-nous pas hésité à les conserver. Shakspeare et son

commentateur se trouvent ainsi en présence, et se font mieux connaître l'un par l'autre. L'ensemble de l'ouvrage de Heine sur Shakspeare ne nous offre d'ailleurs pas seulement cette jouissance d'esprit si exquise et si rare d'entendre un poëte commentant un autre poëte, il nous donne encore, grâce à une foule d'intuitions rapides capricieusement jetées çà et là dans ces pages que Heine n'envisageait que comme l'explication d'une série de gravures, la clef du génie de l'Angleterre elle-même et de son caractère moral, dont Shakspeare, le plus universel des poëtes modernes, mais le plus anglais en même temps, est le représentant par excellence.

Les morceaux qui suivent l'étude sur les héroïnes de Shakspeare, se rattachent directement aux fragments sur l'Angleterre du premier volume des *Reisebilder*, et remontent tous, à l'exception d'un seul, à la même date. Heine les

écrivit à Munich en 1828, et les fit paraître dans les *Annales politiques,* dont il était, avec son ami Lindner, le principal rédacteur. Ces fragments, dont quelques-uns sont de la meilleure manière de l'écrivain, nous donnent le résumé des jugements, ou plutôt des impressions politiques que Heine avait rapportés, l'année précédente, de son séjour en Angleterre. — Le littérateur habile et consciencieux qui a présidé à la publication des œuvres allemandes de Heine, M. Ad. Strodtmann, nous apprend que Heine avait annoncé, pour une prochaine livraison des *Annales*, la suite du discours de Spring Rice, qui termine le premier de ces fragments (*l'Affranchissement*), mais que cette suite ne vint pas. Nous sommes assurés que les lecteurs de ces morceaux s'associeront, comme nous, au regret qu'il exprime de l'impossibilité où sont les lecteurs de Heine de suivre jusqu'au bout le discours plein d'humour de l'orateur anglais.

Nous avons joint à ces fragments de 1828 un morceau intitulé *Thomas Reynolds,* où se trouve, entre autres, le récit de première main du plus émouvant épisode de la révolte d'Irlande, en 1798, l'arrestation et la mort de lord Fitzgerald. Ce fragment a été écrit par Heine, à Paris, en 1841.

LES ÉDITEURS.

LES

HÉROINES DE SHAKSPEARE

INTRODUCTION

Je connais un bon chrétien de Hambourg qui n'a jamais pu se faire à l'idée que notre Seigneur et Sauveur fût juif de naissance. Il ressentait un violent dépit toutes les fois qu'il devait s'avouer que cet homme modèle de perfection, digne de la vénération la plus profonde appartient cependant à cette clique de longs nez mal mouchés, de marchands de bric-à-brac qu'il voit rôder dans les rues, qu'il méprise profondément, et qui lui sont encore beaucoup plus insupportables lorsque, se mêlant, comme lui, de faire en gros le commerce des épices et des couleurs, ils nuisent à ses propres intérêts.

Le sentiment qu'éprouve cet excellent enfant d'Hammonia en songeant à Jésus-Christ, je l'é-

prouve, moi, en songeant à William Shakspeare. Cela m'écœure, de penser qu'en fin de compte il est pourtant Anglais, et qu'il appartient au peuple le plus maussade que Dieu ait créé dans sa colère.

Quel peuple disgracieux ! quel déplaisant pays ! sont-ils empesés, sont-ils mesquins, sont-ils égoïstes, sont-ils Anglais ! Un pays que l'Océan aurait englouti depuis longtemps s'il ne craignait que cela ne lui donnât des nausées !... Un peuple, monstre gris et bâillant, qui exhale autour de lui un air suffocant, un ennui mortel, et qui certainement finira un jour par se pendre à quelque câble colossal !...

Et c'est dans un pareil pays, au milieu d'un pareil peuple que William Shakspeare a vu le jour en avril 1564.

Mais l'Angleterre de ce temps où naquit, dans la Béthléem du Nord qui s'appelle Stratford-sur-Avon, l'homme auquel nous sommes redevables de l'Évangile profane, comme on pourrait appeler les drames de Shakspeare, cette Angleterre était certainement très-différente de celle d'aujourd'hui. Aussi la nommait-on *merry England*, la florissante Angleterre,

aux brillantes couleurs, aux joyeuses mascarades, aux bouffonneries puissantes pleines d'un sens profond, l'Angleterre où une passion exubérante s'alliait à une dévorante activité. La vie y était encore une sorte de pêle-mêle, un tournoi où les chevaliers de noble naissance avaient assurément les premiers rôles dans les jeux aussi bien que dans les combats; mais le son éclatant de la trompette faisait battre aussi le cœur des bourgeois... Au lieu de la bière épaisse, on buvait le vin léger, cette boisson démocratique qui rend égaux dans l'ivresse les mêmes hommes que tout à l'heure séparaient le rang et la naissance sur les divers théâtres de la froide réalité.

Depuis lors, toute cette gaieté s'est éteinte, ces brillantes couleurs ont pâli; l'on n'entend plus les sons joyeux de la trompette, la belle ivresse s'est évanouie... Et le livre qui s'appelle les Œuvres dramatiques de William Shakspeare est resté dans les mains du peuple comme une consolation pour les mauvais jours, comme une preuve que cette *merry England* a réellement existé.

C'est un bonheur que Shakspeare soit encore veuu au bon moment, qu'il ait été le contempo-

rain d'Élisabeth et de Jacques, alors que le protestantisme se manifestait déjà dans la liberté effrénée de penser, mais nullement dans la manière de vivre et de sentir; alors que la royauté, éclairée par les derniers rayons de la chevalerie à son déclin, florissait et brillait encore en pleine auréole de poësie. Oui, la foi du peuple au moyen âge, la foi catholique, était déjà détruite en principe, mais elle vivait encore avec tout son prestige dans le cœur des hommes; elle se maintenait dans leurs mœurs, dans leurs usages et leur manière de voir. Ce n'est que plus tard que les puritains parvinrent à déraciner complétement, fleur après fleur, la religion du passé et à étendre sur tout le pays, comme un voile de brume grise, cette sombre tristesse qui, depuis, ayant perdu sa force et son génie, s'est résolue en un piétisme tiède, pleurnicheur, qui s'éveille au moindre bruit. De même que la religion, la royauté anglaise n'avait pas encore subi, du temps de Shakspeare, cette terne transformation qui, sous le nom de gouvernement constitutionnel, y prévaut aujourd'hui pour le plus grand bien de la liberté européenne, mais nullement pour celui de l'art. En même temps que coula le sang de Charles 1er, le

grand, le vrai, le dernier roi, toute poésie s'échappa des veines de l'Angleterre; et trois fois heureux fut le poëte qui mourut assez tôt pour ne pas être témoin de ce douloureux événement que son génie pressentit peut-être. De nos jours, Shakspeare a été souvent traité d'aristocrate. Je n'ai pas la moindre envie de combattre cette accusation; je serais bien plutôt tenté d'excuser ses tendances politiques quand je songe que son regard de poëte, plongeant dans l'avenir. prévoyait déjà, grâce à des symptômes significatifs, cette époque de nivellement puritain qui devait voir cesser du même coup que la royauté tout ce qui fait le charme de la vie, toute poësie et tout art joyeux.

Oui, pendant la domination des puritains, l'art fut proscrit en Angleterre; le zèle évangélique se déchaîna surtout contre le théâtre, et même le nom de Shakspeare s'effaça pour longtemps de la mémoire du peuple. On est saisi d'étonnement lorsqu'on lit aujourd'hui dans les pamphlets de ce temps-là, par exemple dans l'*Histrio-Mastix* du fameux Prynne, avec quelles explosions de colère on croassait l'anathème sur le pauvre art dramatique. Faut-il nous indigner bien sérieusement de ce zélotisme des

puritains? Non vraiment. Dans l'histoire, chacun a raison lorsqu'il reste fidèle au principe qui réside en lui, et les sombres têtes rondes ne faisaient que suivre les conséquences de cet esprit hostile à l'art qui se manifesta dès les premiers siècles de l'Église, et qui s'est maintenu avec un caractère plus ou moins iconoclaste jusqu'à nos jours. Cette vieille et implacable antipathie pour le théâtre n'est qu'une face de l'hostilité qui règne depuis dix-huit siècles entre deux manières tout à fait hétérogènes de concevoir le monde : l'une qui a pris naissance sur le sol aride de la Judée, l'autre sur le sol fleuri de la Grèce. Voilà dix-huit siècles que dure la brouille entre Jérusalem et Athènes, entre le saint sépulcre et le berceau de l'art, entre la vie en esprit et l'esprit dans la vie; et les froissements, les hostilités publiques et secrètes qui en ont été la suite se révèlent au lecteur ésotérique dans l'histoire de l'humanité. Si aujourd'hui nous trouvons dans le journal que l'archevêque de Paris a refusé à un pauvre acteur mort les honneurs ordinaires de la sépulture, ce n'est pas un simple caprice de prêtre qui a motivé ce refus, et il faut être un homme à courte vue pour ne voir là que l'acte d'un esprit

étroit et malveillant. J'y reconnais plutôt le zèle d'une ancienne querelle, d'une lutte à mort contre l'art dont souvent l'esprit hellénique se servit comme d'une tribune du haut de laquelle il prêchait la vie, en face des doctrines de mortification venues de la Judée.

L'Église poursuivait dans les acteurs les organes de l'hellénisme, et bien souvent aussi cette persécution atteignit les poëtes qui ne faisaient dériver leur enthousiasme que d'Apollon et assuraient aux dieux païens proscrits un refuge dans le pays de la poësie. Peut-être aussi y avait-il en jeu de la rancune? Les ennemis les plus insupportables à l'Église opprimée pendant les deux premiers siècles furent les acteurs, et les *Actà sanctorum* parlent souvent de la manière dont ces histrions impies se permettaient de parodier, sur les théâtres de Rome, à la grande joie de la populace païenne, le genre de vie et les mystères des nazaréens. Peut-être encore fut-ce une jalousie réciproque qui produisit un si terrible dissentiment entre les serviteurs du Verbe spirituel et ceux du Verbe temporel.

Après le fanatisme ascétique, ce fut le fanatisme

républicain qui anima les puritains dans leur haine contre le vieux théâtre anglais, où étaient glorifiés non-seulement le paganisme et les sentiments païens, mais encore le royalisme et les familles nobles.

J'ai montré ailleurs combien il y a de ressemblance, sous ce rapport, entre les anciens puritains et les républicains d'aujourd'hui.

Puissent Apollon et les Muses éternelles nous préserver de la domination de ces derniers!

Dans le tumulte des révolutions religieuses et politiques auxquelles je viens de faire allusion, le nom de Shakspeare se perdit pour longtemps, et il s'écoula presqu'un siècle entier avant qu'il redevînt glorieux et honoré. Mais, depuis lors, son éclat ne fit que grandir de jour en jour, et il devint pour ainsi dire un soleil intellectuel pour ce pays privé du soleil véritable pendant presque douze mois de l'année, pour cette île maudite, ce Botany-Bay moins le climat du Sud, pour cette Angleterre empestée par la fumée de la houille, assourdie par le bruit des machines et dont la population bigote est si mal abreuvée. Cependant, la bonne nature ne déshérite jamais entièrement ses créatures, et, si elle a

refusé aux Anglais tout ce qui est beau et aimable, si elle leur a refusé la voix pour chanter et le sentiment pour jouir, ne leur donnant au lieu d'âmes humaines que des sacs à *porter* [1], elle leur a accordé en revanche une large dose de liberté civile, le talent de s'arranger confortablement chez eux, et William Shakspeare.

Oui, Shakspeare est le soleil intellectuel dont la délicieuse lumière, les gracieux rayons illuminent le pays. Tout y parle de lui, et les objets les plus vulgaires sont comme transfigurés par son souvenir. Partout on y entend le bruit que font encore les ailes de son génie ; dans tout ce qu'on y voit de grand, son œil limpide semble vous sourire, et, à chaque événement important, on croit le voir vous faire d'un air de douce satifaction un petit signe de tête.

Ce rappel incessant de Shakspeare par Shakspeare me frappa vivement pendant mon séjour à Londres, où, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, je visitais, voyageur avide, les curiosités de la ville. Chaque *lion* me rappelait le grand lion Shakspeare. Tous ces lieux que je visitais vivent

1. Comme nous disons un *sac à vin*.

dans ses drames historiques d'une vie immortelle, et je les connaissais, grâce à lui, dès ma plus tendre jeunesse. Mais, en Angleterre, ce n'est pas seulement l'homme instruit qui connaît ces drames; il n'est pas un homme du peuple qui les ignore, pas même le gros *beefeater* [1] qui, avec son habit rouge et sa figure idem, vous sert de cicérone à la Tour de Londres. Derrière la porte du milieu, il vous montre le cachot où Richard fit assassiner les jeunes princes ses neveux, et il vous renvoie à Shakspeare, qui a décrit en détail cette cruelle histoire.

Le marguillier qui vous guide dans l'abbaye de Westminster ne fait aussi que vous parler de Shakspeare, dans les tragédies duquel tous ces rois et ces reines morts dont les portraits de pierre sont couchés sur leurs sarcophages et qu'on vous montre pour un schelling six pence, jouent des rôles si terribles ou si lamentables. Lui-même — c'est-à-dire la statue du grand poëte — il est là en grandeur naturelle; haut de taille, la tête pensive et tenant à la main un rouleau de parchemin... Peut-être que sur

1. « Mangeur de bœuf, » sobriquet donné, en Angleterre, aux gardes du roi ou de la reine.

ce rouleau sont écrits des mots magiques, et que, lorsqu'à minuit il remue ses lèvres blanches et évoque les morts qui reposent là dans les tombeaux, on voit se lever, avec leurs armures rouillées et leurs vieux costumes de cour, les chevaliers de la Rose blanche et de la Rose rouge; les dames aussi quittent en soupirant leur funèbre couche, et l'on entend se mêler au cliquetis des armes des éclats de rire et des imprécations... absolument comme à Drury-Lane, où j'ai vu jouer si souvent les drames historiques de Shakspeare, et où Kean me remuait si profondément, lorsque, courant sur la scène, il s'écriait avec désespoir :

« A horse, a horse, my kingdom for a horse! »

Il me faudrait copier d'un bout à l'autre le *Guide à Londres* si je voulais citer tous les endroits qui me rappelèrent Shakspeare. C'est au parlement que ce souvenir me frappa le plus. Non point parce que le Parlement siége à ce Westminster-Hall dont il est si souvent question dans les drames de Shakspeare, mais parce que, tandis que j'assistais aux débats, il y fut plusieurs fois parlé de lui, et qu'on cita ses vers, non pour leur valeur poétique, mais pour leur importance historique. Je remarquai

avec étonnement qu'en Angleterre Shakspeare n'est pas seulement célèbre comme poëte, mais qu'il est estimé comme historien par les plus hautes autorités de l'État, par le Parlement.

Cela m'amène à faire remarquer qu'il est injuste de demander aux drames historiques de Shakspeare ce que ne peut donner qu'un dramaturge dont la poësie et son vêtement artistique sont le but suprême. La mission de Shakspeare n'était pas seulement la poësie, c'était aussi l'histoire; il ne lui était pas loisible de modeler à sa fantaisie la matière donnée; il ne pouvait pas façonner selon son caprice les événements et les caractères; pas plus que l'unité de temps et de lieu, il ne pouvait observer l'unité d'intérêt en concentrant cet intérêt sur une seule personne et un fait unique. Pourtant, dans ces drames historiques, la poésie coule plus riche, plus puissante et plus douce que dans les tragédies de ces poëtes qui, inventant eux-mêmes leur sujet ou le remaniant à leur gré, atteignent à la plus rigoureuse symétrie de la forme, et, dans l'art proprement dit, surtout dans l'enchaînement des scènes, surpassent le pauvre Shakspeare.

Disons-le donc, le grand Anglais n'est pas seu-

lement un poëte, c'est aussi un historien; il manie non-seulement le poignard de Melpomène, mais encore le burin plus acéré de Clio. Sous ce rapport, il ressemble aux historiens primitifs, qui ne faisaient aucune différence entre la poësie et l'histoire, et qui, au lieu de donner une simple nomenclature de faits, un herbier poudreux des événements, glorifiaient la vérité par leurs chants, et dans ces chants ne faisaient entendre que la voix de la vérité. Ce dont on parle tant aujourd'hui sous le nom d'objectivité n'est rien qu'un sec mensonge. Il n'est pas possible de peindre le passé sans lui prêter la teinte de nos propres sentiments. Le prétendu historien objectif, s'adressant toujours à ses contemporains, écrit involontairement dans l'esprit de son propre temps, et cet esprit du temps se reconnaît dans ses œuvres, de même que les lettres nous révèlent le caractère et de celui qui les a écrites et de celui qui les a reçues. Cette soi-disant objectivité qui, se faisant gloire de son manque de vie, trône sur le calvaire des faits, doit être par cela seul rejetée comme fausse; car la vérité historique exige non-seulement la relation exacte du fait, mais encore certains aperçus touchant l'im-

pression que ce fait a produite sur les contemporains. Or, c'est là le point le plus difficile, attendu qu'il faut pour cela plus qu'une simple connaissance des faits; il faut cette puissance d'intuition du poëte à qui, comme dit Shakspeare, « la nature et le corps des temps évanouis » sont devenus visibles.

Et à lui ce n'étaient pas seulement les événements de son histoire nationale qui lui étaient visibles: il voyait également ceux dont nous instruisent les annales de l'antiquité; c'est ce que nous remarquons avec étonnement dans les drames où il peint des couleurs les plus vraies l'ancien monde romain près de succomber. Il a sondé les reins des héros de l'antiquité aussi bien que ceux des chevaliers du moyen âge; il leur a ordonné de lui découvrir le fond de leur âme. Et toujours il a su élever la vérité jusqu'à la poésie; il n'est pas jusqu'à ces Romains insensibles, ce peuple dur et froid de la prose, ce mélange de brigandage grossier et d'avocasserie subtile, cette soldatesque casuistique, qu'il n'ait su entourer d'une auréole poëtique. Mais, pour ses drames romains, comme pour les autres, Shakspeare doit s'entendre reprocher son manque de forme; et même un écrivain de talent, Dietrich

Gabbe[1], les a appelés des « chroniques poëtiquement embellies » où manque un point central, où l'on ne sait ni qui est le personnage principal ni qui est le personnage accessoire; où, bien qu'on renonce à l'unité de temps et de lieu, on ne trouve pas même l'unité d'intérêt. Étrange erreur des critiques les plus pénétrants; pas plus l'unité d'intérêt que celle de temps et de lieu ne manque à notre grand poëte; seulement, il s'en fait une idée un peu plus étendue que nous. Le théâtre de ses drames est la terre, c'est là son unité de lieu; l'éternité est la période pendant laquelle se passe l'action de ses pièces, voilà son unité de temps; et il proportionne a ces deux unités le héros de ses drames qui y rayonne comme point central et représente l'unité d'intérêt... Ce héros, c'est l'humanité, héros qui meurt sans cesse et sans cesse ressuscite, qui éprouve sans cesse l'amour et la haine, et pourtant aime plus encore qu'il ne hait; qui aujourd'hui rampe comme un ver et demain s'élève comme l'aigle au plus haut des cieux; qui, digne aujourd'hui d'une marotte et de-

1. Un ami de jeunesse de Heine. Voir la note à la page 250 de la *Correspondance inédite de Henri Heine*, tom. II. (Paris, Michel Lévy, 1867.)

main d'un laurier, mérite plus souvent encore l'une et l'autre à la fois; c'est ce grand nain, ce petit géant, ce dieu préparé selon la formule homœopathique, en qui la divinité, bien qu'à une très-haute dilution existe cependant toujours. Ah! par modestie, par pudeur, ne parlons pas trop de l'héroïsme de ce héros!

La même fidélité, la même vérité qu'on trouve dans Shakspeare, relativement à l'histoire, on l'y trouve également par rapport à la nature. On a coutume de dire qu'il lui présente le miroir. Cette manière de s'exprimer est mauvaise, car elle donne une idée fausse des rapports du poëte avec la nature. Ce n'est pas la nature qui se réfléchit dans l'esprit du poëte, c'est une image qui, semblable à celle du miroir le plus fidèle, est innée dans son esprit; il apporte, pour ainsi dire, le monde avec lui en venant au monde, et, lorsque, sortant des rêves de l'enfance, il arrive à avoir conscience de lui-même, il saisit aussitôt dans tout son enchaînement chaque partie du monde phénoménal extérieur, car il porte dans son esprit une image exacte de tout; il connaît les raisons dernières de tous les phénomènes qui paraissent énigmatiques à un es-

prit ordinaire, et qui échappent ou ne se découvrent qu'avec peine lorsqu'on emploie les moyens ordinaires d'investigation. De même que le mathématicien, quand on lui donne un fragment de cercle, peut immédiatement rétablir le cercle entier et en trouver le centre, de même, quand le moindre fragment du monde phénoménal est présenté du dehors à l'intuition du poëte, tout l'enchaînement universel de ce fragment se révèle aussitôt à lui; il connaît, pour ainsi dire, la circonférence et le centre de toutes choses, il les conçoit dans leur plus grande compréhension et leur centre le plus profond.

Mais il faut toujours qu'un fragment du monde phénoménal soit présenté du dehors au poëte pour que cette merveilleuse opération par laquelle il complète le monde puisse se faire en lui. Cette perception d'un fragment du monde a lieu par les sens; elle est, en quelque sorte, l'événement extérieur d'où dépendent les révélations internes auxquelles nous devons les œuvres d'art du poëte. Plus les œuvres sont grandes, plus nous sommes curieux de connaître les événements extérieurs qui en ont été la première cause déterminante. Nous recherchons volontiers des renseignements sur les condi-

tions réelles de la vie de l'auteur. Cette curiosité est d'autant plus folle, que, comme cela ressort déjà de ce qui a été dit plus haut, la grandeur des événements extérieurs n'est nullement en rapport avec la grandeur des créations qu'ils ont provoquées. Ces événements peuvent être très-petits, très-insignifiants, et ils le sont d'ordinaire comme l'est en général la vie extérieure des poëtes. On pourrait dire pis encore de leur vie, mais je ne le veux pas. Les poëtes se présentent au monde dans l'éclat de leurs œuvres, et c'est surtout lorsqu'on les voit de loin qu'on est ébloui par les rayons. Oh ! ne les observons jamais de trop près ! Ils sont comme ces charmantes lumières qui, par les beaux soirs d'été, brillent d'un si vif éclat sur les gazons et le feuillage, qu'on les prendrait pour les étoiles de la terre... On croirait que ce sont des diamants et des émeraudes, de précieux joyaux que les enfants d'un roi, jouant dans le jardin, ont suspendus aux haies et y ont oubliés... On les prendrait pour des gouttes ignées du soleil qui, perdues dans les hautes herbes, se reposent à la fraîcheur de la nuit jusqu'à ce que, le matin revenu, l'astre de flamme les fasse remonter jusqu'à lui... Hélas ! ne cherchez pas de jour la trace

de ces étoiles, de ces diamants, de ces gouttes de soleil! Vous ne trouvez plus à leur place qu'un pauvre petit ver d'une laide couleur qui rampe misérablement le long du chemin, dont l'aspect vous dégoûte et que cependant, par une étrange pitié, votre pied ne veut pas écraser.

Quelle a été la vie privée de Shakspeare? Malgré toutes les recherches faites à cet égard, on n'a presque rien pu découvrir, et c'est un bonheur. Il ne s'est conservé que quelques sottes traditions sur la jeunesse et la vie du poëte. Selon les uns, il aurait abattu les bœufs chez son père, qui était boucher...; ces bœufs étaient peut-être les ancêtres de ces commentateurs anglais qui, probablement par rancune, lui reprochent partout son ignorance et ses fautes contre l'art. Selon d'autres, il aurait été marchand de laine et aurait fait de mauvaises affaires... Le pauvre diable! il s'imaginait sans doute qu'en se faisant marchand de laine, il finirait quelque jour par s'asseoir sur la laine. Je ne crois rien de toute cette histoire : beaucoup de bruit et peu de laine[1]. Je suis plus porté à croire que notre poëte

1. Proverbe allemand : « Plus de paroles que d'effet. »

a été réellement braconnier, et qu'il eut des démêlés avec la justice à propos d'un faon ; cependant, je ne le damnerai pas pour cela. « Il n'est pas d'honnête homme, dit le proverbe allemand, qui n'ait volé un veau[1]. » Sur ces entrefaites, Shakspeare se serait enfui à Londres, où, moyennant un pour boire, il surveillait les chevaux des grands seigneurs à la porte des théâtres... Telles sont à peu près les fables qu'un tas de vieilles commères répètent les unes après les autres dans l'histoire de la littérature.

Les documents authentiques sur la vie de Shakspeare, ce sont ses sonnets, dont je voudrais ne rien dire, et qui précisément, à cause de la profonde misère humaine qui s'y révèle, m'ont conduit aux considérations qu'on vient de lire sur la vie privée des poëtes.

Le manque de renseignements précis sur la vie de Shakspeare s'explique facilement, si l'on songe aux orages politiques et religieux qui éclatèrent bientôt après sa mort et amenèrent pour quelque temps la domination absolue des puritains. L'effet s'en fit sentir encore longtemps après, et fut cause que

1. Auch Ehrlich hat einmal ein Kalb gestohlen.

l'âge d'or de la littérature anglaise, l'époque d'Élisabeth, fut non-seulement anéanti, mais entièrement plongé dans l'oubli. Lorsqu'au commencement du siècle dernier, on remit au grand jour les œuvres de Shakspeare, on avait perdu toutes les traditions qui eussent été nécessaires à l'interprétation du texte, et les commentateurs durent avoir recours à une critique basée en dernière analyse sur un plat empirisme et un matérialisme plus pitoyable encore. A l'exception de William Hazlitt, l'Angleterre n'a pas produit un seul commentateur important de Shakspeare. On ne trouve chez tous que de misérables vétilles, une insuffisance qui s'admire, une prétention qui joue l'enthousiasme, une enflure savante près de crever d'aise chaque fois qu'elle peut reprocher au pauvre poëte quelque erreur d'archéologie, de géographie ou de chronologie, qui lui fournit l'occasion de regretter qu'il n'ait pas étudié les anciens dans leur langue originale, et qu'il ait possédé si peu de connaissances classiques. Il fait porter des chapeaux aux Romains, aborder des navires en Bohême, et citer Aristote du temps de la guerre de Troie. C'en est trop pour un savant anglais gradué *magister artium* à l'université

d'Oxford. Le seul commentateur de Shakspeare, en faveur duquel j'ai fait une exception, et qui, à tous égards, mérite seul d'être cité, c'est feu Hazlitt, esprit aussi brillant que profond, mélange de Diderot et de Boërne, ardent enthousiaste de la Révolution, et doué d'un très-vif sentiment de l'art, toujours petillant de verve et d'esprit.

Les Allemands ont mieux compris Shakspeare que les Anglais. Et ici, encore, nous devons citer en première ligne ce nom bien-aimé que nous trouvons partout où il s'est agi de prendre une grande initiative. Gotthold-Éphraïm Lessing fut le premier, en Allemagne, qui éleva la voix en faveur de Shakspeare. Ce fut lui qui apporta la plus large pierre pour construire un temple au plus grand des poëtes; et, ce qui est encore plus louable, il se donna la peine de déblayer des vieux décombres le sol sur lequel devait être édifié ce temple. Les légères baraques françaises qui s'y étalaient, il les démolit impitoyablement dans son zèle édificateur. Gottschéd secoua d'une façon si désespérée les boucles de sa perruque, que tout Leipzig en trembla, et que les joues de son épouse en pâlirent d'effroi ou peut-être de poudre. On pourrait soutenir que toute la *Dra-*

maturgie de Lessing est écrite dans l'intérêt de Shakspeare.

Après Lessing, il faut nommer Wieland. Par sa traduction du grand poëte, il contribua d une manière encore plus efficace à le faire apprécier en Allemagne. Il est assez étrange que cette œuvre ait été accomplie par le poëte d'*Agathon* et de *Musarion*, par cet auteur frivole, *cavaliere servente* des Grâces, partisan et imitateur des Français. Il fut tout à coup si fortement empoigné par le sérieux britannique, qu'il éleva lui-même sur le pavois celui qui devait mettre fin à sa propre domination.

La troisième grande voix qui retentit en Allemagne en faveur de Shakspeare fut celle de notre bon et cher Herder, qui se déclara pour lui avec un enthousiasme sans réserve. Goëthe aussi lui rendit hommage et emboucha la trompette en son honneur; bref, on vit une brillante suite de rois venir les uns après les autres jeter leur vote dans l'urne et élire Shakspeare empereur de la littérature.

Cet empereur était déjà solidement assis sur son trône lorsque le chevalier Auguste Wilhelm de Schlegel et son écuyer le conseiller aulique Ludwig Tieck se présentèrent au baise-mains et certifièrent

au monde entier que désormais était assuré pour toujours le règne millénaire du grand William.

Il y aurait injustice de ma part à contester les titres que s'est acquis M. A.-W. de Schlegel par sa traduction des drames de Shakspeare et par ses cours sur le même sujet. Mais, en conscience, il faut convenir que ces cours manquent trop de base philosophique; ils errent trop dans la région superficielle d'un dilettantisme frivole, et l'on y aperçoit trop clairement certaines arrière-pensées odieuses pour que je puisse les louer sans restriction. L'enthousiasme de M. A.-W. Schlegel est toujours artificiel; c'est le mensonge d'un homme à jeun contrefaisant l'ivresse, et, chez lui, comme chez tous les écrivains de l'école romantique, l'apothéose de Shakspeare devait servir indirectement à rabaisser Schiller. La traduction de Schlegel est assurément jusqu'ici la plus réussie de toutes, et elle satisfait à tout ce qu'on peut exiger d'une traduction en vers. La nature féminine de son talent a merveilleusement servi le traducteur, qui, avec son habileté dépourvue de tout caractère, a pu se plier fidèlement et avec amour au génie étranger.

Cependant, j'avoue que, malgré ces mérites, je

donnerais maintes fois la préférence à la vieille traduction d'Eschenbourg, qui est toute en prose, sur celle de Schlegel, et voici pour quelles raisons : La langue de Shakspeare ne lui est pas particulière; elle lui a été fournie par ses prédécesseurs et ses contemporains; c'est la langue traditionnelle du théâtre dont le poëte dramatique d'alors était obligé de se servir, qu'il la trouvât ou non appropriée à son génie. Il suffit de feuilleter un instant la *Collection of old plays* de Dodsley pour s'en convaincre. On retrouve en effet, dans toutes les tragédies et comédies de cette époque, le même style, le même euphuïsme, la même exagération de délicatesse, le même langage précieux, les mêmes concetti, jeux d'esprit et enjolivures que nous trouvons dans Shakspeare. Certains esprits bornés admirent aveuglément tout cela; mais le lecteur plus pénétrant, s'il ne va pas jusqu'à le blâmer, se borne du moins à l'excuser, comme chose tout extérieure, et condition indispensable imposée par le goût du temps. Seulement, aux endroits où se montre tout le génie de Shakspeare, là où il se révèle de la façon la plus éclatante, il se produit dans sa belle et sublime nudité, dans une simplicité qui rivalise avec la nature

sans fard, et qui vous fait éprouver les plus douces émotions. En ces endroits, la langue de Shakspeare a un cachet particulier que ne rend jamais fidèlement la traduction en vers, se traînant avec peine, enchainée qu'elle est par le rhythme, à la suite de la pensée. Dans la traduction en vers, on ne retrouve pas les passages qui font exception à la langue conventionnelle du théâtre, et M. Schlegel lui-même n'a pu éviter ce malheur. Mais, alors, à quoi bon se donner la peine de faire une traduction en vers si elle a précisément pour résultat de masquer ce qu'il y a de meilleur en ne reproduisant que ce qui est sujet à critique? Une traduction en prose, rendant plus facilement le caractère simple, naturel et sans aucune pompe de certains paysages, mérite donc assurément la préférence sur la traduction en vers.

Immédiatement après Schlegel, M. Ludwig Tieck s'est acquis quelques titres par les commentaires de Shakspeare qui, publiés il y a quatorze ans dans la *Gazette du soir* sous le titre de *Feuilles dramaturgiques*, produisirent alors la plus grande sensation parmi les acteurs et les amateurs de théâtre. Malheureusement, il règne dans ces feuilles un ton pédantesque et doctoral auquel l'aimable vaurien, comme l'ap-

pelle Gützkow, s'est étudié avec une certaine malice secrète. Ce qui lui manquait en connaissance des langues classiques ou même en philosophie, il le remplaça par un air grave et compassé; on croit voir sir John sur son siége adressant une harangue au prince. Mais, malgré toute la gravité boursouflée et doctrinale sous laquelle le petit Ludwig cherche à cacher son ignorance philologique et philosophique, on trouve dans les feuilles en question les remarques les plus judicieuses sur les caractères des héros de Shakspeare; on y rencontre même çà et là une certaine faculté d'intention poétique que nous avons toujours admirée dans les précédents écrits de M. Tieck, et à laquelle nous avons été heureux de rendre hommage.

Hélas! ce Tieck qui fut jadis un poëte et qui, s'il n'était pas compté au nombre des éminents, figurait au moins parmi ceux qui avaient de hautes visées, combien il est déchu! Quelle pitié de voir le pensum qu'il nous bâcle chaque année lorsqu'on le compare aux libres productions de sa muse, dans ce temps où l'astre des nuits éclairait le monde des légendes. Autant nous l'aimions alors, autant nous le détestons aujourd'hui, cet envieux impuissant qui calom-

nie, dans ses plates Nouvelles, les douleurs enthousiastes de la jeunesse allemande. On pourrait assez justement lui appliquer ces paroles de Shakspeare : « Il n'est rien de plus écœurant que le doux qui s'est corrompu, rien qui sente si mauvais qu'un lis pourri. »

Parmi les commentateurs allemands du grand poëte, on ne doit pas oublier feu Franz Horn. Ses commentaires de Shakspeare sont, en tout cas, les plus complets, et forment cinq volumes. On y trouve de l'esprit, mais un esprit si délavé, si délayé, qu'on aimerait mieux la bêtise pure. Chose bizarre, cet homme qui, par amour pour Shakspeare, consacra toute sa vie à l'étudier et fut un de ses plus fervents adorateurs, était un fade piétiste. Mais peut-être fut-ce précisément le sentiment de sa propre faiblesse d'âme qui lui inspira une admiration constante pour la vigueur de Shakspeare. Souvent même, lorsque, dans ses scènes de passion, le titan britannique lance Pélion sur Ossa, et escalade les cieux, le pauvre commentateur est si étonné, que la plume lui tombe des mains, et qu'on l'entend soupirer et pleurer doucement. En sa qualité de piétiste, il devait tout naturellement éprouver une haine dévote

pour ce poëte dont l'esprit, tout imbu du bel amour des dieux, respire à chaque mot le plus joyeux paganisme. Il devait le haïr, ce confesseur de la vie qui, secrètement ennemi de la croyance à la mort, et plongé dans les plus douces contemplations de l'antique vigueur païenne, ne veut entendre parler, ni de renoncement au monde, ni de bigotisme. Et cependant il l'aime, et, dans son amour infatigable, il voudrait encore convertir, après coup, Shakspeare à la vraie foi; il s'efforce de trouver en lui l'esprit chrétien. Soit fraude pieuse, soit illusion, il découvre partout cet esprit dans les drames de Shakspeare, et l'eau pieuse de ses commentaires est comme une eau baptismale qu'il verse en cinq volumes sur la tête du grand païen.

Toutefois, je le répète, ces commentaires ne sont pas sans esprit. De temps en temps, Franz Horn lance dans le monde une bonne idée; il fait alors d'un air ennuyé toute sorte de grimaces aigre-douces; il pleure, se tourne et se retourne sur le fauteuil obstétrical de la pensée; et, lorsqu'enfin il est délivré de sa bonne idée, il en considère avec émotion le cordon ombilical, et sourit d'un air épuisé comme une accouchée. Il est en vérité aussi

ennuyeux que plaisant que ce soit précisément notre fade piétiste Franz qui ait commenté Shakspeare. Dans une comédie de Grabbe, la chose est présentée à rebours de la façon la plus divertissante : Shakspeare, qui, après sa mort, est arrivé aux enfers, est condamné à y écrire les commentaires de Franz Horn [1].

Ce qui contribua plus efficacement à populariser Shakspeare que les gloses, les explications et les adulations laborieuses des commentateurs, ce fut l'amour et l'enthousiasme avec lesquels des acteurs pleins de talent jouèrent ces drames et mirent ainsi le public à même de le juger. Lichtenberg, dans ses *Lettres d'Angleterre*, nous donne quelques renseignements importants sur la façon magistrale dont étaient représentés sur la scène anglaise, au milieu du siècle dernier, les caractères de Shakspeare. Je dis les caractères, non les œuvres dans leur entier ; car, jusqu'à l'heure actuelle, les acteurs anglais n'ont compris dans Shakspeare que les caractères, nullement la poésie, et encore moins l'art. Mais cette

1. *Badinage, satire, ironie et sens plus profond,* comédie en trois actes ; *Poésies dramatiques de Grabbe,* tom. II.

manière incomplète de le concevoir est encore bien plus accusée chez les commentateurs qui, à travers les lunettes poudreuses de l'érudition, n'ont jamais été capables de voir dans les drames de Shakspeare la chose la plus simple, celle de toutes qui y saute le plus aux yeux, c'est-à-dire la nature. Garrick vit plus clair dans la pensée de Shakspeare que le docteur Johnson, ce John Bull de l'érudition, sur le nez duquel la reine Mab faisait sans doute les plus drôles de cabrioles, pendant qu'il commentait *le Songe d'une nuit d'été.* A coup sûr, il ne savait pas pourquoi il éprouvait, en critiquant Shakspeare, plus de démangeaisons au bout du nez et plus d'envies d'éternuer qu'en critiquant tout autre poëte.

Tandis que le docteur Johnson disséquait les caractères de Shakspeare comme des cadavres, qu'il débitait ses plus grosses sottises en un anglais cicéronien, et se balançait lourdement, d'un air content de lui, sur les antithèses de sa période latine, Garrick était sur la scène et remuait tout le peuple d'Angleterre en rappelant à la vie, par une effrayante évocation, ces morts qui devaient venir, sous les yeux des spectateurs, accomplir leurs ac-

tions horribles, ridicules ou sanglantes. Mais ce Garrick aimait le grand poëte, et, en récompense de cet amour, on l'a enterré à Westminster à côté du piédestal de la statue de Shakspeare, comme un chien fidèle aux pieds de son maître.

Ce fut le célèbre Schröder qui introduisit en Allemagne le jeu de Garrick et qui, le premier, remania pour la scène allemande les meilleurs drames de Shakspeare. De même que Garrick, Schröder ne comprit ni la poésie ni l'art qui se révèlent dans ces drames; mais il saisit avec intelligence la nature qui s'y trouve si vivement exprimée; aussi chercha-t-il moins à reproduire la délicieuse harmonie et la perfection intime d'une pièce qu'à rendre, avec la fidélité la plus complète et la plus exclusive, chaque caractère dans toute sa vérité de nature. Je suis autorisé à le juger ainsi et par les traditions de son jeu, qui se sont conservées jusqu'à ce jour sur le théâtre de Hambourg, et par ses arrangements mêmes des pièces de Shakspeare, où toute poésie, tout art ont disparu, et où l'on ne retrouve plus, sous un assemblage des traits les plus saillants, qu'un dessin vigoureux des principaux caractères, un certain portrait naturel accessible aux masses.

Ce système du naturel fut aussi celui sous l'influence duquel se développa le talent du grand Devrient que je vis un jour jouer à Berlin en même temps que le grand Wolf. Le jeu de ce dernier accordait beaucoup plus au système de l'art. Bien que suivant des directions très-différentes, l'un cherchant la nature, l'autre l'art comme le but suprême, ils se rencontraient cependant tous les deux dans la poésie, et, par des moyens tout à fait opposés, ils remuaient et ravissaient les cœurs des spectateurs.

Les muses de la peinture et de la musique ont moins contribué qu'on ne devrait le croire à la glorification de Shakspeare. Peut-être ont-elles été jalouses de leurs sœurs, Melpomène et Thalie, qui, grâce au grand Anglais, ont conquis leurs couronnes les plus immortelles? Excepté *Roméo et Juliette* et *Othello*, aucune pièce de Shakspeare n'a inspiré à un compositeur de mérite de grandes créations. Je n'ai pas besoin, d'ailleurs, de faire ici l'éloge de ces fleurs harmonieuses écloses dans le cœur du rossignol de Zingarelli, non plus que des accords si doux par lesquels le cygne de Pesaro a chanté la mort tragique de la tendre Desdémone et les flammes terribles de son noir amant. La peinture, et les

arts du dessin en général, ont encore moins contribué que la musique à la gloire de notre poëte. La galerie nommée *Galerie de Shakspeare*, à Pall-Mall, témoigne, il est vrai, de la bonne volonté des artistes anglais, mais elle témoigne en même temps de leur froide impuissance. Ce sont de prosaïques compositions tout à fait dans le genre des anciens Français, moins le goût qui, chez ceux-ci, ne se dément jamais entièrement. Il est une chose dans laquelle les Anglais sont des gâcheurs aussi ridicules qu'en musique, c'est la peinture. Ce n'est que dans le genre du portrait qu'ils ont produit des œuvres distinguées, et même, lorsqu'ils peuvent traiter le portrait au burin, c'est-à-dire sans couleur, ils surpassent les artistes du reste de l'Europe. Comment expliquer ce phénomène que les Anglais si dépourvus du sentiment de la couleur sont pourtant les dessinateurs les plus étonnants, et produisent des chefs-d'œuvre de gravure sur cuivre et sur acier? Nous en avons la preuve dans les portraits ci-joints de femmes et de jeunes filles dessinés d'après les drames de Shakspeare, et dont l'excellence n'a besoin d'aucun commentaire[1].

1. Quarante-cinq portraits gravés sur acier figuraient dans

Du reste, il n'est ici question de rien moins que de commentaires. Les pages qu'on vient de lire n'avaient d'autre but que de servir d'introduction rapide à cette œuvre charmante; c'est le salut d'usage qu'on fait avant de commencer la visite. Je suis le portier qui vous ouvre cette galerie, et ce que vous avez entendu jusqu'ici n'était qu'un vain bruit de clefs.

Tout en vous conduisant, je me permettrai parfois de glisser mon petit mot au milieu de votre contemplation; semblable à ces cicérones qui ne permettent pas qu'on s'attarde trop à contempler un chef-d'œuvre quelconque, et qui savent très-bien, par quelque remarque banale, vous tirer de votre extase.

En tout cas, je crois par cette publication être agréable aux amis que j'ai laissés au pays. Puisse la vue de ces beaux visages de femme chasser de leur front la tristesse qui n'a que trop de raisons de les assombrir!... Hélas! que ne m'est-il donné, chers amis, de vous offrir quelque chose de plus

l'édition des *Héroïnes de Shakspeare*, publiée à Paris et à Leipzig, en 1839.

réel que ces ombres de la beauté! Que ne puis-je vous ouvrir la vermeille réalité! J'ai voulu un jour briser les hallebardes avec lesquelles on vous barre l'entrée du jardin du plaisir... Mais ma main était faible, les hallebardiers ont ri de moi, ils ont appuyé contre ma poitrine le bois de leur arme, et mon cœur, étourdiment magnanime, est resté muet de confusion, si ce n'est d'effroi. Vous soupirez?...

LES HÉROÏNES

DE

SHAKSPEARE

TRAGÉDIES

CRESSIDA

— TROÏLUS ET CRESSIDA —

C'est la très-honorable fille du prêtre Calchas que je présente ici la première au respectable public.

Pandare était son oncle; un brave entremetteur, des services duquel on aurait quasi pu se passer. Troïlus, fils de Priam, ce grand géniteur, fut le premier amant de Cressida ; elle remplit toutes les formalités, lui jure une fidélité éternelle, rompt sa foi en y mettant les procédés voulus, et, avant que de se livrer à Diomède, elle débite, avec force

soupirs, un long monologue sur la faiblesse du cœur des femmes. Thersite, qui l'écoute, et qui a l'habitude peu galante de toujours nommer les choses par leur vrai nom, l'appelle une prostituée. Mais il lui faudra bien un jour modérer ses expressions, car il se peut que la belle, passant d'un héros à l'autre et toujours à un moindre, en vienne enfin à tomber jusqu'à lui.

Ce n'est pas sans motifs de plus d'une sorte que j'ai placé à la porte de cette galerie le portrait de Cressida. Ce n'est certes ni pour sa vertu, ni parce qu'elle est un type du caractère ordinaire des femmes, que je lui ai donné le pas sur tant de magnifiques figures idéales de la création shakspearienne; non, j'ai ouvert la série par le portrait de cette dame équivoque, parce que, si je devais publier une édition complète des œuvres de notre poëte, je placerais également en tête de cette édition la pièce intitulée : *Troïlus et Cressida.*

Steevens, dans son édition de luxe des œuvres de Shakspeare, fait de même, je ne sais pourquoi; cependant, je doute que cet éditeur anglais ait été déterminé par les mêmes motifs que je vais exposer.

Troïlus et Cressida est le seul drame de Shaks-

peare dans lequel il fait agir les mêmes héros que les poëtes grecs ont choisis pour sujets de leurs tragédies; de sorte qu'en comparant la manière de Shakspeare avec celle dont les poëtes anciens traitaient les mêmes sujets, nous voyons clairement en quoi consiste le procédé du tragique anglais. Tandis que les poëtes classiques des Grecs visent à transfigurer la réalité de la façon la plus sublime et s'élancent vers l'idéal, notre poëte moderne va plus au fond des choses; son esprit pénétrant creuse, comme un fer tranchant, le terrain silencieux des phénomènes, et met à nu devant nos yeux leurs racines cachées. Contrairement aux tragiques et aux sculpteurs de l'antiquité qui ne cherchaient que la beauté et la noblesse, et ennoblissaient parfois la forme aux dépens du fond, Shakspeare se préoccupe par-dessus tout du fond et de la vérité. De là sa façon magistrale de traiter les caractères. Ils frisent parfois le grotesque, et les héros, dépouillés de leurs brillantes armures, nous sont présentés dans la plus ridicule robe de chambre. Aussi les critiques qui jugèrent *Troïlus et Cressida*, d'après les principes qu'Aristote a abstraits des meilleurs drames grecs, durent-ils se trouver souvent dans le

plus grand embarras, lorsqu'ils ne tombaient pas dans les erreurs les plus bouffonnes. La pièce ne leur semblait ni assez sérieuse ni assez pathétique pour une tragédie; car tout s'y passe presque aussi naturellement que parmi nous; les héros s'y comportent d'une façon aussi bête, sinon aussi vulgaire que le premier venu; le héros principal est un badaud et l'héroïne une femme commune, tels que nous en trouvons en assez bon nombre parmi nos plus proches connaissances... et même les porteurs des noms les plus célèbres, les renommées des temps héroïques; par exemple, le grand Achille, fils de Pélée, le vaillant fils de Thétis, quelle misérable figure ils font-là! D'un autre côté, la pièce ne peut pas être non plus regardée comme une comédie; car le sang y coule à flots et la sagesse y tient des discours du genre le plus élevé, tels que les considérations d'Ulysse sur la nécessité de l'autorité, considérations qui ont mérité jusqu'à ce jour d'être tenues en très-haute estime.

Non, une pièce dans laquelle sont échangés de pareils discours, ne peut pas être une comédie, disaient les critiques; encore moins pouvaient-ils admettre qu'un pauvre diable qui, comme le pro-

fesseur de gymnastique Massmann, possédait fort peu de latin et point du tout de grec, fût assez osé pour employer à une comédie les plus célèbres héros classiques.

Non, *Troïlus et Cressida* n'est ni une comédie ni une tragédie dans le sens ordinaire de ces deux mots; cette pièce n'appartient pas à un genre déterminé de poésie, et il est impossible de la juger d'après les règles existantes; c'est la création la plus individuelle de Shakspeare. Nous ne pouvons apprécier que d'une manière générale sa haute perfection; pour en porter un jugement particulier, nous aurions besoin de cette nouvelle esthétique qui est encore à écrire.

Si donc j'enregistre ce drame sous la rubrique *Tragédies*, c'est uniquement pour montrer, dès le début, le cas que je fais de ces sortes d'étiquettes. Mon vieux professeur de poétique à Düsseldorf faisait un jour cette remarque très-juste : « Toute pièce qui, au lieu de respirer la gaieté de Thalie, est empreinte de la mélancolie de Melpomène, appartient au genre de la tragédie. » Peut-être me souvenais-je de cette définition si compréhensive, lorsqu'il me vint à l'esprit de mettre *Troïlus et*

Cressida au nombre des tragédies. Et, de fait, il y règne une amertume pleine d'allégresse, une ironie et un mépris du monde que nous n'avons jamais rencontré dans les productions de la muse comique. C'est bien plutôt une déesse tragique qui se montre partout dans cette pièce; seulement, il lui arrive parfois de s'égayer un peu et de se permettre la plaisanterie... Il nous semble voir Melpomène dansant le cancan à un bal de grisettes, un rire impudent sur ses lèvres pâles et la mort dans le cœur.

CASSANDRE

— TROÏLUS ET CRESSIDA —

C'est la fille prophétesse de Priam dont nous vous présentons ici le portrait. Elle porte dans son cœur la sinistre prévision de l'avenir; elle annonce la ruine de Troie, et, en ce moment où Hector s'arme pour combattre avec le terrible fils de Pélée, elle supplie et se lamente... Elle voit déjà en esprit son frère chéri couvert de blessures saignantes, elle le voit mourir... Elle supplie et se lamente, mais en vain! Personne n'écoute ses conseils, et, aussi impuissante à se sauver qu'à sauver le peuple aveuglé, elle tombe dans l'abîme d'une sombre fatalité.

Shakspeare ne consacre que peu de mots et des mots assez insignifiants à la belle Cassandre; elle n'est, dans son drame, qu'une prophétesse de mal-

heur très-ordinaire, qui court, en poussant des lamentations, à travers la ville condamnée :

Elle roule des yeux hagards,
Ses cheveux flottant en désordre,

comme le montre la figure.

Notre grand Schiller en a fait un portrait plus sympathique dans une de ses plus belles poésies. Elle y adresse à Apollon pythien les plaintes les plus déchirantes sur le malheur dont il menace sa prêtresse... Moi-même, ayant un jour à déclamer cette poésie dans un examen public à l'école, je restai court à ces mots :

Faut-il soulever le voile
Quand un malheur prochain nous menace?
L'erreur seule est la vie,
Et savoir, c'est la mort.

HÉLÈNE

— TROÏLUS ET CRESSIDA —

Ceci est la belle Hélène, dont il m'est impossible de vous raconter et de vous expliquer tout au long l'histoire ; car il me faudrait en vérité commencer à l'œuf de Léda.

Son père titulaire s'appelait Tyndare; mais son père véritable était un dieu qui, sous la forme d'un oiseau, avait fécondé sa mère bénie, comme cela arrivait souvent dans l'antiquité. Elle fut de bonne heure mariée à Sparte; mais on conçoit aisément qu'avec sa beauté extraordinaire, elle y ait été bientôt séduite et ait fait porter des cornes à son époux le roi Ménélas. Mesdames, que celle d'entre vous qui se juge sans péché lui jette la première pierre ! Je ne veux pas dire par là qu'il ne puisse point y avoir

de femme absolument fidèle. La première femme, la fameuse Ève, n'a-t-elle pas été déjà un modèle de fidélité conjugale? Sans la moindre pensée d'adultère, elle se promenait à côté de son époux, le fameux Adam, qui était alors le seul homme au monde et qui portait un tablier de feuille de figuier. Seulement, elle conversait volontiers avec le serpent; mais c'était uniquement pour l'amour de la belle langue française, qu'elle apprenait dans ces entretiens, car elle cherchait surtout à s'instruire. O filles d'Ève, votre première mère vous a légué un bel exemple!...

Madame Vénus, la déesse immortelle de toute volupté, procura au prince Pâris la faveur de la belle Hélène; Pâris viola les lois sacrées de l'hospitalité et s'enfuit avec son précieux butin à Troie, la sûre citadelle... A sa place, nous en eussions tous fait autant. Quand je dis tous, j'entends parler en particulier de nous autres Allemands, qui sommes plus savants que les autres peuples et qui, dès notre jeunesse, nous occupons des chants d'Homère. La belle Hélène a invariablement nos premières amours, et lorsque, encore enfants, sur les bancs de l'école, le professeur nous explique ces beaux vers grecs où les

vieillards de Troie sont ravis d'admiration à la vue de la belle Hélène, nous sentons déjà battre notre jeune cœur agité par les plus doux sentiments. C'est en rougissant et d'une voix tremblante que nous répondons aux questions grammaticales du maître. Plus tard, lorsque, ayant pris de l'âge, nous sommes devenus tout à fait savants, voire même un peu sorciers et capables d'évoquer le diable en personne, ce que nous demandons à l'Esprit dont nous avons fait notre esclave, c'est de nous procurer la belle Hélène de Sparte. J'ai déjà dit quelque part [1] que Jean Faust était le vrai représentant des Allemand, de ce peuple qui satisfait ses désirs dans la science et non pas dans la vie. Bien que ce célèbre docteur, l'Allemand normal, finisse, par languir et soupirer après les plaisirs des sens, ce n'est pas dans les champs fleuris de la réalité qu'il cherche l'objet de sa satisfaction, c'est dans la poussière savante du monde des livres ; et, tandis qu'un nécromancien français ou italien eût demandé à Méphistophélès la plus belle femme du temps présent, le Faust al-

1. En parlant du *Faust* de Goëthe. *De l'Allemagne*, tom. Ier. (Paris, Michel Lévy).

lemand demande une femme qui est morte depuis des milliers d'années et qui ne lui sourit que comme une belle ombre échappée des vieux parchemins grecs : il demande l'Hélène de Sparte ! Comme cela peint bien à fond la nature du peuple allemand !

Dans la présente pièce de *Troïlus et Cressida*, Shakspeare n'a pas donné à la belle Hélène plus d'importance qu'à Cassandre. Nous la voyons entrer en scène avec Pâris et échanger avec le vieil entremetteur Pandare quelques joyeuses agaceries. Elle le raille et enfin elle lui demande de chanter de sa vieille voix chevrotante une chanson d'amour. Mais dans le cœur de cette espiègle beauté se glisse parfois, comme une ombre sinistre, le douloureux pressentiment d'une terrible fin ; à travers ses plus charmants badinages, on voit percer des têtes noires de serpent, et elle trahit l'état de son âme dans ces mots :

« Dites-nous un chant d'amour... Cet amour nous perdra tous. O Cupidon ! Cupidon ! Cupidon ! »

VIRGILIE

— CORIOLAN —

Ceci est la femme de Coriolan, une timide colombe qui n'ose pas même roucouler en présence de son archifier époux. Quand, après une campagne d'où il revient vainqueur, tout le monde l'accueille par des cris de joie, elle baisse humblement la tête, et le héros souriant la nomme très-justement « mon cher silence ! » Dans ce silence est tout son caractère ; elle se tait comme la rose rougissante, comme la chaste perle, comme la langoureuse étoile du berger, comme le cœur de l'homme lorsque la joie l'inonde... C'est un silence plein, précieux, brûlant ; il en dit plus que toutes les grandes phrases d'une vaine rhétorique, il est plus éloquent que l'éloquence même. Virgilie est une femme douce et ti-

mide, et ses grâces délicates forment le plus vif contraste avec la nature de sa belle-mère Volumnie, cette louve romaine qui a jadis nourri de son lait de fer, le loup Caïus Marcius. Oui, Volumnie est la vraie matrone, et à ses mamelles patriciennes sa jeune progéniture n'a sucé qu'un courage indomptable, une morgue hautaine et le mépris du peuple.

Comment un héros qui a sucé, dès le sein de sa mère, de pareilles vertus et de pareils vices, gagne la couronne de laurier de la gloire, mais, par contre, perd celle de chêne, la couronne civique, la plus belle de toutes; comment, enfin, s'abaissant jusqu'au crime le plus horrible, la trahison envers sa patrie, il périt ignominieusement, voilà ce que nous montre Shakspeare dans le drame tragique intitulé *Coriolan*.

Après *Troïlus et Cressida*, dont notre poëte a emprunté le sujet aux temps héroïques de l'ancienne Grèce, je passe à *Coriolan* parce que nous y voyons comment Shakspeare s'entendait à traiter les sujets romains. Il peint dans ce drame la lutte entre les patriciens et les plébéiens de l'ancienne Rome.

Je ne veux pas précisement prétendre que cette peinture s'accorde dans tous ses détails avec les

annales de l'histoire romaine ; mais notre poëte a compris et représenté de la façon la plus profonde le caractère de cette lutte. Nous pouvons d'autant mieux en juger que notre époque présente plusieurs traits qui rappellent l'affligeante division qui régnait dans l'ancienne Rome, entre les patriciens privilégiés et les plébéiens rabaissés. On serait parfois tenté de croire que Shakspeare est un poëte d'aujourd'hui, vivant dans le Londres actuel, et qui a voulu peindre, sous des masques romains, les torys et les radicaux de nos jours. Ce qui pourrait nous confirmer encore dans cette opinion, c'est la grande ressemblance qui existe entre les anciens Romains et les Anglais d'à présent, ainsi qu'entre les hommes d'État des deux peuples. En effet, une certaine dureté sans poésie, l'avidité, des instincts sanguinaires, une énergie infatigable et la fermeté du caractère sont des traits qui distinguent aussi bien les Anglais d'aujourd'hui que les anciens Romains ; seulement, ces derniers étaient plutôt des rats de terre que des rats d'eau ; quant au manque absolu d'amabilité, il existe chez les uns et chez les autres au plus haut degré, et, sous ce rapport, ils n'ont rien à s'envier. Mais c'est dans la noblesse des deux

peuples qu'on remarque les plus étonnantes affinités. Le gentilhomme anglais, comme l'ancien noble romain, est patriote ; malgré toutes les différences de droit politique, son patriotisme le maintient dans l'union la plus intime avec les plébéiens, et ce lien sympathique fait que les aristocrates et les démocrates anglais, comme jadis ceux de Rome, forment un tout, un peuple uni. Dans d'autres pays où la noblesse est moins attachée au sol, mais plus à la personne du prince, ou bien où elle se dévoue exclusivement aux intérêts particuliers de sa caste, les choses ne se passent point ainsi. Nous voyons encore la noblesse anglaise, ainsi que jadis la noblesse romaine, rechercher l'autorité comme la chose la plus haute, la plus glorieuse, et aussi, par voie indirecte, la plus lucrative. Je dis par voie indirecte, car, de même que dans l'ancienne Rome, aujourd'hui aussi, en Angleterre, les plus hautes fonctions publiques ne sont payées que par des abus d'influence et des concussions traditionnelles, par conséquent indirectement. C'est en vue de ces fonctions qu'est dirigée l'éducation de la jeunesse dans les grandes familles anglaises, absolument comme chez les Romains, et, chez les deux peuples, l'art de

la guerre et l'éloquence sont regardés comme les plus puissants auxiliaires de l'autorité future. Chez les Anglais comme chez les Romains, la tradition du gouvernement et de l'administration est l'héritage des familles nobles ; et c'est peut-être là ce qui rendra les torys anglais aussi longtemps indispensables, ce qui leur fera conserver le pouvoir aussi longtemps que les familles sénatoriales de l'ancienne Rome.

Mais rien ne ressemble autant à l'Angleterre actuelle que cette brigue de suffrages que nous trouvons décrite dans *Coriolan*. Avec quel dépit mal dissimulé, avec quelle dédaigneuse ironie le tory romain mendie les voix de ces bons bourgeois qu'au fond de l'âme il méprise si fort, mais dont le suffrage lui est si nécessaire pour devenir consul ! La seule différence, c'est que la plupart des lords anglais, qui ont reçu leurs blessures, non sur les champs de bataille, mais à la chasse au renard, et ont été mieux instruits par leur mère dans l'art de feindre, laissent moins percer, lors des élections pour le Parlement, leur humeur et leur ironie que le trop roide Coriolan.

Comme toujours, Shakspeare a montré dans ce

drame la plus haute impartialité. L'aristocrate a raison dans son mépris pour les plébéiens maîtres du vote, car il sent qu'il a été plus vaillant qu'eux à la guerre, ce qui passait chez les Romains pour la plus haute vertu. Cependant, les pauvres votants, le peuple, ont également raison de lui résister malgré cette vertu, car il a déclaré d'une façon non équivoque que, s'il était consul, il abolirait les distributions de pain. « Or, le pain est le premier droit du peuple. »

PORCIA

— JULES CÉSAR —

La principale cause de la popularité de César, ce fut la magnanimité et la générosité dont il fit preuve à l'égard du peuple. Le peuple pressentait en lui le fondateur de ces temps plus heureux qu'il devait connaître sous les empereurs ses successeurs ; car ceux-ci lui assurèrent son premier droit : ils lui donnèrent son pain de chaque jour. Nous pardonnons volontiers aux empereurs l'arbitraire sanglant avec lequel ils traitèrent quelques centaines de familles patriciennes dont ils foulèrent aux pieds les priviléges ; nous leur savons gré d'avoir détruit la domination de cette noblesse qui n'accordait au peuple qu'un mince salaire en échange des plus pénibles services ; nous les honorons comme des

sauveurs temporels qui, abaissant les grands et élevant les petits, introduisirent dans le monde l'égalité civile. Que l'avocat du passé, le patricien Tacite répande tant qu'il voudra son venin le plus poétique sur les vices privés et les folies des Césars; nous savons, nous, quelque chose de mieux sur leur compte : ils ont nourri le peuple.

C'est César qui conduit l'aristocratie romaine à sa perte et prépare la victoire de la démocratie. Cependant, quelques vieux patriciens ont encore dans le cœur l'esprit républicain; ils ne peuvent pas supporter la souveraineté d'un seul; ils ne peuvent pas vivre là où une seule tête s'élève au-dessus des leurs, fût-ce même la magnifique tête de Jules César; ils aiguisent donc leurs poignards et tuent l'usurpateur.

La démocratie et la royauté ne sont pas hostiles l'une à l'autre comme on l'a faussement prétendu de nos jours. La meilleure démocratie sera toujours celle où un seul individu, incarnation de la volonté populaire, sera à la tête de l'État, comme Dieu est à la tête du gouvernement du monde; c'est sous cet homme, sous cette volonté incarnée du peuple, de même que sous la majesté de Dieu, que fleurit parmi

les hommes l'égalité la plus assurée, la démocratie la plus vraie. Aristocratie et république ne sont pas non plus hostiles l'une à l'autre, et nous le voyons clairement dans ce drame, où c'est précisément chez les aristocrates les plus orgueilleux que se montre, avec ses traits les plus accusés et les plus caractéristiques, l'esprit républicain. Ces traits caractéristiques sont encore beaucoup plus frappants chez Cassius que chez Brutus. Depuis longtemps déjà, nous avons fait cette remarque que l'esprit républicain consiste dans une certaine jalousie étroite qui ne veut rien souffrir au-dessus d'elle, dans une basse envie hostile à tout ce qui s'élève, et qui ne voudrait pas voir la vertu elle-même représentée par un homme, de peur que ce représentant de la vertu ne vînt à faire valoir sa supériorité.

En conséquence, les républicains d'aujourd'hui sont des déistes grands partisans de la modestie; ils ne verraient volontiers dans les hommes que de misérables figures d'argile qui, pétries toutes égales par les mains du Créateur, doivent s'abstenir de tout désir orgueilleux de distinctions, de toute recherche ambitieuse du faste. Les républicains anglais ont jadis sacrifié à un principe analogue, le

puritanisme, et l'on peut en dire autant des anciens républicains romains : ils étaient stoïciens. Si l'on réfléchit à cela, on sera étonné de la perspicacité avec laquelle Shakspeare a peint Cassius, notamment dans sa conversation avec Brutus, lorsqu'il entend les acclamations par lesquelles le peuple salue César, qu'il voudrait proclamer roi :

« Je ne puis dire ce que, toi et d'autres hommes, vous pensez de cette vie ; mais, pour moi, j'aimerais autant ne pas être que de vivre dans la crainte et le respect devant un être semblable à moi. Je suis né libre comme César, toi aussi ; nous avons été nourris aussi sainement que lui ; tous deux nous pouvons aussi bien que lui soutenir le froid de l'hiver... Dans un jour sombre et orageux, où le Tibre agité s'irritait contre ses rivages, César me dit : « Ose-» rais-tu, Cassius, t'élancer avec moi dans ce courant » furieux et nager jusque là-bas ? » A ce seul mot, tout habillé comme j'étais, je plongeai dans le fleuve, en le sommant de me suivre. En effet, il me suivit ; le torrent rugissait ; nous le battions de nos muscles nerveux, rejetant ses eaux des deux côtés et coupant le courant d'un cœur animé par la lutte. Mais, avant que nous eussions atteint le but marqué,

César s'écrie : « Secours-moi, Cassius, ou je péris. » Moi, comme Énée, notre grand ancêtre, emporta sur son épaule le vieil Anchise hors des flammes de Troie, j'emportai hors des vagues du Tibre César épuisé... Et cet homme aujourd'hui est devenu un dieu, et Cassius n'est qu'une chétive créature, et il faut que son corps se courbe si César daigne seulement le saluer d'un signe de tête négligent !... Quand il était en Espagne, il eut la fièvre, et, pendant l'accès, je fus frappé de voir comme il tremblait. Rien n'est plus vrai, je vis ce dieu trembler : ses lèvres couardes avaient fui leurs couleurs, et ce même œil, dont le regard seul impose au monde, avait perdu son éclat. Je l'entendis gémir, oui, en vérité; et cette langue, qui commande aux Romains de l'écouter et de déposer ses paroles dans leurs annales, criait : « Hélas! Titinius, donne-moi à boire, » comme l'aurait fait une petite fille malade. Dieu que j'atteste, je me sens confondu qu'un homme de tempérament si débile prenne les devants sur ce monde majestueux, et seul remporte la palme ! »

César lui-même connaît très-bien son homme, et, dans une conversation avec Antoine, il laisse échapper ces mots profonds :

« Que j'aie toujours autour de moi des hommes gras et à la face brillante, des gens qui dorment la nuit. Ce Cassius là-bas a un visage hâve et décharné; il pense trop. De tels hommes sont dangereux.

. . . . . .

» Je voudrais qu'il fût plus gras, mais je ne le crains pas; cependant, si quelque chose en moi pouvait être sujet à la crainte, je ne connaîtrais point d'homme que je voulusse éviter avec plus de soin que ce maigre Cassius. Il lit beaucoup, il est grand observateur, et pénètre jusqu'au fond des actions des hommes. Il n'a point comme toi le goût des jeux, Antoine; il n'écoute pas de musique. Rarement il sourit, et il sourit alors de telle sorte, qu'il a l'air de se moquer de lui-même et de prendre en pitié son propre esprit, parce qu'il a pu se laisser aller à sourire de quelque chose. Ces hommes-là n'ont jamais le cœur à l'aise tant qu'ils en voient un autre plus élevé qu'eux; et voilà ce qui les rend si dangereux. »

Cassius est républicain, et, comme nous le voyons souvent chez ces natures-là, il sent plus vivement la noble amitié de l'homme que le tendre amour de la femme. Brutus, au contraire, se sacrifie pour la Ré-

publique, non pas parce que, de sa nature, il est républicain, mais parce qu'il est un héros de vertu et qu'il voit dans ce sacrifice l'accomplissement du plus grand des devoirs. Il est accessible à tous les sentiments, et il aime tendrement son épouse Porcia.

Porcia, fille de Caton, entièrement Romaine, est cependant aimable, et même, dans ses plus grands élans d'héroïsme, elle se montre toujours très-femme et par l'esprit et par le cœur. Elle épie avec les yeux inquiets de l'amour chaque nuage qui passe sur le front de son époux et trahit ses soucis. Elle veut savoir ce qui le tourmente, elle veut partager avec lui le secret qui pèse sur son âme... Et, lorsque enfin elle le sait, ce secret, elle s'aperçoit qu'elle est femme, elle succombe presque à ses terribles inquiétudes, elle ne peut pas les cacher et l'avoue elle-même :

« J'ai l'âme d'un homme, mais la faiblesse d'une femme.

» Oh ! pour une femme, qu'un secret est lourd à porter ! »

CLÉOPATRE

— ANTOINE ET CLÉOPATRE —

Voici la célèbre reine d'Égypte qui a causé la perte d'Antoine.

Il savait parfaitement bien que cette femme le perdrait, il veut s'arracher à ses charmes...

« Il faut que je parte sans délai de ces lieux. »

Il fuit..., mais ce n'est que pour revenir plus tôt à ses oignons d'Égypte, à sa vieille couleuvre du Nil, comme il l'appelle... Bientôt il se sent de nouveau avec elle à Alexandrie dans cette boue splendide, et, là, dit Octave :

« Là, dans la place publique, Cléopâtre et lui, assis sur des siéges d'or dans une tribune d'argent, ont été publiquement intronisés; à leurs pieds était placé le jeune Césarion, qu'ils appellent le fils de

mon père avec tous les enfants illégitimes issus depuis lors de leurs débauches. Antoine a fait don de l'Égypte à Cléopâtre ; il l'a proclamée reine absolue de la basse Syrie, de l'île de Chypre, de la Lydie... Au milieu même de la grande place où se donnent les jeux publics, il a proclamé ses fils rois des rois; il a donné à Alexandre la vaste Médie, le pays des Parthes et l'Arménie ; il a assigné à Ptolémée la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Cléopâtre, ce jour-là, a paru en public vêtue comme la déesse Isis, et souvent auparavant elle avait, dit-on, donné ses audiences dans cet appareil. »

La magicienne d'Égypte ne le tient pas seulement par le cœur, mais par la tête, et elle trouble même son talent de général. Au lieu de livrer la bataille sur terre où il est exercé à vaincre, il la livre sur la mer incertaine où il peut beaucoup moins déployer sa valeur ; et, là, cette femme capricieuse, qui a voulu absolument le suivre, prend tout à coup la fuite avec tous ses vaisseaux, juste au moment décisif du combat. Et Antoine, « pareil à un canard en rut », se lance à sa poursuite, toutes voiles dehors, laissant là honneur et fortune. Et non-seulement, par un caprice de femme, l'infortuné héros subit la

plus honteuse défaite, mais, plus tard, Cléopâtre commet envers lui la trahison la plus noire, et, secrètement d'accord avec Octave, elle fait passer sa flotte à l'ennemi... Elle le trompe de la façon la plus infâme pour sauver, dans le naufrage de sa fortune, ses biens à elle, ou même pour attraper encore quelques plus grands avantages... Elle le pousse par la ruse et le mensonge au désespoir et à la mort... Et cependant, jusqu'au dernier moment, il l'aime de tout son cœur; et même, après chaque trahison dont elle s'est rendue coupable envers lui, il semble que son amour devienne plus ardent. Il l'accable, à la vérité, d'imprécations à chaque perfidie, il connaît tous ses crimes, et, revenu à lui-même, il décharge sa colère en lui prodiguant les vérités les plus cruelles :

« Vous étiez à demi flétrie quand je vous ai connue. Eh quoi! je me suis abstenu à Rome de reposer ma tête sur l'oreiller conjugal, j'ai renoncé à être le père d'une postérité légitime, et par la perle des femmes, pour être trompé par une femme qui descend jusqu'à des valets!...

» Vous avez toujours été une hypocrite; mais, quand nous nous endurcissons dans nos penchants

dépravés, ô malheur! les justes dieux ferment nos yeux, laissent perdre notre raison dans notre propre infamie, nous font adorer nos erreurs, et rient de nous voir marcher fièrement à notre perte...

» Je vous ai trouvée comme un morceau refroidi sur la table de Jules César expiré, même vous étiez un reste de Cnéius Pompée; sans compter toutes les heures souillées de vos débauches clandestines, et que la renommée n'a pas enregistrées. »

Mais, semblable à la lance d'Achille qui guérissait elle-même les blessures qu'elle avait faites, la bouche d'un amant peut guérir par ses baisers les blessures les plus mortelles que sa parole acérée a faites au cœur de celle qu'il aime... Aussi, après chaque infamie commise par la vipère du Nil envers le loup romain, après chaque bordée d'injures que celui-ci lui lançait en hurlant, ils s'accablaient de caresses plus tendres et plus passionnées que jamais; au moment de mourir, il dépose encore sur ses lèvres « le dernier de tant de baisers. »

. . . . . .

Mais elle aussi, la vipère égyptienne, comme elle aime son loup romain! Ses trahisons ne sont que les mouvements extérieurs de la mauvaise nature;

elle les commet pour ainsi dire machinalement, par méchanceté de naissance ou d'habitude... mais au fond de son âme réside l'amour le plus inaltérable pour Antoine. Elle ne connaît pas elle-même toute la force de cet amour; elle croit parfois pouvoir le dominer ou même s'en faire un jeu; mais elle se trompe et elle reconnaît clairement son erreur le jour où elle perd à tout jamais son amant et où elle exhale sa douleur en ces termes sublimes:

« J'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine. Oh! que le ciel m'accorde encore un pareil sommeil, où je puisse revoir encore un pareil mortel!

. . . . . .

» Son visage était comme les cieux; on y voyait un soleil et une lune, qui, dans leur cours, éclairaient le petit O qu'on appelle la terre.

. . . . . .

» Ses jambes franchissaient l'Océan; son bras étendu servait de cimier au monde. Sa voix, quand il parlait à ses amis, avait la sublime harmonie des sphères; mais, quand il voulait menacer et ébranler le globe, elle ressemblait au roulement du tonnerre. Sa générosité ne connaissait point d'hiver; c'était

un automne qui devenait plus riche à chaque récolte. Ses plaisirs étaient comme le dauphin, dont le dos se montre toujours au-dessus de l'élément dans lequel il vit. Des têtes couronnées de diadèmes portaient sa livrée; des royaumes et des îles tombaient de sa poche comme des pièces d'argent. »

C'est une femme que cette Cléopâtre. Elle aime et trahit en même temps. C'est une erreur de croire que les femmes, lorsqu'elles nous trahissent, ont pour cela cessé de nous aimer. Elles ne font qu'obéir à la nature, et, si elles ne veulent pas vider la coupe défendue, elles aimeraient cependant y goûter du bout des lèvres, en lécher seulement les bords pour savoir au moins quel goût a le poison. Après Shakspeare dans cette tragédie, personne n'a mieux décrit ce phénomène que notre vieil abbé Prévost dans son roman de *Manon Lescaut*. L'intuition du plus grand des poëtes s'accorde ici parfaitement avec la froide observation du plus froid des prosateurs.

Oui, cette Cléopâtre est une femme dans le sens le plus charmant et le plus terrible du mot! Elle me rappelle ce que disait Lessing : « Lorsque Dieu créa la femme, il prit une argile trop fine. » L'ex-

trême délicatesse de son étoffe, s'accommode rarement aux exigences de la vie. Cette créature est trop bonne et trop mauvaise pour ce monde, et ses plus charmantes prérogatives y deviennent la cause des vices les plus désolants. Dès l'entrée en scène de Cléopâtre, Shaskspeare nous peint avec une ravissante vérité cet esprit capricieux, ondoyant et bizarre qui s'agite constamment dans la tête de la belle reine; il se traduit souvent par un débordement de questions et de fantaisies étranges, et peut-être doit-on le considérer comme la raison dernière de toute sa conduite. Rien de plus caractéristique que la cinquième scène du premier acte où elle demande à une de ses femmes de lui donner à boire de la mandragore, afin que cette potion la fasse dormir pendant tout le temps que son Antoine sera absent. Puis le diable la pousse à appeler son eunuque Mardian. Il demande d'un ton soumis ce que désire sa maîtresse. « Je ne veux pas t'entendre chanter, lui répond-elle, car en ce moment, rien ne me plaît de ce qui vient d'un eunuque. — Mais, dis-moi, as-tu aussi des passions?

MARDIAN. — Oui, gracieuse reine.

CLÉOPATRE. — En vérité?

MARDIAN. — Pas en vérité; car je ne puis rien faire en vérité que ce qu'il est honnête de faire; mais j'ai de violentes passions, et je pense souvent à ce que Mars fit avec Vénus.

CLÉOPATRE. — O Charmion! où crois-tu qu'il soit à présent? Est-il debout ou assis? Se promène-t-il à pied ou est-il à cheval? Heureux coursier, qui porte Antoine, conduis-toi bien, cheval; car sais-tu bien qui tu portes? L'Atlas qui soutient la moitié de ce globe, le bras et le casque de l'humanité! Il dit maintenant ou murmure tout bas : *Où est ma couleuvre du vieux Nil?* car c'est le nom qu'il me donne. »

Faut-il, bravant le sourire méchant des diffamateurs, dire ici toute ma pensée? Eh bien, ces idées et ces sentiments déréglés de Cléopâtre, conséquence naturelle de sa vie désordonnée, oisive et inquiète, me rappellent une certaine classe de femmes prodigues dont le train ruineux est entretenu par des libéralités extra-conjugales. Ces femmes-là font tout à la fois le bonheur et le supplice de leurs maris en titre, souvent par leur amour et leur fidélité, plus souvent encore par leur amour seul, mais

toujours par l'extravagance de leurs caprices. Au fond était-elle donc autre chose, cette Cléopâtre qui ne put jamais, avec les revenus de la couronne d'Égypte, payer son luxe inouï, et qui recevait en cadeau d'Antoine, son entremetteur romain, les trésors arrachés à des provinces entières? N'était-ce pas, dans le sens propre du mot, une reine entretenue?

Au milieu des agitations et de l'inconstance de cet esprit de Cléopâtre, mélange de tous les extrêmes, à travers l'atmosphère étouffante de ses passions, nous voyons quelquefois passer, comme un éclair blafard, un trait d'esprit qui peint cette nature fougueuse et sensuelle et qui nous cause moins de plaisir que d'effroi. Plutarque nous donne un échantillon de cet esprit qui se manifeste plus en actions qu'en paroles, et je me rappelle qu'étant écolier, je riais comme un fou de la mystification d'Antoine, qui, étant à la pêche avec sa royale maîtresse, ne ramenait jamais au bout de sa ligne que des poissons tout marinés. La rusée Égyptienne avait posté en secret une masse de plongeurs qui, chaque fois, accrochaient un de ces poissons à l'hameçon de l'amoureux Romain. En nous faisant tra-

duire cette anecdote, notre professeur ne manquait jamais de prendre son air sévère et de blâmer énergiquement l'extravagance impie de cette reine qui, pour une plaisanterie, exposait la vie des plongeurs, ses pauvres sujets. Du reste, il n'aimait pas Cléopâtre, et il nous faisait très-expressément observer qu'en se livrant à cette femme, Antoine ruina toute sa carrière publique, s'attira des désagréments privés, et finit par tomber dans le malheur.

Oui, mon vieux professeur avait raison; il est extrêmement dangereux de nouer des relations intimes avec une personne comme Cléopâtre. Cela peut entraîner un héros à sa perte, mais seulement un héros; car ici, comme partout, la bonne médiocrité ne court aucun danger.

De même que le caractère de Cléopâtre, sa position est aussi on ne peut plus spirituelle. Cette femme capricieuse, amie du plaisir, prodigue, fiévreusement coquette, cette Parisienne de l'antiquité, cette déesse de la vie, elle s'ébat et règne sur l'Égypte, la terre silencieuse des morts. Vous la connaissez bien, cette Égypte, cette mystérieuse Mizraïm, cette étroite vallée du Nil qui ressemble à un cercueil... Dans ses hauts roseaux pleure le crocodile

ou l'enfant exposé comme le fut Moïse... Vous voyez d'ici ses temples construits dans le roc, avec leurs piliers colossaux contre lesquels s'appuient les animaux sacrés, créations fantastiques peintes des plus étranges couleurs... A la porte, le moine d'Isis coiffé d'un bonnet couvert d'hiéroglyphes vous fait un signe de tête... Dans de luxuriantes villas, les momies font leur sieste, et leur masque doré les protége contre les essaims de mouche qu'attire la décomposition... Les sveltes obélisques et les lourdes pyramides se dressent comme des pensées muettes... Au fond, en Éthiopie, se profilent les montagnes de la Lune, qui cachent les sources du Nil... Partout la mort, la pierre et le mystère... Et c'est sur ce pays que dominait en reine la belle Cléopâtre.

Le bon Dieu a bien de l'esprit !

LAVINIE

— TITUS ANDRONICUS —

Dans *Jules César*, nous voyons les dernières convulsions de l'esprit républicain qui lutte en vain contre le rétablissement de la monarchie. Brutus et Cassius ne peuvent que tuer l'homme qui saisit le premier la couronne royale; il leur est impossible de tuer la royauté, qui a déjà poussé dans les besoins du temps de profondes racines. Dans *Antoine et Cléopâtre*, nous voyons comment, au lieu d'un César tombé, trois autres Césars plus audacieux encore cherchent à s'emparer de l'empire du monde; la question de principe est vidée, et la lutte qui éclate entre les triumvirs n'est qu'une question de personnes. Il s'agit uniquement de savoir qui sera empereur, maître de tous les hommes et de tous les

pays. La tragédie intitulée *Titus Andronicus* nous montre que cette toute-puissance illimitée de l'empire romain devait suivre aussi la loi commune à toutes les choses de ce monde, c'est-à-dire se corrompre; et il n'est pas de spectacle plus écœurant que celui de ces derniers Césars joignant à la folie et aux crimes des Néron et des Caligula la plus pitoyable faiblesse. Les Néron et les Caligula, au comble de leur toute-puissance, étaient pris de vertige; se croyant élevés au-dessus de l'humanité, ils devenaient des monstres n'ayant plus rien d'humain; se regardant eux-mêmes comme des dieux, ils devenaient impies; mais ils sont tellement monstrueux, ils nous causent un tel étonnement, que c'est à peine si nous pouvons encore les juger d'après les règles de la raison. Les derniers Césars, au contraire, sont plutôt pour nous des objets de pitié, de répugnance et de dégoût; il leur manque la déification païenne d'eux-mêmes, l'enivrement de leur majesté unique, de leur effrayante responsabilité... Ils ont la contrition chrétienne; la parole de leur noir confesseur a pénétré jusqu'à leur conscience; ils soupçonnent déjà qu'ils ne sont que de misérables vers de terre, qu'ils dépendent de la grâce d'une divinité supé-

rieure, et qu'ils seront un jour bouillis et rôtis en enfer pours leurs péchés en ce monde.

Bien qu'on retrouve encore dans *Titus Andronicus* l'empreinte extérieure du paganisme, cependant on aperçoit déjà dans cette pièce le caractère de l'époque chrétienne, et la dépravation morale en tout ce qui touche aux coutumes de la vie civile a déjà quelque chose de tout à fait byzantin. Cette pièce est certainement une des premières productions de Shakspeare, bien que maints critiques contestent qu'il en soit l'auteur. Il y règne je ne sais quoi d'impitoyable, une prédilection marquée pour le laid, une lutte titanique avec les puissances divines, autant de traits qui caractérisent ordinairement les œuvres de jeunesse des plus grands poëtes. Le héros, en opposition avec tout son entourage démoralisé, est un vrai Romain, un reste de la vieille période de rudesse. Existait-il encore de pareils hommes à cette époque? C'est possible; car, de toutes les créatures dont l'espèce disparaît ou se transforme, la nature aime à conserver encore çà et là un exemplaire, fût-ce à l'état de pétrification comme nous en trouvons sur les hautes montagnes. Titus Andronicus est un Romain pétrifié, et sa vertu fossile est

une véritable curiosité à l'époque des derniers Césars. Le viol et la mutilation de sa fille Lavinie sont une des scènes les plus épouvantables qui se trouvent dans aucun auteur. L'histoire de Philomèle, dans les *Métamorphoses* d'Ovide n'est pas, à beaucoup près, aussi effrayante; car à l'infortunée Romaine on coupe même les mains pour qu'elle ne puisse pas trahir les auteurs de cet atroce forfait. De même que son père par sa mâle énergie, Lavinie, par un sentiment élevé de sa dignité de femme, rappelle la moralité supérieure du passé. Elle ne craint pas la mort, mais le déshonneur, et rien n'est plus touchant que les paroles pleines de pudeur par lesquelles elle supplie son ennemie l'impératrice Tamora d'avoir pitié d'elle si ses fils veulent souiller son corps.

« C'est la mort à l'instant que j'implore; et une grâce encore, que la pudeur empêche ma langue de nommer. Ah! sauve-moi de leur passion, plus fatale pour moi que le coup de la mort, et jette-moi dans quelque abîme odieux, où jamais l'œil de l'homme ne puisse considérer mon corps; fais cela et sois un meurtrier charitable. »

Dans cette pureté virginale, Lavinie forme le plus

frappant contraste avec l'impératrice Tamora. Ici, comme dans la plupart de ses drames, Shakspeare place l'une à côté de l'autre deux figures de femme, d'un genre tout à fait différent, et il fait ressortir le caractère de chacune d'elles par le contraste. C'est ce que nous avons déjà vu dans *Antoine et Cléopâtre*, où, à côté de la blanche, froide, morale, archiprosaïque et ménagère Octavie, se détache d'autant plus en relief notre jaune, effrénée, vaniteuse et ardente Égyptienne.

Mais cette Tamora, elle aussi, est une belle figure, et il me semble qu'il y a eu injustice de la part des graveurs anglais à ne pas faire entrer son portrait dans la présente galerie des héroïnes de Shakspeare. C'est une femme d'une beauté majestueuse, une figure douée d'une magie tout impériale, portant au front le signe de la divinité déchue, et dans les yeux une volupté qui dévore le monde; splendidement vicieuse, elle est altérée de sang. Notre poëte, toujours indulgent parce qu'il voit de loin et de haut, justifie par avance, dès la première scène où paraît Tamora, toutes les horreurs qu'elle commet plus tard envers Titus Andronicus. Ce rigide Romain, insensible aux supplications et à la douleur poi-

gnante d'une mère, fait exécuter pour ainsi dire sous les yeux de Tamora son fils bien-aimé; aussi, dès que la faveur du jeune empereur lui fait entrevoir, comme une lueur d'espérance, la possibilité de se venger un jour, ses lèvres s'ouvrent pour laisser échapper ces mots d'une joie sinistre :

« Je leur montrerai ce qu'il en coûte de laisser une reine s'agenouiller dans les rues et demander grâce en vain. »

De même que sa cruauté a pour excuse l'excès de tortures qu'elle a souffert, de même la honteuse dépravation qui la pousse à se prostituer à un affreux More est ennoblie en quelque sorte par la poésie romantique qui éclate dans cet amour. Oui, la poésie romantique n'a pas de peinture plus effrayante dans sa magique douceur que cette scène où, pendant la chasse, la reine Tamora a quitté sa suite, et se rencontre seul dans la forêt avec son More bien-aimé :

« Mon aimable Aaron, pourquoi as-tu l'air triste lorsque tout est riant autour de toi ? Sur chaque buisson, les oiseaux chantent des airs mélodieux; le serpent dort enroulé aux rayons du soleil; un zéphyr rafraîchissant agite doucement les feuilles

vertes, dont les ombres mobiles se dessinent sur la terre. Asseyons-nous, Aaron, sous leur doux ombrage; et, tandis que l'écho babillard se moque des chiens, en répondant de sa voix grêle aux sons éclatants des cors, comme si l'on entendait à la fois une double chasse, écoutons le bruit de leurs abois; et, après une lutte comme celle dont on dit que jouirent jadis Didon et le Prince errant, lorsque, surpris par un heureux orage, ils se réfugièrent à l'ombre d'une grotte discrète, nous pourrons, enlacés dans les bras l'un de l'autre, après nos doux ébats, goûter un sommeil doré, tandis que la voix des chiens, les cors et le ramage des oiseaux seront pour nous ce qu'est le chant de la nourrice pour endormir son nourrisson. »

Mais, tandis que les yeux de la belle reine étincellent de volupté, et que leurs flammes se jouent comme des lumières caressantes sur la noire figure du More, celui-ci songe à des choses beaucoup plus importantes; il médite l'exécution des plus honteuses intrigues, et sa réponse forme le contraste le plus brutal avec le discours passionné de Tamora.

CONSTANCE

— LE ROI JEAN —

Ce fut le 29 août de l'an 1827, après Jésus-Christ, qu'il m'arriva de m'endormir tout doucement dans le théâtre de Berlin, à la première représentation d'une tragédie de M. E. Raupach.

Pour le public éclairé qui ne va pas au théâtre et ne connaît que la littérature proprement dite, je dois ici faire observer que ledit M. Raupach est un homme très-utile, un fabricant de tragédies et de comédies qui fournit chaque mois un nouveau chef-d'œuvre au théâtre de Berlin. Le théâtre de Berlin est une institution excellente, et particulièrement pour les philosophes hégéliens qui veulent se reposer le soir de leur rude journée de penseurs. L'esprit s'y rafraîchit beaucoup plus naturellement

encore que chez Wisotzki. On va au théâtre, on s'étend nonchalamment sur les banquettes de velours, on lorgne les yeux de ses voisines ou les jambes de l'actrice qui vient d'entrer en scène, et, quand ces diables de comédiens ne crient pas par trop fort, on s'endort paisiblement, comme je le fis en effet le 29 août de l'an 1827, après Jésus-Christ.

Lorsque je m'éveillai tout était sombre autour de moi, et je reconnus, à la pâle lueur d'une lampe, que je me trouvais tout seul dans la salle vide. Je résolus d'y passer le reste de la nuit, et j'essayai de me rendormir doucement; mais cela ne me réussit plus aussi bien que quelques heures auparavant, alors que l'odeur de pavot des vers de Raupach me montait au nez; et puis j'étais trop troublé par le bruit des souris. Non loin de l'orchestre s'ébattait toute une colonie de ces rongeurs, et, comme je comprends non-seulement les vers de Raupach, mais encore la langue de tous les autres animaux, je prêtai malgré moi l'oreille à leur conversation. Ils s'entretenaient de sujets on ne peut mieux faits pour intéresser une créature pensante, tels que : les raisons dernières de tous les phénomènes, la nature des choses en soi, la destinée et le libre arbitre, et enfin

la grande tragédie de Raupach qui venait de se dérouler et de se terminer devant leurs petits yeux avec tous les épouvantements imaginables.

« Vous autres jeunes gens, dit lentement une vieille souris, vous n'avez encore vu qu'une seule pièce de ce genre ou tout au plus un petit nombre; mais, moi qui suis vieille, j'en ai déjà vu beaucoup et je les ai examinées avec attention. Or, j'ai trouvé qu'au fond elles se ressemblent toutes, que ce ne sont presque que les variations d'un même thème, que souvent on y trouve mêmes expositions, mêmes complications et mêmes catastrophes. Ce sont toujours les mêmes hommes et les mêmes passions qui ne font que changer de costume et de langage; toujours les mêmes mobiles d'action, amour ou haine, ambition ou jalousie; soit que le héros porte une toge romaine ou une vieille armure allemande, un turban ou un feutre; qu'il se démène à la façon antique ou romantique, simplement ou avec emphase, qu'il s'exprime en mauvais ïambes ou en trochées pires encore. Toute l'histoire de l'humanité, qu'on pourrait aisément distribuer en un certain nombre de pièces, actes et scènes, n'est cependant en fin de compte qu'une seule et même histoire; ce n'est que

le retour, sous des masques divers, des mêmes natures et des mêmes événements, une circulation organique qui recommence toujours la même révolution. Lorsqu'on a une fois remarqué cela, on ne s'indigne plus du mal et l'on ne se réjouit non plus pas trop du bien; on sourit de la folie de ces héros qui se dévouent pour l'amélioration et le bonheur de l'humanité; bref, on s'amuse avec une sage modération. »

Une petite voix ricanante qui semblait appartenir à une musaraigne, répondit avec volubilité : « Moi aussi, je me suis livrée à des observations, et pas seulement à un seul point de vue; je n'ai épargné ni mes sauts ni mes peines; j'ai quitté le parterre pour examiner les choses derrière les coulisses, et j'y ai fait d'étranges découvertes. Ce héros que vous admiriez tout à l'heure n'est nullement un héros, car j'ai vu un jeune homme le traiter de méchant ivrogne et lui donner à divers endroits des coups de pied qu'il empochait tranquillement. Cette vertueuse princesse qui semblait se sacrifier pour sa vertu, n'est ni princesse ni vertueuse; je l'ai vue prendre dans un petit pot de porcelaine de la couleur rouge dont elle frottait ses joues, et qui passait ensuite

pour le rouge de la pudeur ; elle finit même par se jeter en bâillant dans les bras d'un lieutenant de la garde, qui lui assurait sur l'honneur qu'elle trouverait dans sa chambre une bonne salade de harengs avec un verre de punch. Ce que vous avez pris pour le tonnerre et les éclairs n'était que le roulement de quelques cylindres de fer-blanc et la combustion de quelques demi-onces de colophane concassée. Il n'y a pas jusqu'à ce gros et honnête bourgeois qui vous semblait être le désintéressement et la générosité en personne, qui ne se disputât de la façon la plus intéressée avec un homme fluet qu'il appelait M. l'intendant général, et à qui il demandait quelques thalers d'augmentation. Oui, j'ai vu tout cela de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles ; tous les grands et nobles sentiments qu'on vous a joués ici ne sont que mensonge et tromperie ; l'intérêt personnel et l'égoïsme sont les mobiles secrets de toutes les actions, et un être raisonnable ne se laisse pas tromper par les apparences. »

Ici s'éleva une voix dolente et pleureuse qu'il me semblait presque connaître, bien que je ne susse pas si c'était celle d'une souris mâle ou d'une femelle.

Elle commença par se plaindre de la frivolité du temps, gémit sur l'incrédulité et le scepticisme et protesta à plusieurs reprises de son amour en général. « Je vous aime, soupirait-elle, et je vous dis la vérité. La vérité s'est révélée à moi par la grâce dans une heure bénie. Je me faufilais également de tous côtés pour découvrir les raisons dernières des événements variés qui se passaient sur cette scène et en même temps dans l'espoir de trouver quelque miette de pain pour apaiser ma faim, car je vous aime. Tout à coup je découvris un trou assez spacieux ou plutôt une caisse dans laquelle était blotti un petit homme gris et fluet qui tenait à la main un rouleau de papier et débitait tranquillement d'une voix basse et monotone tous les discours qui étaient déclamés sur la scène à voix si haute et avec tant de passion. Un frisson mystique passa sur ma peau, car, malgré mon indignité, il m'avait été donné de contempler le Saint des saints; je me trouvais dans le voisinage bienheureux du premier principe, de l'être mystérieux, de l'esprit fier dont la volonté gouverne le monde physique, dont la parole le crée, dont la parole l'anime, dont la parole l'anéantit; en effet, ces héros de la scène qui, un instant aupa-

ravant, m'inspiraient encore une si grande admiration, je vis qu'ils ne parlaient avec assurance que lorsqu'ils répétaient très-fidèlement sa parole, tandis qu'au contraire ils bredouillaient et balbutiaient d'un air anxieux chaque fois qu'ils s'étaient fièrement éloignés de lui et ne pouvaient plus entendre sa voix; je vis qu'ils n'étaient tous que des créatures dépendant de lui, tandis que lui seul était l'absolu dans sa caisse sainte. De chaque côté de cette caisse brûlaient les lampes mystérieuses, et retentissaient les accords des violons et des flûtes; autour du petit homme gris tout était musique et lumière; il nageait dans des rayons harmonieux et de rayonnantes harmonies... »

Cependant la fin de ce discours fut prononcée d'une voix tellement nasillarde et larmoyante, que je n'en pus saisir que quelques mots, entre autres, ceux-ci :

« Préserve-moi des chats et des piéges à souris! — Donne-moi ma miette de pain de chaque jour! — Je vous aime pour l'éternité! *Amen!* »

En racontant ce rêve, j'ai voulu faire connaître mon opinion sur les différents points de vue philosophiques d'où l'on a coutume de juger l'histoire

universelle, j'ai trahi ma pensée, et, en même temps, j'ai indiqué pourquoi je ne chargeais ces feuilles légères d'aucune philosophie proprement dite de l'histoire d'Angleterre.

Mon intention, en effet, n'est pas de commenter doctoralement les poésies dramatiques dans lesquelles Shakspeare a célébré les grands événements de l'histoire de son pays; je n'ai voulu qu'orner de quelques arabesques de mots les portraits des femmes qui s'épanouissent comme autant de fleurs dans ces poëmes. Les femmes ne jouant, dans ces drames historiques anglais, rien moins que les principaux rôles, et le poëte ne les y introduisant jamais, comme il le fait dans d'autres pièces, pour peindre des figures et des caractères de femme, mais bien parce que le sujet qu'il traite exige qu'elles soient mêlées à l'action, j'en parlerai d'autant plus sobrement.

Constance vient la première, elle se présente à nous dans l'attitude de la douleur. Comme la *Mater dolorosa*, elle porte son enfant dans ses bras...

« Ce pauvre enfant qui expie toutes les fautes commises par les siens. »

J'ai vu un jour cette reine affligée très-bien repré-

sentée sur le théâtre de Berlin par la ci-devant madame Stich.

La bonne Marie-Louise était moins brillante lorsqu'à l'époque de l'invasion, elle jouait le rôle de la reine Constance sur le théâtre de la cour de France. Cependant, il en est une qui, dans ce rôle, s'est montrée pitoyable au delà de toute expression : c'est une certaine madame Caroline qui, il y a quelques années, rôdait en province, et particulièrement en Vendée ; elle ne manquait ni de talent ni de passion ; mais elle avait un trop gros ventre, ce qui nuit toujours à une actrice chargée de représenter les héroïques veuves de rois.

LADY PERCY

— LE ROI HENRI IV —

Je me l'étais figurée avec un visage moins plein et une taille moins épaisse que sur le portrait. Mais peut-être les traits arrêtés et la taille svelte que font supposer ses paroles et sa physionomie intellectuelle n'en forment-ils qu'un contraste plus intéressant avec l'embonpoint de sa personne. Elle est gaie, cordiale et saine de corps et d'âme.

Le prince Henri voudrait bien nous dégoûter de cette charmante figure, et il la parodie, elle et son Percy :

« Je ne suis pas encore du caractère de Percy, chaud-éperon [1] du Nord, lui qui vous tue quel-

1. Traduction littérale de *Hotspur*, surnom de Percy.

que six ou sept douzaines d'Écossais à un déjeuner, ensuite se lave les mains et dit à sa femme : « Oh ! » que je hais cette vie oisive ! J'ai besoin de m'oc- » cuper. — Oh ! mon cher Henri, dit-elle, combien » en as-tu tué aujourd'hui ? — Donnez à boire à mon » cheval rouan moucheté, » dit-il. Et puis il répond une heure après : « Environ quatorze ; une bagatelle, » une bagatelle ! »

Elle est aussi ravissante qu'elle est courte, la scène où nous voyons au vrai l'intérieur de Percy et de sa femme, et où celle-ci dompte le bouillant héros par les plus vives paroles d'amour :

« Allons, allons, perroquet, répondez sans détour à la question que je vous fais. Je te casserai le petit doigt, Henri, si tu ne me dis pas les choses comme elles sont.

Percy. — Lâchez-moi, lâchez-moi ! trêve de badinage. L'amour ?... Je ne t'aime point ; je ne pense pas à toi, Kate ; ce n'est point ici un monde où l'on puisse s'amuser à la poupée, et jouer des lèvres. Il faut que nous ayons le nez sanglant et la tête fracassée, et que nous rendions la pareille. — De par le diable, mon cheval ! — Eh bien, que dis-tu, Kate ? que me veux-tu ?

LADY PERCY.— Vous ne m'aimez pas? Est-ce bien vrai, que vous ne m'aimez pas? Eh bien, ne m'aimez point; car, si vous ne m'aimez point, je ne m'aimerai plus moi-même... Quoi! vous ne m'aimez pas? Ah! dites-moi; parlez vous sérieusement, ou non?

PERCY.—Allons, veux-tu me voir monter à cheval? Lorsque je serai assis sur la selle, je te jurerai que je t'aime infiniment... Mais écoutez, Kate, j'entends que désormais vous ne me questionniez point sur le lieu où je vais, ni ne raisonniez aucunement là-dessus. Je vais où il faut que j'aille, et, pour finir, il faut que je vous quitte ce soir, ma douce Kate. Je sais que vous êtes une femme sensée, mais enfin pas plus que ne peut l'être la femme de Henri Percy. Vous êtes constante, et cependant vous êtes une femme ; quant au secret, je ne crois pas qu'il y en ait une plus discrète, car je suis parfaitement convaincu que tu ne révéleras pas ce que tu ne sais pas; et voilà jusqu'où ira ma confiance en toi, ma douce Kate. »

LA PRINCESSE CATHERINE

— LE ROI HENRI V —

Shakspeare a-t-il réellement écrit la scène où la princesse Catherine prend des leçons de langue anglaise? Et surtout sont-elles bien de lui, toutes ces locutions françaises qui font tant rire John Bull? J'en doute; notre poëte aurait pu produire les mêmes effets comiques au moyen d'un jargon anglais, d'autant plus que la langue anglaise a cette propriété que, sans s'écarter des règles de la grammaire, et par le simple emploi de mots et de constructions romans, on peut indiquer une certaine tournure d'esprit française. Un poëte dramatique anglais pourrait de la même manière indiquer une certaine façon germanique de penser, uniquement

en se servant d'expressions et de tournures empruntées au vieux saxon.

Car la langue anglaise se compose de deux éléments hétérogènes, l'élément roman et l'élément germanique, qui ne sont maintenus ensemble que par compression et ne se sont jamais fondus en un tout organique; ils se séparent aisément l'un de l'autre, et alors il est impossible de bien préciser de quel côté se trouve le véritable anglais. Que l'on compare seulement la langue du docteur Johnson ou d'Addison avec celle de Byron ou de Cobbett; Shakspeare n'aurait vraiment pas eu besoin de faire parler la princesse Catherine en français.

Cela m'amène à faire une remarque que j'ai déjà faite ailleurs. Selon moi, un défaut des drames historiques de Shakspeare, c'est qu'il n'y ait pas fait contraster par des formes de langage plus particulières l'esprit franco-normand de la haute noblesse avec l'esprit saxo-breton du peuple. Walter Scott l'a fait dans ses romans, et c'est par là qu'il a obtenu ses plus brillants effets.

L'artiste qui nous a fourni dans cette galerie le portrait de la princesse française lui a prêté, sans

doute par malice d'Anglais, des traits plutôt drôles que beaux. Elle a une véritable figure d'oiseau et ses yeux semblent comme empruntés. Seraient-ce, par hasard des plumes de perroquet qu'on lui a mises sur la tête, et a-t-on voulu par là faire allusion à son talent de répéter ce qu'on lui apprenait? Elle a de petites mains blanches et curieuses.

Le fond de sa nature, c'est la vanité, l'amour de la toilette, la coquetterie, et elle s'entend merveilleusement à jouer de l'éventail. Je gage que ses petits pieds font de la coquetterie avec le sol sur lequel ils marchent.

JEANNE D'ARC

— LE ROI HENRI VI — (Première partie)

Salut à toi, grand Allemand Schiller, qui as glorieusement restauré cette haute statue, à toi qui en as enlevé l'esprit malpropre de Voltaire et les taches noires dont Shakspeare lui-même avait voulu la souiller... Oui, soit que son esprit ait été aveuglé par la haine nationale de l'Anglais ou la superstition du moyen âge, notre poëte a représenté l'héroïque jeune fille comme une sorcière liguée avec les sombres puissances de l'enfer. Il lui fait invoquer les démons infernaux et justifie par là sa cruelle exécution. — Une profonde indignation s'empare de moi chaque fois que je passe à Rouen sur la petite place du Marché où l'on a brûlé la Pucelle et où une méchante statue perpétue le souvenir de

cette méchante action. Faire périr dans les tortures! c'était donc déjà en ce temps-là votre manière d'agir envers vos ennemis vaincus! Après le rocher de Sainte-Hélène, c'est la place du Marché de Rouen qui témoigne de la façon la plus révoltante de la magnanimité des Anglais.

Oui, Shakspeare aussi s'est rendu coupable envers la Pucelle, et il traite sinon avec une franche hostilité, du moins sans sympathie et sans amour, cette noble jeune fille qui a délivré sa patrie! Et, lors même qu'elle l'eût délivrée avec l'aide de l'enfer, elle mériterait encore respect et admiration.

Ou bien ont-ils raison, les critiques qui contestent que Shakspeare soit l'auteur de la pièce, où figure la Pucelle, ainsi que de la seconde et de la troisième partie d'*Henri VI*? Ils prétendent que cette trilogie appartient à d'anciens drames qu'il n'a fait que remanier. J'aimerais bien, à cause de la pucelle d'Orléans, pouvoir admettre cette hypothèse; mais les arguments par lesquels on l'appuie ne sont pas soutenables. Ces drames contestés portent en trop d'endroits l'empreinte complète du génie de Shakspeare.

MARGUERITE

— LE ROI HENRI VI — (Première partie)

Nous voyons ici la belle fille du comte Réné, encore adolescente. Suffolk l'amène prisonnière; mais, avant qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir, elle l'a lui-même enchaîné. Il nous rappelle tout à fait ce conscrit qui, de l'endroit où on l'avait placé en sentinelle, criait à son capitaine : « J'ai fait un prisonnier. — Eh bien, amène-le-moi, disait le capitaine. — Je ne peux pas, répondait alors le pauvre conscrit; il ne veut pas me lâcher. »

Suffolk dit : « Merveille de la nature, ne t'offense point du sort qui t'a fait ma captive; c'est ainsi que le cygne sauve ses petits du danger en les tenant emprisonnés sous ses ailes. Mais, si ce droit

de la guerre t'offense, va, sois libre comme l'amie de Suffolk. (*Marguerite va pour s'éloigner.*) — Ah! reste. — Je ne me sens pas le pouvoir de la laisser partir; ma main voudrait la laisser libre, mais mon cœur dit non. Telle que l'image du soleil dont les rayons se jouent dans l'onde pure, telle paraît à mes yeux cette beauté ravissante. — Je voudrais lui faire ma cour, mais je n'ose lui parler. Je vais demander une plume et de l'encre, et lui écrire ma pensée. — Allons donc, Suffolk, aie plus de confiance en toi. N'as-tu pas une langue? n'est-elle pas ta captive? seras-tu dompté par la vue d'une femme? — Oh! la majesté de la beauté est si souveraine, qu'elle enchaîne la langue et confond tous les sens.

MARGUERITE. — Dis, comte de Suffolk, si tel est ton nom, quelle rançon faudra-t-il que je paye pour obtenir ma liberté? Car je vois que je suis ta prisonnière.

SUFFOLK, *à part.* — Comment peux-tu être sûr qu'elle dédaignera tes vœux avant d'avoir essayé de gagner son amour?

MARGUERITE. — Pourquoi ne parles-tu pas? Quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK, *à part.* — Elle est belle, et dès lors faite

pour être adorée; elle est femme, et dès lors faite pour être conquise. »

Il trouve enfin le meilleur moyen de garder sa prisonnière en la mariant à son roi, et il devient en même temps son sujet en public, son amant en secret.

Ces relations entre Marguerite et Suffolk ont-elles un fondement historique? Je l'ignore; mais l'œil divinateur de Shakspeare voit souvent des choses dont la chronique ne dit rien, et qui sont pourtant vraies. Il connaît même des rêves fugitifs du passé que Clio a oublié de recueillir. Peut-être sur le théâtre des événements reste-t-il de ces événements des images qui ne disparaissent pas, comme les ombres ordinaires, avec les phénomènes réels, mais qui s'attachent au sol comme des espèces de fantômes; peut-être ces images sur lesquelles le vulgaire passe chaque jour sans en rien apercevoir, deviennent-elles parfois visibles avec la plus grande netteté de couleurs et de formes pour l'œil voyant de ces privilégiés que nous appelons des poëtes.

LA REINE MARGUERITE

— LE ROI HENRI VI — (2me et 3me partie)

Ce portrait nous représente la même Marguerite devenue reine et épouse du roi Henri VI. Le bouton s'est développé; c'est maintenant une rose épanouie, mais dans cette rose se cache un affreux ver. Marguerite est devenue une femme dure et méchante. Il n'est rien de plus cruel dans la réalité ni dans la fiction que la scène où elle présente à York, qui pleure, l'horrible mouchoir trempé dans le sang de son fils, et lui dit, en le raillant, qu'il peut s'en servir pour essuyer ses larmes. Ses paroles sont épouvantables :

« Voyez, York, j'ai teint ce mouchoir dans le sang que le brave Clifford a fait sortir avec la pointe de

son épée du sein de cet enfant ; et, si vos yeux peuvent pleurer sa mort, tenez, je vous le présente, pour en essuyer vos larmes. Hélas ! pauvre York ! si je ne vous haïssais pas mortellement, je plaindrais l'état misérable où je vous vois ! Je t'en prie, York, afflige-toi pour me réjouir. Frappe du pied, enrage, désespère-toi, que je puisse chanter et danser. »

Si l'artiste qui a dessiné la belle Marguerite pour cette galerie l'avait représentée avec les lèvres encore plus ouvertes, nous pourrions remarquer qu'elle a des dents pointues comme un carnassier.

Dans un drame suivant, dans *Richard III*, elle paraît horrible aussi au physique ; car alors le temps a brisé ses dents pointues, elle ne peut plus mordre, elle ne peut que vomir des imprécations ; cette vieille femme erre comme un fantôme à travers les appartements royaux, et sa méchante bouche édentée murmure des paroles de malédiction et de haine.

Par son amour pour Suffolk, le farouche Suffolk, Shakspeare sait encore jusqu'à un certain point nous intéresser à ce monstre. Quelque criminel que soit cet amour, nous sommes cependant obligés de reconnaître qu'il est vrai et profond. Quelle chose

ravissante que les adieux des deux amants ! quelle tendresse dans les paroles de Marguerite !

« Ah ! ne me parle pas, va-t'en tout de suite. Oh ! ne t'en-va pas encore !... Ainsi deux amis condamnés à la mort, se pressent et se disent mille fois adieu, ayant bien plus de peine à se séparer qu'à mourir... Et cependant, adieu enfin, et avec toi, adieu la vie ! »

Suffolk lui répond : « Ainsi le pauvre Suffolk souffre dix exils, un par le roi, et par toi trois fois un triple exil. Ce n'est pas mon pays que je regrette. Si tu en sortais avec moi ! Un désert serait assez peuplé pour Suffolk, s'il y jouissait du charme céleste de ta présence; car où tu es, là est mon univers, avec tous les plaisirs qui le remplissent, et où tu n'es pas, il n'y a rien que désolation. »

Lorsque, plus tard, Marguerite, portant dans ses mains la tête sanglante de son amant, éclate en sanglots et se livre au plus violent désespoir, elle nous rappelle la terrible Chriemhild des *Niebelungen*. Quelles douleurs cuirassées que ces douleurs sur lesquelles glissent impuissantes toutes les paroles de consolation !

J'ai déjà dit au début que, relativement aux dra-

mes de Shakspeare tirés de l'histoire d'Angleterre, je m'abstiendrais de toutes considérations historiques et philosophiques. Le thème de ces drames n'est pas encore entièrement épuisé, tant que se continue, avec toute sorte de transformations, la lutte entre les besoins de l'industrie moderne et les restes de la féodalité du moyen âge. Il n'est pas ici aussi facile que pour les drames romains de porter un jugement bien arrêté, et une trop grande franchise pourrait être mal accueillie. Je me bornerai donc à une simple remarque qu'il m'est impossible de ne pas faire.

C'est pour moi quelque chose d'incompréhensible que certains commentateurs allemands prennent carrément parti pour les Anglais, lorsqu'ils parlent de ces guerres de France qui sont représentées dans les drames historiques de Shakspeare. En vérité, dans ces guerres, ni le droit ni la poésie n'étaient du côté des Anglais ; d'une part, ils cachaient sous de vains prétextes de succession le plus brutal amour du pillage; de l'autre, ils ne se battaient qu'au profit de vulgaires intérêts mercantiles... absolument comme de nos jours. Seulement, au XIXe siècle, il s'agit davantage de sucre et de café, tandis qu'aux

XIVe et XVe siècles, il s'agissait surtout de laine de mouton. Michelet, dans son *Histoire de France,* ce livre si éminemment original, fait cette remarque très-juste :

« Le secret des batailles de Crécy, de Poitiers, est au comptoir des marchands de Londres, de Bordeaux, de Bruges. La laine et la viande, c'est ce qui a fait primitivement l'Angleterre et la race anglaise. Avant d'être pour le monde la grande manufacture des fers et des tissus, l'Angleterre a été une manufacture de viande. C'est de temps immémorial un peuple *éleveur* et pasteur, une race nourrie de chair. De là cette fraîcheur de teint, cette force, cette beauté (au nez court et sans occiput). Leur plus grand homme, Shakspeare, fut d'abord un boucher. — Qu'on me permette à cette occasion, d'indiquer ici une impression personnelle.

» J'avais vu Londres et une grande partie de l'Angleterre et de l'Écosse ; j'avais admiré plutôt que compris. Au retour seulement, comme j'allais d'York à Manchester, coupant l'île dans sa largeur, alors enfin, j'eus une véritable intuition de l'Angleterre. C'était au matin par un froid brouillard ; elle m'apparaissait non plus seulement environnée, mais

couverte, noyée de l'Océan. Un pâle soleil colorait à peine moitié du paysage. Les maisons neuves en briques rouges auraient tranché durement sur le gazon vert, si la brume flottante n'eût pris soin d'harmoniser les teintes. Par-dessus les pâturages couverts de moutons, flambaient les rouges cheminées des usines. Pâturages, labourage, industrie, tout était là, dans un étroit espace, l'un sur l'autre, nourri l'un par l'autre ; l'herbe vivant de brouillard, le mouton d'herbe, l'homme de sang.

» Sous ce climat absorbant, l'homme, toujours affamé, ne peut vivre que par le travail. La nature l'y contraint. Mais il le lui rend bien ; il la fait travailler elle-même; il la subjugue par le fer et le feu. Toute l'Angleterre halète de combat. L'homme en est comme effarouché. Voyez cette face rouge, cet air bizarre... On le croirait volontiers ivre. Mais sa tête et sa main sont fermes. Il n'est ivre que de sang et de force. Il se traite comme sa machine à vapeur, qu'il charge et nourrit à l'excès, pour en tirer tout ce qu'elle peut rendre d'action et de vitesse.

Au moyen âge, l'Anglais était à peu près ce qu'il est, trop nourri, poussé à l'action, et guerrier faute d'industrie.

» L'Angleterre, déjà agricole, ne fabriquait pas encore. Elle donnait la matière, d'autres l'employaient. La laine était d'un côté du détroit, l'ouvrier de l'autre. Le boucher anglais, le drapier flamand étaient unis, au milieu des querelles des princes, par une alliance indissoluble. La France voulut la rompre, et il lui en coûta cent ans de guerre. Il s'agissait pour le roi de la succession de France, pour le peuple de la liberté du commerce, du libre marché des laines anglaises. Assemblées autour du sac de laine, les communes marchandaient moins les demandes du roi, elles lui votaient volontiers des armées.

» Le mélange d'industrialisme et de chevalerie donne à toute cette histoire un aspect bizarre. Ce fier Édouard III, qui sur la table ronde a *juré le héron* de conquérir la France, cette chevalerie gravement folle qui, par suite d'un vœu, garde un œil couvert de drap rouge, ils ne sont pas tellement fous qu'ils servent à leurs frais. La pieuse simplicité des croisades n'est point de cet âge. Ces chevaliers au fond sont les agents mercenaires, les commis voyageurs des marchands de Londres et de Gand. Il faut qu'Édouard s'humanise, qu'il mette bas l'orgueil,

qu'il tâche de plaire aux drapiers et aux tisserands, qu'il donne la main à son compère le brasseur Artevelde, qu'il harangue le populaire du haut du comptoir d'un boucher.

» Les nobles tragédies du XIVe siècle ont leur partie comique. Dans les plus fiers chevaliers, il y a du Falstaff. En France, en Italie, en Espagne, dans les beaux climats du Midi, les Anglais se montrent non moins gloutons que vaillants. C'est l'Hercule *Bouphage*. Ils viennent, à la lettre, manger le pays. Mais, en représailles, ils sont vaincus par les fruits et le vin. Leurs princes meurent d'indigestion, leurs armées de dyssenterie. »

Que l'on compare avec ces héros mercenaires et voraces les Français, le peuple le plus modéré, qui s'enivre moins de ses vins que de son enthousiasme inné. Cet enthousiasme fut toujours la cause de ses désastres, et nous voyons, dès le milieu du XIVe siècle, que, dans sa lutte avec les Anglais, il succomba par excès de chevalerie. Ce fut à Crécy que les Français parurent plus glorieux dans leur défaite que les Anglais dans leur victoire remportée de la façon la moins chevaleresque par de l'infanterie... Jusqu'alors, la guerre était un grand tournoi entre che-

valiers de même naissance; mais, à Crécy, cette cavalerie romantique, cette poésie fut ignominieusement abattue par les mousquets de l'infanterie moderne, par cette prose en ordre de bataille d'un style rigoureux; on y vit même paraître des canons... Le vieux roi de Bohême, qui, aveugle et en cheveux blancs, assistait à cette bataille comme vassal de la France, vit bien qu'une ère nouvelle commençait, que c'en était fait de la chevalerie, que désormais l'homme à pied aurait raison de l'homme à cheval, et il dit à ses chevaliers :

« Je vous en prie instamment, conduisez-moi assez loin dans la mêlée pour que je puisse encore donner un bon coup d'épée! »

Ils lui obéirent, lièrent leurs chevaux au sien et s'élancèrent avec lui au plus fort de la bataille. Le lendemain, on les trouva tous morts sur le dos de leurs chevaux morts, qui étaient encore liés ensemble. Les Français sont tombés à Crécy et à Poitiers, comme ce roi de Bohême et ses chevaliers; ils sont morts, mais à cheval. L'Angleterre eut la victoire, la gloire fut pour la France. Oui, même par leurs défaites, les Français savent éclipser leurs ennemis. Les triomphes des Anglais sont toujours une honte

pour l'humanité, depuis Crécy et Poitiers jusqu'à Waterloo. Clio est toujours femme ; malgré son impartiale froideur, elle est sensible à la chevalerie et à l'héroïsme, et je suis convaincu que ce n'est qu'à contre-cœur qu'elle inscrit sur ses tablettes les victoires des Anglais.

LADY GRAY

— LE ROI HENRI VI — (Troisième partie)

C'était une pauvre veuve qui s'avançait en tremblant devant le roi Édouard, et le suppliait de rendre à ses enfants le petit bien qui, après la mort de son époux, avait été confisqué par les ennemis... Ce roi libertin, ne pouvant venir à bout de triompher de sa pudeur, est tellement séduit par ses larmes et sa beauté, qu'il lui place la couronne sur la tête.

L'histoire nous apprend combien de maux il en résulta pour l'un et pour l'autre.

Shakspeare a-t-il réellement peint le caractère de ce roi d'une manière tout à fait conforme à la vérité

historique? Je dois de nouveau faire observer qu'il s'entendait à combler les lacunes de l'histoire. Ses caractères de rois sont toujours tracés avec tant de vérité que souvent, comme le dit un écrivain anglais, on serait tenté de croire qu'il a été toute sa vie le chancelier du roi qu'il met en scène dans un drame quelconque. Ce qui, selon moi, nous garantit aussi la vérité de ses portraits, c'est la ressemblance incroyable qu'on remarque entre ses anciens rois et les rois actuels, qu'en notre qualité de contemporains, nous sommes mieux que personne à même de bien juger.

Ce que Frédéric Schlegel dit de l'historien s'applique exactement à notre poëte : c'est un prophète qui regarde dans le passé. S'il m'était permis de présenter le miroir au plus célèbre de nos contemporains couronnés, chacun verrait que Shakspeare lui a, depuis deux siècles, fait son signalement. En effet, à l'aspect de ce grand, excellent et l'on peut dire aussi de ce glorieux monarque, nous sommes saisis du même sentiment d'effroi que nous éprouvons lorsqu'il nous arrive de rencontrer en plein jour et tout éveillés une figure que nous avons déjà vue la nuit dans nos rêves. Lorsqu'il y a huit ans,

nous le voyions parcourir à cheval les rues de la capitale, « tête nue et saluant humblement de tous côtés, » nous pensions constamment aux paroles de York, décrivant l'entrée de Bolingbroke à Londres. Son cousin, le nouveau Richard II, le connaissait très-bien, le pénétrait dans toutes ses actions et dit un jour très-justement :

« Nous-même, et Bushy, et Bagot que voilà, et Green aussi, nous avons remarqué comme il faisait la cour au commun peuple, comme il cherchait à s'insinuer dans leurs cœurs par une politesse modeste et familière ; quels respects il prodiguait à des misérables, s'étudiant à gagner le dernier des artisans par l'art de ses sourires et par une soumission patiente à sa fortune, comme s'il eût voulu emporter avec lui leurs affections ; il ôtait son bonnet à une marchande d'huitres ; deux charrétiers, pour lui avoir souhaité la faveur de Dieu, ont reçu l'hommage de son flexible genou, avec ces mots : « Je vous remercie, mes compatriotes, mes bons » amis ! »

La ressemblance est vraiment frappante. Il s'est montré à nos yeux tout à fait pareil à l'ancien, le Bolingbroke d'aujourd'hui, qui, après la chute de

son royal cousin, monta sur le trône et s'affermit peu à peu.

Puisse-t-il être toujours vainqueur de ses ennemis frémissants et conserver la paix au royaume jusqu'à l'heure de sa mort, où il adressera à son fils ces paroles que Shakspeare a depuis longtemps écrites pour lui :

« Approche, Henri, assieds-toi près de mon lit ; écoute le dernier conseil, je crois, que je doive jamais te donner. Le ciel sait, mon fils, par quelles voies détournées, par quels obliques et tortueux sentiers je suis parvenu à cette couronne ; et je sais, moi, avec combien d'inquiétudes ma tête l'a portée ; elle descendra sur la tienne, plus paisible, plus honorée, mieux affermie ; car les reproches que m'a coûtés sa conquête vont s'ensevelir avec moi dans la terre. Elle n'a paru en moi qu'un honneur arraché d'une main violente, et un grand nombre de ceux qui m'environnaient me reprochaient le secours qu'ils m'avaient prêté pour m'en rendre maître. De là naissaient les querelles et l'effusion du sang qui, chaque jour, venaient troubler une paix imaginaire ; tu vois avec quel péril j'ai soutenu ces audacieuses menaces.

» Tout mon règne n'a été, pour ainsi dire, qu'une scène où ce même sujet a été continuellement mis en action; mais, aujourd'hui, ma mort change l'état des choses, car ce qui pour moi n'était qu'un bien acquis par la force tombe sur ta tête par un droit plus légitime; tu reçois et tu portes le diadème en vertu d'un droit héréditaire. Cependant, quoique tu sois plus affermi sur le trône que je n'ai pu l'être, tu ne l'es pas assez, tant que les ressentiments sont encore tout frais; et tous tes amis, ceux dont tu dois faire tes amis, n'ont été que tout récemment dépouillés de leur aiguillon et de leurs dents, dont la criminelle assistance avait fait mon élévation, et dont la force pouvait me donner la crainte d'être renversé. Pour l'éviter, j'ai détruit les uns, et j'avais formé le dessein de conduire les autres à la terre sainte, de crainte que le repos et le loisir de la paix ne leur donnassent l'envie d'examiner de trop près ma situation. Que ton soin, mon cher Henri, soit donc d'occuper dans des guerres étrangères, ces esprits inquiets, afin d'user, dans une action portée hors de ce royaume, le souvenir des temps passés.

» Je voudrais te parler encore; mais mes poumons

sont tellement affaiblis, qu'il ne me reste plus d'haleine, et que la parole me manque entièrement.

» Oh ! que Dieu me pardonne les moyens qui m'ont conduit à la couronne, et m'accorde que tu la puisses posséder en paix ! »

LADY ANNE

— LE ROI RICHARD III —

La faveur des femmes, comme le bonheur en général, est un pur don ; on la reçoit sans savoir comment, sans savoir pourquoi. Mais il est des hommes qui, armés d'une volonté de fer, savent tenir tête au destin, et ceux-là parviennent à leur but, soit par la flatterie, soit en inspirant aux femmes de la terreur ou de la pitié, soit enfin en leur donnant l'occasion de se sacrifier... Ce dernier moyen, c'est-à-dire le sacrifice, est le rôle favori des femmes ; il leur sied si bien devant le monde, et il leur procure dans la solitude tant de douces larmes et de mélancoliques jouissances !

Lady Anne est vaincue par tout cela à la fois. Les paroles flatteuses coulent douces comme le miel des

lèvres du terrible Richard... Richard la flatte, ce même Richard qui lui inspire toutes les terreurs de l'enfer, qui a tué son époux chéri, et son père, cet ami à qui elle rend les derniers devoirs... Il ordonne aux porteurs de déposer le corps, et c'est en ce moment qu'il adresse sa déclaration d'amour à la belle désolée... L'agneau voit d'abord avec effroi les grincements de dents du loup, mais celui-ci fait tout à coup la bouche en cœur et trouve les accents de la plus douce flatterie... Cette flatterie du loup ébranle et enivre tellement le cœur du pauvre agneau, qu'une révolution soudaine s'opère dans tous ses sentiments... Et le roi Richard parle de son chagrin, de sa douleur, de sorte qu'Anne ne peut pas lui refuser sa pitié, d'autant plus que cet homme farouche n'est pas d'un naturel très-porté à la plainte... Ce malheureux assassin a des remords de conscience, il parle de repentir, une bonne femme pourrait peut-être le remettre sur une meilleure voie, si elle voulait se sacrifier pour lui... Et Anne se résout à devenir reine d'Angleterre.

LA REINE CATHERINE

— LE ROI HENRI VIII —

J'ai un préjugé insurmontable contre cette princesse à laquelle je dois cependant reconnaître les plus hautes vertus. Comme épouse, elle fut un modèle de fidélité conjugale. Comme reine, elle se comporta avec une dignité et une majesté suprêmes. Comme chrétienne, elle fut la piété même. Mais elle a inspiré au docteur Johnson un enthousiasme qui se traduit par les louanges les plus excessives; parmi toutes les femmes de Shakspeare, c'est elle qu'il a choisie comme sa favorite, il en parle avec tendresse, avec émotion... Cela n'est pas supportable. Shakspeare a consacré toute la puissance de son génie à glorifier cette excellente femme; mais toute sa peine est en

pure perte, lorsqu'on voit le docteur Johnson, cette grosse cruche de *porter*, tomber en extase devant elle et l'inonder de ses louanges. Si c'était ma femme, je serais capable, rien que pour ce fait, de demander le divorce. Ce ne furent peut-être pas les charmes d'Anne Boulen qui détachèrent d'elle le pauvre roi Henri, mais l'enthousiasme avec lequel quelque docteur Johnson de ce temps-là s'exprimait sur la fidèle, digne et pieuse Catherine. Peut-être que Thomas Morus, qui, avec toutes ses excellentes qualités, était, comme le docteur Johnson, tant soit peu pédantesque, flasque et indigeste, avait trop porté la reine aux nues. L'enthousiasme du brave chancelier lui coûta d'ailleurs assez cher ; le roi, en récompense, l'éleva jusqu'au ciel.

Je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou que Catherine ait supporté son époux pendant quinze ans entiers, ou qu'Henri ait supporté si longtemps son épouse ? Le roi était non-seulement très-capricieux, violent et en contradiction perpétuelle avec les inclinations de sa femme, — cela se rencontre dans beaucoup de mariages qui néanmoins se maintiennent parfaitement jusqu'à ce que la mort vienne mettre fin à toutes les querelles, — mais le roi était

encore musicien et théologien, et, qui plus est, aussi pitoyable théologien que détestable musicien. J'ai entendu il n'y a pas longtemps, comme curiosité amusante, un choral de lui, et ce choral était aussi mauvais que son traité *De septem sacramentis*. Il a dû certainement beaucoup ennuyer sa pauvre femme avec ses compositions musicales et ses élucubrations théologiques. Ce qu'il y avait de meilleur chez Henri, c'était son goût pour les arts plastiques, et c'est peut-être son amour du beau qui lui inspira ses pires sympathies et antipathies. Catherine d'Aragon était encore jolie à quarante ans, lorsque Henri, âgé de dix-huit ans, l'épousa, bien qu'elle fût la veuve de son frère. Mais il est vraisemblable que sa beauté n'augmenta pas avec les années, d'autant plus que, par piété, elle mortifiait continuellement sa chair par les flagellations, les jeûnes et les veilles. Son époux se plaignait assez souvent de ces exercices ascétiques, et nous aussi, nous les aurions trouvés insupportables chez une femme.

Mais il y a encore une autre circonstance qui me confirme dans mon préjugé contre cette reine : elle était fille d'Isabelle de Castille et mère de la sanguinaire Marie. Que dois-je penser de l'arbre qui,

sorti d'une si mauvaise semence, a porté un si mauvais fruit?

Bien qu'on ne trouve dans l'histoire aucune trace de sa cruauté, cependant le violent orgueil de sa race se manifeste en toute circonstance où il s'agit pour elle de soutenir son rang ou de le faire valoir. Malgré l'humilité chrétienne à laquelle elle s'était si bien exercée, elle se mettait dans une colère presque païenne chaque fois que l'on commettait un manquement à l'étiquette traditionnelle ou qu'on lui refusait le titre de reine. Elle conserva jusqu'à sa mort cet orgueil indélébile, et, dans Shakspeare aussi, ses dernières paroles sont :

« Quand je serai morte, chère fille, ayez soin que je sois traitée avec honneur ; couvrez moi de fleurs virginales, afin que l'univers sache que je fus une chaste épouse jusqu'à mon tombeau, qu'on m'y dépose après m'avoir embaumée. Quoique dépouillée du titre de reine, cependant qu'on m'enterre comme une reine et la fille d'un roi. Je n'en peux plus !... »

ANNE BOULEN

— LE ROI HENRI VIII —

L'opinion la plus commune, c'est que les remords de conscience du roi Henri au sujet de son mariage avec Catherine furent provoqués par les charmes de la belle Anne Boulen. Shakspeare lui-même trahit cette opinion, et, lorsque, dans le cortége du couronnement, la nouvelle reine s'avance, il met dans la bouche d'un jeune gentilhomme les paroles suivantes :

« Que Dieu te comble de ses bénédictions ! Tu as la plus aimable figure que j'aie jamais vue. — Sur mon âme, c'est un ange ! Notre roi peut se vanter de posséder tous les trésors de l'Inde, et bien plus encore quand il embrasse cette dame : je ne puis blâmer sa conscience. »

Le poëte nous donne encore une idée de la beauté d'Anne Boulen dans la scène suivante, où il décrit l'enthousiasme qui éclata à son aspect lors du couronnement.

Le plus beau témoignage que Shakspeare ait donné de son amour pour sa souveraine, la grande Élisabeth, c'est peut-être le récit circonstancié qu'il fait du couronnement de sa mère. Tous ces détails sanctionnent le droit de la fille au trône, et un poëte sut démontrer clairement à tout le public la légitimité contestée de sa reine. Mais cette reine méritait tant de zéle et d'amour. Elle ne croyait rien abandonner de sa dignité royale lorsqu'elle permettait au poëte de mettre en scène, avec une effrayante impartialité, tous ses prédécesseurs et même son propre père. Et non-seulement comme reine, mais aussi comme femme, elle ne voulut jamais porter atteinte aux droits de la poésie; de même qu'elle accordait à notre poëte la plus grande liberté de parole sous le rapport politique, elle lui permettait aussi les propos les plus hardis à l'égard du beau sexe; elle ne se formalisait nullement des plaisanteries les plus lestes d'une saine sensualité, et elle, *the maiden queen,* la reine vierge, elle de-

manda même que sir John Falstaff parût une fois sur la scène dans le rôle d'amoureux. C'est à cette indication, donnée sans doute en souriant, que nous devons *les Joyeuses Commères de Windsor*.

Shakspeare ne pouvait mieux clore ses drames historiques anglais qu'en faisant porter sur la scène, à la fin d'*Henri VIII*, la nouveau-née Élisabeth comme la promesse au maillot d'un avenir meilleur.

Mais Shakspeare a-t-il réellement peint avec une fidélité tout à fait historique le caractère d'Henri VIII, le père de la reine? Oui; bien qu'il ne proclame pas la vérité à aussi haute voix que dans ses autres drames, il l'a dite pourtant, et, en baissant le ton, il ne fait que rendre chaque reproche d'autant plus sensible. Cet Henri était le plus méchant de tous les rois, car tous les autres méchants princes n'exercèrent leur rage que contre leurs ennemis, tandis que lui la tournait contre ses amis, et son amitié était beaucoup plus dangereuse que sa haine. L'histoire des femmes de ce royal Barbe-Bleue est quelque chose d'épouvantable. A toutes ses atrocités, il mêlait une certaine galanterie stupidement cruelle. Ainsi, lorsqu'il ordonna l'exécu-

tion d'Anne Boulen, il lui fit dire auparavant qu'il avait commandé pour elle le bourreau le plus habile de toute l'Angleterre. La reine le remercia très-humblement de cette attention délicate, et, avec sa légèreté et sa gaieté ordinaires, elle s'écria en prenant son cou entre ses deux blanches mains :

« Je suis très-facile à décapiter, car je n'ai qu'un petit cou bien mince. »

Aussi la hache avec laquelle on lui trancha la tête n'était pas très-grande. On me l'a montrée dans la salle d'armes de la Tour de Londres, et, tandis que je la tenais dans mes mains, il me vint d'étranges pensées.

Si j'étais reine d'Angleterre, je ferais plonger cette hache dans les profondeurs de l'Océan.

LADY MACBETH

— MACBETH —

Des drames historiques proprement dits, je passe à ces tragédies dont le sujet est de pure invention, ou bien emprunté aux vieilles légendes et nouvelles. *Macbeth* forme la transition entre l'histoire et ces fictions où le génie du grand Shakspeare déploie ses ailes avec le plus d'audace et de liberté. Le sujet est emprunté à une vieille légende; il n'appartient pas à l'histoire, et cependant cette pièce a quelques prétentions au caractère historique, car l'aïeul de la maison royale d'Angleterre y joue un rôle. *Macbeth* fut en effet représenté sous Jacques Ier, qui devait descendre, comme on le sait, de l'Écossais Banquo. Aussi le poëte a-t-il semé dans son

drame quelques prophéties en l'honneur de la dynastie régnante.

Macbeth est la pièce favorite des critiques, car elle leur fournit l'occasion d'exposer au long et au large leurs vues sur la tragédie fataliste des anciens comparée à la manière dont les tragiques modernes conçoivent le destin. Je ne me permettrai à ce sujet qu'une légère observation.

Il y a, entre l'idée que Shakspeare se fait du destin et celle que s'en faisaient les anciens, la même différence qu'entre les prophétesses qui, dans la vieille légende du Nord, rencontrent Macbeth et lui promettent la couronne, et ces sorcières sœurs qui figurent dans la tragédie de Shakspeare. Les femmes fabuleuses de la vieille légende du Nord sont évidemment des walkyries, sinistres divinités de l'air qni, planant sur les champs de bataille, décident de la victoire ou de la défaite, et peuvent être considérées comme présidant véritablement aux destinées humaines, puisque, chez les peuples guerriers du Nord, ces destinées dépendaient surtout de l'issue des combats. Shakspeare les a transformées en sorcières de malheur; il les a dépouillées de toute la grâce que leur prête le mer-

veilleux du Nord; il en a fait des femmes monstrueuses, des êtres hybrides qui connaissent l'art d'évoquer d'affreux fantômes, et qui machinent le mal pour satisfaire leur méchante nature ou par ordre de l'enfer; elles sont les servantes du démon, et celui qui se laisse éblouir par leurs oracles est perdu corps et âme. Shakspeare a donc traduit du vieux païen en chrétien la légende de ces divinités du destin et leurs redoutables conjurations; de sorte que la perte de son héros n'est pas quelque chose d'arrêté d'avance, de nécessaire, d'inéluctable comme le *fatum* antique; elle n'est que la conséquence de ces séductions de l'enfer qui enlacent le cœur de l'homme dans des filets inextricables: Macbeth succombe sous la puissance de Satan, le principe du mal.

Il est intéressant de comparer les sorcières de Shakspeare avec celles des autres poëtes anglais. On s'aperçoit que Shakspeare n'a pas pu se dégager entièrement de la vieille conception païenne; aussi ses sorcières sœurs sont-elles bien autrement grandioses et dignes de respect que les sorcières de Middleton. Celles-ci montrent plutôt une mauvaise nature de viles courtisanes; leurs méchancetés sont

beaucoup plus mesquines; elles ne font de mal qu'au corps, ont peu de pouvoir sur l'esprit, et c'est tout au plus si elles savent recouvrir nos cœurs d'une croûte de jalousie, d'envie, de concupiscence, et autres lèpres du sentiment.

La réputation de lady Macbeth, qu'on a tenue pendant deux siècles pour une très-méchante personne, a beaucoup changé à son avantage, en Allemagne, il y a environ douze ans. Le pieux Franz Horn fit, en effet, observer, dans le *Journal de la conversation* de Brockhaus, que la pauvre lady avait été jusqu'alors complétement méconnue, qu'elle aimait beaucoup son mari, et qu'en somme elle avait un excellent cœur. Peu de temps après, M. Louis Tieck s'efforça d'appuyer cette opinion de toute sa science, son érudition et sa profondeur philosophique, et bientôt nous vîmes sur le théâtre royal de Berlin madame Stich roucouler avec tant de sentiment et se donner de si jolies airs de tourterelle dans le rôle de lady Macbeth, que pas un cœur berlinois ne resta insensible à ces tendres accents, et que nombre de beaux yeux se remplirent de larmes à l'aspect de la bonne Macbeth. Cela se passait comme je l'ai dit, il y a environ douze ans, à cette douce

époque de la Restauration où nous avions tant d'amour dans le corps. Depuis lors, une grande banqueroute a eu lieu, et, si nous ne vouons pas à maint personnage couronné l'amour immense qu'il mérite, c'est la faute des gens qui, comme la reine d'Écosse, pendant la période de la Restauration, ont complétement dévalisé nos cœurs.

Si l'on rompt encore des lances en Allemagne pour prouver l'amabilité de ladite lady, c'est ce que j'ignore. Depuis la révolution de Juillet, on a changé d'avis sur beaucoup de choses, et peut-être a-t-on fini par s'apercevoir à Berlin que la bonne Macbeth était une très-mauvaise bête [1].

1. Voici le texte en pur berlinois : *Dass die jute Macbeth eine sehr bese Bestie sint.*

OPHÉLIA

— HAMLET —

Ceci est la pauvre Ophélia qu'a aimée Hamlet le Danois, C'était une blonde et belle jeune fille; il y avait surtout dans son langage un charme qui me remuait déjà le cœur alors que, sur le point de partir pour Wittemberg, j'allai faire mes adieux à son père. Le vieux sire fut assez bon pour me donner, en guise de viatique, toutes les excellentes intructions dont il faisait lui-même si peu d'usage, et enfin il appela Ophélia pour qu'elle nous servît le vin de l'étrier. Lorsque je vis cette chère enfant s'avancer avec le plateau, et lever sur moi ses grands yeux rayonnants, je pris, dans ma distraction, un verre vide au lieu d'un plein. Ma méprise la fit sourire. Déjà, dans ce temps-là, son sourire illuminait mer-

veilleusement son visage, déjà l'on voyait sur ses lèvres cet émail enivrant déposé là sans doute par les sylphes des baisers sournoisement cachés dans les coins de sa bouche.

Quand je revins de Wittemberg et que je revis le sourire radieux d'Ophélia, ce sourire me fit oublier toutes les subtilités de la scolastique, et mes savantes recherches ne portèrent plus que sur ces gracieuses questions : Que signifie ce sourire? Que signifie cette voix si flûtée, si mystérieusement languissante? Est-ce un reflet du ciel, ou bien le ciel ne fait-il que refléter l'éclat de ces yeux? Ce sourire ne se rattacherait-il pas par quelque lien à la muette harmonie des sphères, ou bien n'est-il que le signe terrestre des plus transcendantes harmonies? Un jour que nous errions dans le jardin du château à Helsingör, entremêlant de tendres badinages, une douce causerie, le cœur débordant de désirs... je me rappelle et n'oublierai jamais combien le chant du rossignol me parut misérable à côté de la voix céleste d'Ophélia, combien je trouvai les fleurs insignifiantes et bêtes avec leurs visages de toutes couleurs mais sans sourire, lorsque par hasard je les comparais à la bouche ravissante d'Ophélia ! Cette

élégante créature, à la taille svelte, à la démarche aussi gracieuse que la grâce même, s'avançait à côté de moi comme une apparition.

Hélas! c'est le malheur des hommes faibles que, chaque fois qu'ils éprouvent une grande injustice, ils s'en prennent tout d'abord à ce qu'ils ont de meilleur et de plus cher. Ainsi le pauvre Hamlet commença par troubler sa raison, ce précieux joyau! il se jeta par sa feinte folie dans l'effrayant abîme de la folie réelle, et tortura sa pauvre Ophélia par des propos mordants et railleurs... Pauvre enfant! Il ne lui manquait plus que de voir son amant prendre son père pour un rat et le percer de son épée. Elle aussi, elle sentit alors sa raison s'égarer! mais sa folie est moins noire, moins concentrée, moins sombre que celle d'Hamlet; elle se joue en quelque sorte autour de sa tête malade avec de douces chansons, comme pour la calmer... sa voix mélodieuse se répand tout en chansons, et à travers toutes ses pensées s'enroulent des fleurs et encore des fleurs. Elle chante, elle tresse des couronnes, elle en pare son front, et elle sourit de son radieux sourire. Pauvre enfant!...

« Il y a, au bord du ruisseau, un saule qui réflé-

chit son feuillage blanchâtre dans le miroir du courant; elle était là, faisant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites, et de ces longues fleurs pourpres que nos bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier, mais que nos chastes vierges appellent des doigts de mort. Et, là, comme elle grimpait pour attacher aux rameaux pendants sa couronne d'herbes sauvages, une branche ennemie se rompit; alors ses humbles trophées, et elle-même avec eux, tombèrent dans le ruisseau qui pleurait. Ses vêtements s'enflent et s'étalent; telle qu'une fée des eaux, ils la soutiennent un moment à la surface; pendant ce temps, elle chantait des lambeaux de vieilles ballades, comme désintéressée de sa propre détresse, ou comme une créature née et douée pour cet élément. Mais cela ne pouvait durer longtemps; si bien qu'enfin, la pauvre malheureuse! ses vêtements, lourds de l'eau qu'ils buvaient, l'ont entraînée de ses douces chansons à une fangeuse mort. »

Mais pourquoi vous raconter cette lamentable histoire? Vous la connaissez tous depuis votre tendre jeunesse, et vous avez assez souvent pleuré sur la vieille tragédie d'Hamlet le Danois qui aimait la

pauvre Ophélia, qui l'aimait beaucoup plus que n'eussent pu le faire mille frères avec tout leur amour; qui devint fou parce qu'il avait vu l'ombre de son père, parce que le monde était sorti de ses gonds, et qu'il se sentait trop faible pour l'y remettre; parce que, dans la Wittemberg allemande, à force de penser, il s'était déshabitué d'agir; parce qu'il ne lui restait plus d'autre alternative que de devenir fou ou d'agir promptement; parce qu'enfin, en sa qualité d'homme, il portait en lui de grandes dispositions à la folie.

Nous connaissons cet Hamlet comme notre propre visage, que nous regardons si souvent dans la glace, et qui, cependant, nous est moins connu qu'on ne devrait le croire; car, si nous rencontrions dans la rue quelqu'un ayant tout à fait le même aspect que nous, ce n'est qu'instinctivement et avec un secret effroi que nous ouvririons de grands yeux devant cette figure que nous serions surpris de si bien connaître, et nous ne nous douterions pas que ce sont nos propres traits que nous venons de contempler.

CORDÉLIA

— LE ROI LEAR —

Il y a dans cette pièce, dit un écrivain anglais, des trappes et des piéges à loup pour le lecteur. Un autre fait observer que cette tragédie est un labyrinthe dans lequel le commentateur risque de s'égarer et d'être à la fin dévoré par le Minotaure qui l'habite, et qu'il ne peut ici se servir du scalpel de la critique que pour sa propre défense. En effet, si c'est, dans tous les cas, chose épineuse que de critiquer Shakspeare, lui dont toutes les paroles renferment une critique si vive de nos propres pensées, de nos propres actions, il est presque impossible de juger cette tragédie, où son génie s'est élevé aux plus vertigineuses hauteurs.

Je ne me risquerai que jusqu'à la porte de ce

merveilleux édifice, c'est-à-dire jusqu'à l'exposition qui, dès le début, excite notre étonnement. Les expositions sont généralement admirables dans les tragédies de Shakspeare.

Dès les premières scènes, nous sommes arrachés à nos sentiments de tous les jours, aux pensées de notre état, et nous nous trouvons transportés au milieu des terribles événements par lesquels le poëte veut ébranler et purifier nos âmes. Ainsi la tragédie de *Macbeth* s'ouvre par la rencontre des sorcières, et leur prédiction ne subjugue pas seulement le cœur du capitaine écossais que nous voyons s'avancer enivré de sa victoire : elle subjugue aussi notre propre cœur de spectateur qui, dès ce moment, ne peut plus se détacher de la scène jusqu'à ce que tout soit accompli.

De même que dans *Macbeth* nous sommes, dès le début, saisis et mis hors de nous par la terreur que nous inspire le monde sanglant de la magie, de même, dès les premières scènes d'*Hamlet*, nous sommes glacés d'effroi en nous trouvant dans le pâle empire des esprits, et nous ne pouvons plus nous soustraire à ces terreurs nocturnes que causent les fantômes, à l'oppression de la plus pénible angoisse,

jusqu'à ce que tout soit fini, jusqu'à ce que l'air du Danemark, vicié par l'odeur des cadavres humains, soit entièrement purifié.

Dans les premières scènes du *Roi Lear*, nous sommes de même immédiatement intéressés aux destinées étrangères qui s'exposent, se déroulent et s'achèvent sous nos yeux. Le poëte nous donne ici un spectacle bien plus effrayant encore que toutes les terreurs du monde magique et de l'empire des esprits; il nous montre la passion humaine qui, rompant toutes les digues de la raison, se déchaîne dans la terrible majesté d'une folie royale, et lutte avec les plus violents bouleversements de la nature en courroux. Mais ici finit, je crois, la puissance extraordinaire grâce à laquelle Shakspeare pouvait toujours maîtriser son sujet et le conduire au gré de son caprice; ici, son génie le domine beaucoup plus que dans les tragédies de *Macbeth* et d'*Hamlet*, où, avec un calme tout artistique, il a pu peindre, à côté des ombres les plus épaisses de la nuit intellectuelle, les lumières les plus rosées de l'esprit, à côté des actions les plus sauvages, la vie la plus tranquille et la plus sereine. Oui, dans la tragédie de *Macbeth*, nous voyons nous sourire une douce et

calme nature; aux fenêtres du château dans lequel s'accomplit le plus sanglant forfait, sont suspendus de paisibles nids d'hirondelle; à travers toute la pièce, on sent circuler l'air d'un de ces délicieux étés d'Écosse, ni trop chauds ni trop frais; ce ne sont partout que beaux arbres et verts feuillages, et même, à la fin, c'est une forêt tout entière qui se met en marche, la forêt de Birnam qui vient à Dunsinan. Dans *Hamlet*, une gracieuse nature contraste aussi avec ce que l'action a de pénible; bien qu'il continue à faire nuit dans le cœur du héros, l'aurore n'en est pas moins rose; Polonius est un fou amusant; on joue tranquillement la comédie, et, assise sous les arbres verts, la pauvre Ophélia tresse ses couronnes avec de belles fleurs de toutes couleurs. Mais, dans *le Roi Lear*, il n'y a pas de contraste pareil entre l'action et la nature, et les éléments déchaînés hurlent et grondent à l'envi avec le roi en démence. Un événement moral d'espèce tout à fait extraordinaire agirait-il aussi sur ce qu'on nomme la nature inanimée? Peut-être notre poëte avait-il reconnu quelque chose de semblable, et a-t-il voulu le représenter.

Dès les premières scènes de la tragédie, nous som-

mes introduits, comme je l'ai dit, au milieu des événements, et, quelque pur que soit le ciel, des yeux tant soit peu clairvoyants peuvent déjà prévoir l'orage qui va venir. Il y a dans la raison du roi Lear un petit nuage qui deviendra bientôt assez épais pour y produire la nuit intellectuelle la plus noire. Il a déjà l'esprit dérangé, celui qui donne de cette manière. En même temps qu'elle nous révèle le cœur du héros, la scène d'exposition nous fait connaître le caractère de ses filles, et nous sommes tout d'abord touchés de la silencieuse tendresse de Cordélia, cette moderne Antigone, qui surpasse encore l'Antigone antique par la profondeur des sentiments. Oui, c'est un esprit pur, comme son père ne s'en aperçoit que lorsqu'il a perdu la raison. Tout à fait pur? Je crois qu'elle est parfois un peu obstinée, et ce petit défaut lui vient de son père. Mais le véritable amour est très-timide et a horreur de toutes les grandes phrases; il ne peut que pleurer et saigner. La douloureuse amertume avec laquelle Cordélia fait allusion à l'hypocrisie de ses sœurs est de la nature la plus délicate, et a tout à fait le caractère de cette ironie dont se servait parfois le maître de tout amour, le héros de l'Évangile. Son

âme se soulage de la plus légitime indignation, et, en même temps, elle révèle toute sa noblesse dans ces mots :

Sûrement je ne me marierai jamais comme mes sœurs, pour n'aimer au monde que mon père. »

JULIETTE

— ROMÉO ET JULIETTE —

Par le fait, chaque pièce de Shakspeare a son climat particulier, sa saison déterminée, et ses particularités locales. Dans chacun de ces drames, le sol et le ciel ont leur physionomie spéciale tout comme les personnages. Ici, dans *Roméo et Juliette*, nous avons franchi les Alpes, et nous nous trouvons tout à coup dans ce beau jardin qui s'appelle l'Italie :

> « Connais-tu le pays où les citrons murissent?
> Où, dans le sombre feuillage, brille l'orange d'or? »

C'est Vérone, la ville pleine de soleil, que Shakspeare a choisie pour être le théâtre des hauts faits de l'amour qu'il voulait célébrer dans *Roméo et Ju-*

liette. En effet, ce n'est pas ce couple, mais l'amour lui-même qui est le héros de ce drame. Nous y voyons l'amour juvénile qui, ne doutant de rien, défie tous les obstacles et triomphe de tout... car, dans son grand combat, il ne craint pas de recourir au plus effrayant mais au plus sûr des alliés : la mort. L'amour, ligué avec la mort, est invincible. L'amour ! c'est la plus haute et la plus victorieuse de toutes les passions. Mais sa puissance qui dompte le monde prend sa source dans une magnanimité sans bornes, une abnégation presque surhumaine, un dévouement absolu, un mépris complet de la mort. Pour lui, hier n'existe pas, et il ne songe point à demain... Il ne demande que le jour d'aujourd'hui, mais il le veut complet, sans réserve et sans trouble... Il n'en veut rien épargner pour l'avenir et il dédaigne les restes réchauffés du passé... « Devant moi la nuit, derrière moi la nuit... » L'amour est une flamme qui passe entre deux obscurités... D'où vient-il ?... D'étincelles d'une ténuité inconcevable... Comment finit-il ?... Il s'éteint sans laisser de traces, d'une manière tout aussi incompréhensible... Plus il brûle avec violence, plus tôt il s'éteint... Mais cela ne l'empêche pas de s'a-

bandonner entièrement à ses brûlants instincts comme si ce feu devait durer toujours...

Lorsqu'on est pour la seconde fois de sa vie saisi par cette grande ardeur, on ne croit plus, hélas! à son immortalité, et le souvenir le plus douloureux nous dit qu'elle finit par se dévorer elle-même... De là la différence de mélancolie entre le premier amour et le second... Dans le premier, nous croyons que notre passion ne peut finir que par une mort tragique, et, en effet, lorsque nous ne voyons pas d'autre moyen de vaincre les difficultés qui la menacent, nous nous décidons sans peine à descendre au tombeau avec notre bien-aimée... Dans le second amour, au contraire, nous sommes sous l'influence de cette pensée que nos sentiments les plus fougueux, les plus puissants se changeront avec le temps en une affection calme et tiède; que ces yeux, ces lèvres, ces hanches qui nous font éprouver en ce moment une si violente exaltation, nous les contemplerons un jour avec indifférence... Ah! cette pensée est plus triste que tous les pressentiments de la mort!... C'est quelque chose de désolant, que de songer, au milieu de la plus ardente ivresse, au calme et à la froideur à

venir, et de savoir par expérience que les passions héroïques, les passions de haute poésie ont une fin si pitoyablement prosaïque. Oh! ces passions héroïques! Il en est d'elles comme des princesses de théâtre; le fard éclate sur leurs joues; revêtues de costumes splendides, chargées de joyaux étincelants, elles s'avancent d'un air majestueux et déclament en ïambes bien mesurés... Mais, lorsque le rideau tombe, la pauvre princesse reprend ses habits de tous les jours, elle essuie le fard de ses joues, remet sa parure au maître de la garde-robe, et, pendue au bras du premier petit référendaire venu, elle lui parle le mauvais allemand de Berlin, monte avec lui dans une mansarde, bâille, se couche et ronfle, et n'entend plus les douces protestations de son robin qui lui dit: « Paole d'honneur, vous avez joué comme un ange! »

Je n'oserais pas risquer la moindre critique à l'égard de Shakspeare, mais qu'on me permette d'exprimer mon étonnement sur ce qu'il fait éprouver à Roméo une première passion pour Rosalinde avant de le conduire auprès de Juliette. Bien qu'il s'abandonne entièrement au second amour, il y a cependant au fond de son âme un certain scepti-

cisme qui se manifeste par des manières de parler ironiques, et qui rappelle assez souvent Hamlet. Mais peut-être faut-il admettre que, chez l'homme, le second amour est le plus fort parce qu'il s'allie à la pleine conscience de lui-même? Chez la femme, il n'y a pas de second amour; sa nature est trop délicate pour pouvoir résister deux fois au plus formidable ébranlement du cœur. Voyez Juliette! serait-elle en état de supporter une seconde fois ces joies et ces terreurs immenses, de vider de nouveau, en dépit de toutes les angoisses, cet horrible calice? Je crois qu'elle en a bien assez d'une fois, cette pauvre heureuse, cette pure victime de la grande passion.

Juliette aime pour la première fois, elle aime de toute la force de son corps et de son âme. Elle a quatorze ans, ce qui, en Italie, équivaut à dix-sept ans dans nos pays du Nord. C'est un bouton de rose que les lèvres de Roméo viennent de cueillir d'un baiser, et elle s'épanouit dans toute la splendeur de la jeunesse. Elle n'a appris ni dans les livres mondains, ni dans les livres religieux ce que c'est que l'amour; c'est le soleil qui le lui a dit, la lune le lui a répété, et son cœur a répondu comme un

écho lorsqu'elle se croyait seule au milieu de la nuit. Mais Roméo se tenait derrière le balcon, il a entendu ses paroles et il la prend au mot. Le caractère de son amour, c'est santé et vérité. La jeune fille respire l'une et l'autre, et il est touchant de l'entendre dire :

« Tu le sais, la nuit étend son masque sur mon visage; sans quoi, ce que tu viens de m'entendre dire colorerait devant toi mes joues de la rougeur qui convient à une jeune fille. Je voudrais bien pouvoir conserver encore les apparences; je voudrais, je voudrais pouvoir nier ce que j'ai dit. Mais adieu tous ces compliments! — M'aimes-tu? Je sais que tu vas me répondre que *oui*, et j'en recevrai ta parole... Cependant, si tu le jures, tu peux devenir perfide : on dit que Jupiter se rit des parjures des amants. O cher Roméo! si tu m'aimes, dis-le-moi sincèrement; ou bien, si tu me trouves trop prompte à me rendre, je prendrai un visage sévère, je me montrerai irritée, et je te dirai *non ;* et alors tu me feras la cour : mais, autrement, jamais pour le monde entier. — En vérité, beau Montaigu, je t'aime trop, et tu peux trouver ma conduite légère. Mais, crois-moi, cavalier, tu me trouveras plus fi-

dèle que celles qui ont plus que moi l'art de déguiser. J'aurais été plus réservée, il faut que je l'avoue, si tu n'avais entendu, avant que je pusse m'en apercevoir, les expressions passionnées de mon dernier amour. Pardonne-moi donc, et n'impute point à la légèreté de mon amour cette faiblesse que t'a découverte l'obscurité de la nuit. »

DESDÉMONA

— OTHELLO —

J'ai fait observer en passant qu'il y a dans le caractère de Roméo quelque chose de celui d'Hamlet. En effet, une gravité toute septentrionale projette ses ombres sur le cœur brûlant. Si l'on compare Juliette à Desdémona, on remarquera également dans celle-là un élément qui appartient au Nord ; malgré toute la violence de sa passion, elle conserve toujours conscience d'elle-même, et reste parfaitement maîtresse de ses actions. Juliette aime, pense et agit.

Desdémona aime, sent et obéit non à sa propre volonté, mais à un instinct plus fort qu'elle ; son mérite consiste en ce que le mal n'exerce pas sur sa

noble nature une contrainte aussi forte que celle du bien. Sans aucun doute elle serait toujours restée dans le palais de son père, se livrant, enfant timide, aux occupations domestiques, si la voix du More n'avait pénétré son oreille ; bien qu'elle baissât les yeux, elle voyait pourtant son visage dans ses paroles, dans ses récits, ou, comme elle dit, « dans son âme », et le visage de cette belle âme, blanche, souffrante et généreuse, exerça sur son cœur un charme irrésistible. Oui, il a raison, son père, Sa Sagesse monsieur le sénateur Brabantio ! c'est une puissante magie qui fut cause que cette enfant délicate et timide se sentit attirée vers le More, et qu'elle n'eut pas peur de ce vilain masque noir que le plus grand nombre prenait pour le véritable visage d'Othello...

L'amour de Juliette est actif, celui de Desdémona est passif : c'est un tournesol qui ne sait pas lui-même qu'il tourne constamment sa tête du côté de l'astre du jour. C'est la vraie fille du Midi, délicate, impressionnable, patiente, comme ces femmes sveltes et aux grands yeux rêveurs qui, pareilles à des lumières, brillent dans les poésies sanscrites d'un éclat si charmant et si doux. Elle me

rappelle toujours la *Sacountala* de Kalidasa, le Shakspeare indien.

Le graveur anglais à qui nous devons le présent portrait de Desdémona a peut-être donné à ses grands yeux une expression trop passionnée. Mais je crois avoir déjà indiqué que le contraste du visage et du caractère a toujours de l'intérêt et du charme. En tout cas, cette figure est très-belle, et elle doit plaire surtout à celui qui écrit ces pages, car elle lui rappelle la belle qui n'a jamais, Dieu merci, rien trouvé à redire à sa propre figure et ne l'a vue jusqu'ici que dans son âme...

OTHELLO.—« Son père m'aimait; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les siéges où je me suis trouvé, les hasards que j'ai courus. Je repassais ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment où il me demandait de parler. Je parlais de beaucoup d'aventures désastreuses, d'accidents émouvants de terre et de mer; de périls imminents où, sur la brèche meurtrière, je n'échappais à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je dis comment j'avais été pris par l'insolent ennemi et vendu en esclavage; comment je fus ra-

cheté de mes fers, et ce qui se passa dans le cours de mes voyages, la profondeur des cavernes, et l'aridité des déserts, et les rudes carrières, et les rochers et les montagnes dont la tête touche aux cieux : on m'avait invité à parler; telle fut la marche de mon récit. Je parlais encore des cannibales qui se mangent les uns les autres, et des anthropophages et des hommes dont la tête est placée au-dessous de leurs épaules. Desdémona avait un goût très-vif pour toutes ces histoires ; mais sans cesse les affaires de la maison l'appelaient ailleurs ; et toujours, dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle revenait, et, d'une oreille avide, elle dévorait mes discours. M'en étant aperçu, je saisis un jour, une heure favorable, et trouvai le moyen de l'amener à me faire du fond de son cœur la prière de lui raconter tout mon pèlerinage, dont elle avait bien entendu quelques fragments, mais jamais de suite et avec attention.

» J'y consentis, et souvent je lui surpris des larmes, quand je rappelais quelqu'un des coups désastreux qu'avait essuyés ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna, pour ma peine, un torrent de soupirs; elle s'écria qu'en vérité, tout cela était

étrange, mais bien étrange! que c'était digne de pitié, profondément digne de pitié! Elle eût voulu ne l'avoir pas entendu; et cependant, elle souhaitait que le ciel eût fait d'elle un pareil homme. — Elle me remercia, et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela gagnerait son amour. Sur cette ouverture, je parlai : elle m'aima pour les dangers que j'avais courus; je l'aimai parce qu'elle en avait pitié. »

Cette tragédie doit avoir été un des derniers travaux de Shakspeare, de même que *Titus Andronicus* est regardé comme sa première œuvre. Dans l'une comme dans l'autre, il traite avec amour la passion d'une belle femme pour un vilain More. L'homme mûr est revenu à un problème qui avait autrefois occupé sa jeunesse. Maintenant, en a-t-il vraiment trouvé la solution? Cette solution est-elle aussi vraie qu'elle est belle? Une sombre tristesse s'empare de moi chaque fois que je me laisse aller à cette pensée que l'honnête Yago, avec ses méchants commentaires sur l'amour de Desdémona pour le More, pourrait bien n'avoir pas tout à fait tort. Mais ce qui me fait éprouver l'impression la plus désa-

gréable, ce sont les observations d'Othello sur les mains moites de son épouse.

Un exemple d'amour pour un More tout aussi bizarre et aussi significatif que ceux de *Titus Andronicus* et d'*Othello*, c'est celui qui se trouve dans *les Mille et une Nuits*, où une belle princesse, qui est en même temps une magicienne, a rendu son époux roide comme une statue, et le bat chaque jour de verges parce qu'il a tué un affreux nègre dont elle avait fait son amant. Rien n'est plus déchirant que les lamentations de la princesse devant ce noir cadavre auquel son art magique a su conserver une apparence de vie, qu'elle couvre de baisers désespérés, et que, par un charme plus grand encore, par l'amour, elle voudrait rappeler de cette demi-mort à la complète réalité de la vie. Dès mon enfance, j'avais été frappé, en lisant les contes arabes, de cette peinture d'un amour aussi passionné qu'inconcevable.

JESSICA

— LE MARCHAND DE VENISE —

Lorsque je vis représenter cette pièce à Drury-Lane, il y avait derrière moi, dans la loge, une belle et pâle Anglaise qui, à la fin du quatrième acte, se mit à pleurer à chaudes larmes, et s'écria à plusieurs reprises : *The poor man is wronged* (on est injuste envers ce pauvre homme)! C'était un visage de la plus pure coupe grecque avec de grands yeux noirs. Je n'ai jamais pu les oublier, ces grands yeux noirs qui avaient pleuré pour Shylock!

Mais, quand je pense à ces larmes, je suis obligé de mettre *le Marchand de Venise* au nombre des tragédies, bien que le cadre de la pièce soit orné des masques les plus bouffons de satyres et d'amours, et que le poëte ait eu réellement l'intention d'en

faire une comédie. Shakspeare voulut peut-être, pour divertir la multitude, lui présenter une sorte de loup-garou savant, une odieuse création fantastique, un être altéré de sang à qui sa cruauté fait perdre sa fille et ses ducats, et que l'on raille par-dessus le marché. Mais le génie du poëte, l'esprit universel qui domine en lui est toujours plus fort que sa volonté particulière, et il arriva que, dans Shylock, malgré le grotesque outré du personnage, il prononça la justification d'une malheureuse secte que la Providence, par des raisons mystérieuses, a chargée des haines de la haute et basse populace, et qui ne voulut pas toujours payer cette haine de son amour.

Mais que dis-je! le génie de Shakspeare plane bien au-dessus des mesquines querelles de deux partis religieux; il ne nous montre, à vrai dire, dans son drame, ni juifs ni chrétiens, mais des oppresseurs d'une part, et de l'autre des opprimés qui, fous de douleur, poussent des cris de joie sauvage lorsqu'ils peuvent rendre avec usure à leurs bourreaux le mal qu'ils en ont reçu. Il n'y a pas dans cette pièce la moindre trace de différence de religion, et Shakspeare ne nous fait voir en Shylock qu'un homme

auquel la nature ordonne de haïr son ennemi, de même que, dans Antonio et ses amis, il ne peint nullement les sectateurs de cette divine doctrine qui nous commande d'aimer nos ennemis. Quand Shylock dit à l'homme qui veut lui emprunter de l'argent :

« Seigneur Antonio, mainte et mainte fois vous m'avez fait des reproches au Rialto sur mes prêts et mes usances. Je n'y ai jamais répondu qu'en haussant patiemment les épaules, car la patience est le caractère distinctif de notre nation. Vous m'avez appelé mécréant, chien de coupe-gorge, et vous avez craché sur ma casaque de juif, et tout cela, parce que j'use à mon gré de mon propre bien. Maintenant, il paraît que vous avez besoin de mon secours, c'est bon. Vous venez à moi alors, et vous dites : « Shylock, nous voudrions de l'argent. » Voilà ce que vous me dites, vous qui avez expectoré votre rhume sur ma barbe ; qui m'avez repoussé du pied, comme vous chasseriez un chien étranger venu sur le seuil de votre porte. C'est de l'argent que vous demandez ! Je devrais vous répondre, dites, ne devrais-je pas vous répondre ainsi : « Un chien a-t-il » de l'argent ? Est-il possible qu'un roquet prête trois

» ducats? » Ou bien irai-je vous saluer profondément, et, dans l'attitude d'un esclave, vous dire d'une voix basse et timide : « Mon beau monsieur, vous » avez craché sur moi mercredi dernier, vous m'avez » donné des coups de pied un tel jour, et, une autre » fois, vous m'avez appelé chien; en reconnaissance » de ces bons traitements, je vais vous prêter tant » d'argent? »

Lorsque Antonio lui répond :

« Je suis tout prêt à t'appeler encore de même, à cracher encore sur toi, à te repousser encore de mon pied! »

Où voit-on dans tout cela l'ombre de charité chrétienne? En vérité, Shakspeare aurait fait une satire du christianisme s'il lui donnait pour représentants ces personnages qui se posent en ennemis de Shylock, et qui pourtant sont à peine dignes de délier les cordons de ses souliers. Le banqueroutier Antonio est un caractère faible, sans aucune énergie, n'ayant pas plus la force d'aimer que de haïr; c'est un cœur de vermisseau, dont la chair n'est vraiment bonne à rien de mieux que de « servir d'appât aux poissons ». Du reste, il ne rend nullement au juif, dont il fait sa dupe, les trois mille ducats qu'il lui a

empruntés. Bassanio ne le rembourse pas non plus, et celui-ci est un vrai *fortune-hunter*[1], selon l'expression d'un critique anglais; il emprunte de l'argent pour se parer magnifiquement, afin de faire un riche mariage et attraper une grasse dot, car il dit à son ami : «Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant faire une plus haute figure que ne pouvait me le permettre longtemps ma médiocre fortune. Je ne m'afflige pas maintenant d'être privé des moyens de soutenir ce noble état; mais mon premier souci est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité... »

Quant à Lorenzo, il est le complice d'un des plus infâmes vols domestiques, et, d'après la loi prussienne, il serait condamné à quinze ans de détention, marqué et mis au pilori, bien qu'il ne soit pas seulement très-sensible aux ducats et aux joyaux volés, mais aussi aux beautés de la nature, aux paysages éclairés par la lune et à la musique. Pour ce qui concerne les autres nobles Vénitiens que nous voyons figurer comme les compagnons d'Antonio,

1. Un chasseur de riches partis.

ils paraissent également ne pas trop haïr l'argent; et, lorsque leur pauvre ami est tombé dans le malheur, ils n'ont pour lui rien de plus que des paroles, de l'air monnayé. Notre bon piétiste Franz Horn fait à ce sujet la remarque suivante, aussi juste que filandreuse : « On est ici en droit de se poser cette question : Comment est-il possible que le malheur d'Antonio ait été aussi loin? Tout Venise le connaissait et l'estimait; ses bons amis connaissaient parfaitement le terrible engagement qu'il avait pris, et ils savaient très-bien aussi que le juif l'exécuterait au pied de la lettre. Cependant ils laissent passer les jours, et enfin trois mois entiers, c'est-à-dire le terme fatal au delà duquel il n'y a plus d'espoir de le sauver. Il eût été pourtant assez facile à ces bons amis, dont le marchand-roi paraît avoir des troupes entières autour de lui, de ramasser la somme de trois mille ducats pour sauver la vie d'un homme, et de quel homme! Mais ces choses-là sont toujours un peu gênantes, et ces bons amis, qui ne sont que ce qu'on appelle des amis, ou, si l'on veut, des moitiés, des trois quarts d'amis, ne font rien, rien, absolument rien. Ils plaignent on ne peut plus l'excellent marchand qui leur a donné jadis de si belles

fêtes, mais ils se contentent d'accabler Shylock de toutes les injures imaginables, ce qui peut se faire aisément et sans aucun danger, et ils pensent sans doute avoir rempli ainsi tous les devoirs de l'amitié. Quelque haine que doive nous inspirer Shylock, nous ne pourrions cependant pas lui en vouloir s'il méprisait un peu ces gens-là, et il est bien possible qu'il les méprise; il semble même à la fin confondre avec eux et mettre dans le même sac Graziano, qui a l'absence pour excuse. En effet, à ses grandes phrases qui contrastent si fort avec son inaction antérieure, il fait cette réponse mordante :

« Tant que tu n'effaceras pas la signature de ce billet, tu n'offenseras que tes poumons à parler si haut. Remets ton esprit dans son assiette, jeune homme, ou tu vas le perdre sans ressources. J'attends ici justice. »

Serait-ce par hasard dans Lancelot Gobbo qu'il faudrait voir le représentant du christianisme? Chose assez bizarre, Shakspeare ne s'est nulle part exprimé d'une façon aussi nette au sujet de cette religion que dans une conversation de ce drôle avec sa maîtresse. Jessica lui disant : « Je serai sauvée

par mon mari qui m'a faite chrétienne, » Lancelot Gobbo répond :

« Vraiment, il n'en est que plus blâmable; nous étions déjà bien assez de chrétiens; tout autant qu'il en fallait pour pouvoir bien vivre les uns avec les autres. Cette fureur de faire des chrétiens haussera le prix des porcs; si nous nous mettons tous à manger du porc, nous ne pourrons bientôt plus avoir une grillade sur les charbons pour notre argent. »

En vérité, à l'exception de Porcia, Shylock est le personnage le plus respectable de toute la pièce. Il aime l'argent et ne s'en cache pas, car il le crie sur les toits... Mais il y a quelque chose qu'il met encore au-dessus de l'argent, c'est la satisfaction pour son cœur offensé, les justes représailles d'indicibles outrages; bien qu'on lui offre le décuple de la somme prêtée, il le refuse; il ne regrette ni les trois mille ni les trente mille ducats, s'il peut acheter à ce prix une livre de la chair du cœur de son ennemi. « Que veux-tu faire de cette chair? » lui demande Salarino. Et il répond: « Amorcer des poissons. Elle nourrira ma vengeance, si elle ne nourrit rien de mieux. Il m'a diffamé; il m'a fait tort d'un demi-

million; il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation; il a fait manquer mes marchés; il a refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pour quelle raison? Parce que je suis un juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux? un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions? n'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, réchauffé par le même été et glacé par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? si vous nous chatouillez, ne rions nous pas? si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? Si nous sommes semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en ce point. Si un juif outrage un chrétien, quelle est la modération de celui-ci? La vengeance. Si un chrétien outrage un juif, comment doit-il le supporter, d'après l'exemple du chrétien? En se vengeant. Je mettrai en pratique les scélératesses que vous m'apprenez; et il y aura malheur si je ne surpasse pas mes maîtres. »

Oui certes, Shylock aime l'argent; mais il est des choses qu'il aime beaucoup plus encore, entre autres

sa fille, « Jessica mon enfant. » Bien que, dans le paroxysme de la colère, il la maudisse et souhaite de la voir étendue à ses pieds avec les diamants à ses oreilles et les ducats dans son cercueil, il l'aime cependant plus que tous les diamants et tous les ducats. Repoussé de la vie publique, de la société chrétienne, confiné dans l'étroit enclos du bonheur domestique, il ne reste plus au pauvre juif que les sentiments de famille, et nous les voyons se produire chez lui avec l'intensité la plus touchante. La turquoise, la bague qu'il avait reçue, étant encore garçon, de son épouse, sa Léah, il ne l'aurait pas donnée « pour une forêt pleine de singes ». Quand, dans la scène du jugement, Bassanio adresse à Antonio les paroles suivantes :

« Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est aussi chère que la vie; mais ma vie, ma femme et l'univers entier ne me sont pas plus précieux que vos jours. Je consentirais à tout perdre, oui, à tout sacrifier à ce démon pour vous délivrer ! »

Quand Gratiano ajoute également :

« J'ai une femme que j'aime, je vous le proteste. Je voudrais qu'elle fût dans le ciel si elle y pouvait obtenir les moyens de changer le cœur de ce vilain

chien de juif! » alors, Shylock tremble pour le sort de sa fille, qui s'est mariée parmi des hommes capables de sacrifier leurs femmes pour leurs amis, et il dit non pas à haute voix, mais à part: « Voilà nos époux chrétiens! J'ai une fille! j'aurais mieux aimé qu'elle prît pour mari un rejeton de la race de Barrabas qu'un chrétien! »

Ce passage, ces mots dits à voix basse justifient la condamnation que nous devons porter contre la belle Jessica. Ce n'était pas un père insensible qu'elle abandonnait, qu'elle dépouillait, qu'elle trahissait... Infâme trahison! Elle fait même cause commune avec les ennemis de Shylock, et, lorsqu'à Belmont ceux-ci tiennent toute sorte de méchants propos sur son compte, non-seulement Jessica ne baisse pas les yeux, non-seulement ses lèvres ne blémissent pas, mais c'est elle qui parle le plus mal de son père... Horrible méchanceté! Elle n'a pas de cœur, mais un esprit aventureux. Elle s'ennuyait dans « l'honnête » maison étroitement fermée du juif dont le caractère était aigri, et cette maison avait fini par lui sembler un enfer. Son cœur léger était trop attiré par les sons joyeux du tambour et du fifre. Est-ce une juive que Shakspeare a voulu peindre

ici? Vraiment non; il n'a peint qu'une fille d'Ève, un de ces beaux oiseaux qui, dès qu'ils ont des plumes, s'envolent du nid paternel vers le petit homme qu'ils aiment. Ainsi Desdémona suivit le More, et Imogène, Postumus. C'est la coutume des femmes. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable chez Jessica, c'est une certaine honte qu'elle ne peut pas vaincre et qui la fait hésiter lorsqu'il lui faut revêtir un costume de garçon. Peut-être doit-on reconnaître à ce trait la pudeur particulière aux filles de sa race et qui les rend si séduisantes. La pudeur des juifs est peut-être aussi une conséquence de l'opposition qu'ils ont faite de tout temps au sensualisme et au matérialisme oriental, qui était jadis à son apogée chez leurs voisins, Égyptiens, Phéniciens, Assyriens et Babyloniens, et qui, se transformant sans cesse, s'est conservé jusqu'à nos jours. Les Juifs sont un peuple pudique, continent, je dirais presque abstrait, et, sous le rapport de la pureté des mœurs, c'est celui qui se rapproche le plus des races germaniques. La chasteté des femmes chez les Juifs et chez les Germains n'a peut-être pas une valeur absolue; mais, telle qu'elle est, elle produit l'impression la plus aimable, la plus gracieuse

et la plus touchante. On est ému jusqu'aux larmes lorsqu'on voit, par exemple, après la défaite des Cimbres et des Teutons, les femmes de ceux-ci supplier Marius de ne pas les donner pour esclaves à ses soldats, mais aux prêtresses de Vesta.

C'est en effet une chose surprenante que l'intime affinité qui existe entre les deux peuples de la moralité, les Juifs et les Germains. Cette affinité n'est pas née sur le terrain historique; elle ne vient pas de ce que la grande chronique de famille des Juifs, la Bible, a servi de livre d'éducation à tout le monde germanique; ou de ce que Juifs et Germains ayant été de bonne heure les ennemis les plus implacables des Romains, furent ainsi des alliés naturels; elle a un fondement plus profond, et les deux peuples sont originairement si semblables, qu'on pourrait regarder l'ancienne Palestine comme une Allemagne orientale, de même qu'on pourrait voir dans l'Allemagne actuelle la patrie de la sainte parole, la terre qui enfante les prophètes, la citadelle du pur spiritualisme.

Mais ce n'est pas seulement l'Allemagne qui a la physionomie de la Palestine; tout le reste de l'Europe s'élève vers les Juifs. Je dis s'élève, car les Juifs

portent en eux, dès le début, le principe moderne qui aujourd'hui commence visiblement à se développer chez les peuples européens.

Les Grecs et les Romais s'attachaient avec enthousiasme au sol, à la patrie. Les peuples du Nord qui envahirent plus tard le monde romain et le monde grec s'attachaient à la personne de leurs chefs, et, à la place du patriotisme antique, on vit dans le moyen âge la fidélité du vassal, le dévouement aux princes. Mais, de tout temps, les Juifs ne s'attachèrent qu'à la loi, à la pensée abstraite, de même que nos modernes républicains cosmopolites qui ne font cas ni du pays de naissance, ni de la personne du prince, et mettent les lois au-dessus de tout. Oui, le cosmopolitisme est né véritablement sur le sol de la Judée, et le Christ, qui, malgré le dépit de l'épicier de Hambourg dont j'ai parlé au début, était un vrai Juif, a fondé, en réalité, une propagande de la cité universelle. Quant au républicamisme des Juifs, je me rappelle avoir lu dans Josèphe qu'il y avait à Jérusalem des républicains qui s'opposaient aux royalistes partisans d'Hérode, qui se battaient très-bravement, ne donnaient à personne le nom de *seigneur* et détestaient cordialement l'absolutisme

romain ; leur religion était liberté et égalité. Quelle folie!

Mais quel est au fond le motif de cette haine que nous voyons encore régner de nos jours, en Europe, entre les sectateurs de la loi de Moïse et ceux de la doctrine chrétienne, haine dont Shakspeare, montrant le général dans le particulier, nous a tracé un si effrayant tableau dans *le Marchand de Venise?* Est-ce la haine fraternelle que nous voyons éclater à l'origine, et presque dès la création du monde, pour une différence de culte, entre Caïn et Abel ? Ou bien la religion n'est-elle qu'un prétexte, et les hommes se haïssent-ils pour se haïr, comme ils s'aiment pour s'aimer ? De quel côté est le tort dans cette querelle ? Je ne puis m'empêcher de citer, comme réponse à cette question, une lettre particulière qui justifie aussi les adversaires de Shylock :

« Je ne condamne pas la haine dont le commun peuple poursuit les juifs; je ne condamne que les funestes erreurs qui ont produit cette haine. En fait, le peuple a toujours raison ; dans sa haine comme dans son amour, il est toujours guidé par un instinct très-juste; seulement, il ne sait pas bien

formuler ses sentiments, et, au lieu de s'en prendre au fait, sa colère tombe ordinairement sur la personne, innocent bouc émissaire de mésintelligences produites par les temps ou par les lieux. Le peuple souffre et se prive, il lui manque les moyens de jouir de la vie, et, quoique les prêtres de la religion d'État lui assurent « qu'on est sur terre pour se priver, et » obéir à l'autorité malgré la faim et la soif, » il a cependant un désir secret de se procurer les moyens de jouir, et il hait ceux dans les coffres desquels il voit ces moyens entassés. Il hait les riches et il est content quand la religion lui permet de se livrer de tout son cœur à cette haine. Le bas peuple n'a jamais haï dans les juifs que les possesseurs d'argent, et c'est toujours le métal accumulé qui a attiré sur eux les foudres de sa colère. Chaque époque donnait à cette haine un nouveau mot d'ordre. Au moyen âge, ce mot d'ordre avait la sombre teinte de l'Église catholique, et l'on tuait les juifs, on pillait leurs maisons « parce qu'ils avaient crucifié le Christ. » — C'était exactement la même logique que celle de quelques chrétiens noirs qui, lors des massacres de Saint-Domingue, couraient avec un crucifix et criaient avec fanatisme : « Les blancs l'ont tué, tuons

» les blancs ! » Mon ami, vous riez de ces pauvres nègres ; je vous assure que les planteurs américains ne riaient pas alors, et ils furent massacrés en expiation de la mort du Christ, de même que, quelques siècles auparavant, l'on massacra les juifs européens. Mais les chrétiens noirs de Saint-Domingue avaient aussi raison en fait ! Les blancs vivaient dans l'oisiveté, au sein de toutes les jouissances, tandis que le nègre devait travailler pour eux à la sueur de son noir visage, et recevait en récompense un peu de farine de riz et beaucoup de coups fouet ; les noirs étaient le bas peuple.

» Nous ne vivons plus au moyen âge, le peuple est plus éclairé, il ne tue plus les juifs, et ne pare plus sa haine du manteau de la religion ; notre époque n'a plus cette foi ardente et naïve ; la rancune traditionnelle se revêt de formules modernes, et la populace, dans les brasseries comme dans les chambres de députés, déclame contre les juifs avec des arguments mercantiles, industriels, scientifiques ou même philosophiques. Il n'y a plus que d'habiles hypocrites qui donnent encore aujourd'hui à leur haine une couleur religieuse et persécutent les juifs pour l'amour du Christ ; le grand nombre avoue

franchement qu'il s'agit ici d'intérêts matériels, et qu'il veut entraver les juifs par tous les moyens possibles dans l'exercice de leurs facultés industrielles. Ici, à Francfort, par exemple, il ne peut se marier chaque année que vingt-quatre sectateurs de la foi mosaïque, afin que leur population n'augmente pas et n'arrive pas à faire aux marchands chrétiens une trop forte concurrence. C'est ici que l'on voit, avec son vrai visage, le motif réel de la haine des juifs, et ce visage n'a pas une mine sombre de moine fanatique, mais les traits flasques et éclairés d'un marchand qui a peur d'être débordé dans le commerce et l'industrie par le génie des affaires propre à la race israélite.

» Mais, est-ce la faute des juifs si ce génie des affaires s'est développé chez eux d'une façon si menaçante? La faute en est tout entière à cette folie du moyen âge, qui méconnut l'importance de l'industrie, considéra le commerce comme quelque chose d'ignoble, les affaires d'argent comme quelque chose d'infamant, et, pour ce motif, laissa aux mains des juifs la partie la plus lucrative de ces branches d'industrie, notamment le commerce de l'argent; de sorte que les juifs exclus de toutes les

autres industries durent nécessairement devenir les marchands et les banquiers les plus habiles. On les forçait à s'enrichir et on les haïssait ensuite à cause de leur richesse; et, bien que maintenant la chrétienté ait renoncé à ses préjugés à l'endroit de l'industrie, et que les chrétiens soient devenus, comme négociants et industriels, aussi fripons et aussi riches que les juifs, c'est à ces derniers qu'est restée attachée la haine traditionnelle du peuple; le peuple continue à voir en eux les représentants de la possession de l'argent, et il les déteste. Voyez-vous, dans l'histoire, tout le monde a raison, aussi bien l'enclume que le marteau. »

PORCIA

— LE MARCHAND DE VENISE —

« Vraisemblablement, tous les critiques ont été tellement éblouis et prévenus par le caractère étonnant de Shylock, qu'ils n'ont pas rendu à Porcia la justice qu'elle mérite ; car, en somme, le caractère de Shylock n'est pas tracé avec plus d'art, plus de perfection dans son genre que celui de Porcia dans le sien. Ces deux brillantes figures sont dignes des mêmes honneurs, dignes d'être placées ensemble dans le riche domaine des créations enchanteresses, des formes magnifiques et gracieuses. A côté du terrible et impitoyable juif, sur les ombres puissantes duquel elle tranche par ses éclatantes lumières, Porcia ressemble à un superbe Titien, d'une

beauté resplendissante, pendu à côté d'un magnifique Rembrandt.

» Porcia a sa bonne part des aimables qualités que Shakspeare a répandues sur beaucoup de ses caractères de femmes; mais, outre la dignité, la douceur et la tendresse qui distinguent son sexe en général, elle a encore des dons tout particuliers; une grande vigueur d'esprit, beaucoup de résolution et de fermeté, et une gaieté inaltérable. Ces dons-là sont innés, mais elle a encore d'autres qualités distinguées et plus extérieures qui viennent de sa position et de ses relations. Elle est l'héritière d'un nom princier et d'une fortune incalculable; elle a toujours été entourée de plaisirs; depuis son enfance, elle a respiré un air embaumé, tout imprégné des parfums de la flatterie. De là une grâce impérieuse, une élégance exquise, un esprit de magnificence dans tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait, comme cela est naturel à une personne qui a eu, dès sa naissance, l'habitude du luxe et des grandeurs. Elle semble se promener dans des palais de marbre, sous des lambris dorés, sur des parquets de cèdre et des mosaïques de jaspe et de porphyre, dans des jardins ornés de statues, de fleurs et de

sources, et où l'on entend les accords d'une musique aussi douce que des voix d'esprits. Elle est pleine d'une sagesse insinuante, d'une tendresse vraie et d'un esprit vif. Mais, comme elle n'a connu ni les privations, ni la douleur, ni la crainte, ni les insuccès, sa sagesse n'a rien de triste ni de sombre; tous ses sentiments sont empreints de foi, de joie et d'espérance, et son esprit n'est pas le moins du monde méchant ou mordant. »

J'emprunte les paroles ci-dessus à un livre de madame Jameson, intitulé : *Caractères de femmes moraux, poétiques et historiques*. Il n'est question dans ce livre que des femmes de Shakspeare, et le passage cité témoigne de l'esprit de l'auteur, qui est probablement une Écossaise. Ce qu'elle dit de Porcia, mise en opposition avec Shylock, n'est pas seulement beau, c'est encore très-vrai. Si l'on veut considérer ce dernier, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, comme le représentant de la Judée raide, sévère et ennemie des arts, Porcia nous apparaît, au contraire, comme représentant cette seconde floraison de l'esprit grec qui, de l'Italie, répandit, au XVIe siècle, son délicieux parfum sur le monde, et que nous aimons et estimons encore aujourd'hui sous

le nom de *renaissance*. Porcia représente en même temps le bonheur serein par opposition à la sombre adversité que représente Shylock. Comme tout, dans ses pensées et dans son langage, est fleuri, rose, harmonieux et pur! comme ses paroles respirent la joie, et combien sont belles toutes ses images, qu'elle emprunte le plus souvent à la mythologie! Combien sont, au contraire, sombres, piquantes et laides les pensées et les paroles de Shylock, qui n'emprunte ses comparaisons qu'à l'Ancien Testament! Son esprit est crispé et corrosif, il cherche les métaphores parmi les objets les plus repoussants, ses paroles elles-mêmes sont des dissonances; il semble qu'il les broie; cela détonne, siffle et grince. Il en est des habitations comme des personnages. Tandis que nous voyons le serviteur de Jéhovah ne souffrir dans son *honnête maison* ni l'image de Dieu, ni celle de l'homme, portrait du Dieu créé; tandis qu'il bouche même les oreilles de cette maison, les fenêtres, pour que les sons de la mascarade païenne ne puissent pas y pénétrer..., nous voyons, au contraire, la vie de villégiature la plus riche et la plus exquise dans le beau palais de Belmont, où tout est lumière musique, où, parmi les tableaux, les statues de

marbre et les grands lauriers, les galants en brillant costume se promènent, cherchant à deviner des énigmes d'amour, et, au milieu de toutes ces magnificences, la signora Porcia resplendissante comme une déesse, « ses cheveux dorés flottant autour de ses tempes. »

Grâce à ce contraste, les deux personnages principaux du drame sont tellement individualisés, qu'on jurerait volontiers que ce ne sont pas des créations de la fantaisie d'un poëte, mais des êtres réels, nés du sein d'une femme. Ils nous paraissent même plus vivants que les créations ordinaires de la nature, attendu que ni le temps ni la mort n'ont de prise sur eux, et que dans leurs veines circule le sang le plus immortel, l'éternelle poésie. Quand, à Venise, vous parcourez le palais des doges, vous savez très-bien que, ni dans la salle des sénateurs, ni sur l'escalier des géants, vous ne rencontrerez Marino Faliero; — l'arsenal, il est vrai, vous rappelle le vieux Dandolo, mais sur aucune des galères dorées vous n'aurez l'idée de chercher le héros aveugle; — quand vous voyez au coin de la *via Santa* un serpent sculpté en pierre, et, à l'autre coin, le lion ailé qui tient entre ses griffes la tête du serpent, vous son-

gez peut-être au fier Carmagnola, mais seulement un instant. A Venise, vous pensez bien moins à tous ces personnages historiques qu'au Shylock de Shakspeare, qui est encore vivant, tandis que les autres sont depuis longtemps pourris dans leurs tombeaux; — si vous montez sur le Rialto, votre œil le cherche partout; il vous semble que vous allez le découvrir derrière quelque pilier, avec sa casaque juive, son visage calculateur et méfiant, et vous croyez parfois entendre sa voix criarde dire : « Trois mille ducats..., bon ! » Moi, du moins, rêveur que je suis, je regardais tout autour de moi sur le Rialto pour voir si je n'apercevrais pas Shylock; j'aurais eu quelque chose à lui communiquer qui lui aurait fait plaisir : c'est que, par exemple, son cousin, M. de Shylock, à Paris, est devenu le plus puissant baron de la chrétienté, et qu'il a reçu de Sa Majesté Catholique, cet ordre d'Isabelle, qui fut fondé jadis pour glorifier l'expulsion des juifs et des Maures de l'Espagne. Mais je ne l'aperçus nulle part sur le Rialto, et je résolus, en conséquence, d'aller chercher cette vieille connaissance à la synagogue. Les juifs célébraient justement alors leur saint jour du Pardon; ils se tenaient debout, enveloppés

dans leurs longues robes de toile blanche, faisant avec la tête des mouvements sinistres; on eût dit presque une réunion de fantômes. Ces pauvres juifs, ils étaient là, debout, jeûnant et priant, depuis le grand matin; ils n'avaient ni bu ni mangé depuis la veille au soir, et, avant de venir, ils avaient été demander à toutes leurs connaissances de leur pardonner les offenses qu'ils avaient pu leur faire dans le cours de l'année, afin que Dieu leur pardonnât également leurs péchés. — Belle coutume qui, chose étrange, se trouve chez ces gens auxquels la doctrine du Christ est demeurée tout à fait étrangère!

Tandis que je regardais de tous côtés si je n'apercevais pas le vieux Shylock, examinant avec attention les visages pâles et souffrants des juifs, je fis une découverte que je ne puis pas, hélas! passer sous silence. J'avais visité le même jour la maison de fous de San-Carlo, et dans la synagogue je fus frappé de trouver au regard des juifs le même éclat effrayant, le même air moitié hagard, moitié incertain, moitié rusé, moitié stupide que j'avais précédemment remarqué dans les yeux des fous. Ce regard incompréhensible, indéfinissable, n'indiquait pas précisément l'absence d'esprit, mais

la prédominance d'une idée fixe. Peut-être la croyance à ce Dieu transcendant de la foudre annoncé par Moïse est-elle devenue l'idée fixe de tout un peuple qui, bien que, depuis deux mille ans, on lui ait mis la camisole de force et donné des douches, ne veut pas en démordre : pareil à cet avocat fou que je vis à San-Carlo, et à qui l'on ne pouvait pas ôter de la tête que le soleil était un fromage d'Angleterre, ses rayons, des vers rouges, et qu'un de ces vers-rayons, lancé du haut du ciel, lui rongeait la cervelle?

Je n'entends nullement par là contester la valeur de toute idée fixe, je veux seulement dire que ceux qui la portent en eux sont trop faibles pour la dominer, qu'ils en sont accablés et deviennent incurables. Quel martyre ils ont déjà souffert pour cette idée! quel martyre plus grand les attire encore! Je frémis à cette pensée et une immense pitié s'empare de mon cœur. Pendant tout le moyen âge jusqu'à nos jours, la manière dominante de concevoir le monde n'était pas en contradiction directe avec cette idée dont Moïse avait chargé les juifs, qu'il avait bouclée sur leur dos avec des courroies saintes, et pour ainsi dire taillée dans leur chair; oui, ils ne

différaient pas essentiellement des chrétiens et des mahométans: ils ne s'en distinguaient pas par une synthèse opposée, mais seulement par l'exégèse et le schiboleth. Mais, si jamais Satan est vainqueur, si jamais vient à triompher ce panthéisme impie dont puissent nous préserver tous les saints, aussi bien de l'Ancien Testament que du Nouveau et même du Coran, alors éclatera sur la tête des pauvres juifs un orage de persécutions qui surpassera de beaucoup tout ce qu'ils ont souffert dans le passé.

Bien que je regardasse de tous les côtés dans la synagogue de Venise, je ne pus découvrir nulle part le visage de Shylock. Et pourtant il me semblait qu'il devait être là, caché sous quelqu'une de ces grandes robes blanches, priant avec plus de ferveur que ses autres coreligionnaires, envoyant avec une sorte de frénésie, et même de rage, ses vœux au trône de Jéhovah, l'impitoyable Roi-Dieu. Je ne le vis pas. Mais, vers le soir, à l'heure où, selon la croyance des juifs, les portes du ciel sont fermées et ne laissent plus entrer aucune prière, j'entendis une voix dans laquelle il y avait des larmes comme aucun œil n'en a jamais versé... C'était un sanglotement capable d'attendrir les pierres...

des sons douloureux, comme il ne pouvait en sortir que d'un sein qui renfermait en lui tout le martyre, toutes les tortures subis par tout un peuple depuis dix-huit cents ans. C'était le râle d'une âme qui, mourante de fatigue, tombe devant les portes du ciel... Et je croyais connaître cette voix; il me semblait que je l'avais déjà entendue un jour qu'elle s'écriait dans le même désespoir : « Jessica, mon enfant ! »

-- -- --

COMÉDIES

MIRANDA

— LA TEMPÊTE — (Acte III, scène 1re)

FERDINAND. — Pourquoi pleurez-vous?

MIRANDA. — A cause de mon peu de mérite, qui n'ose offrir ce que je désire donner, et qui ose encore moins accepter ce dont la privation me ferait mourir. Mais ce sont là des niaiseries; et plus mon amour cherche à se cacher, plus il s'accroît et devient apparent. Loin de moi, timides artifices! inspire-moi, franche et sainte Innocence! Je suis votre femme si vous voulez m'épouser; sinon, je mourrai fille et le cœur à vous. Vous pouvez me re-

fuser pour compagne; mais, que vous le vouliez ou non, je serai votre servante.

FERDINAND. — Ma maîtresse, ma bien-aimée! et moi, toujours ainsi à vos pieds.

MIRANDA. — Vous serez donc mon mari?

FERDINAND. — Oui, et d'un cœur aussi désireux que l'esclave l'est de la liberté. Voilà ma main.

TITANIA

— LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ —

(Acte II, scène 3me)

Titania arrive avec sa cour.

TITANIA. — Allons, encore un rondeau, et une chanson de fées, et ensuite, partez pour le tiers d'une minute; que les unes aillent tuer le ver caché dans le bouton de rose; les autres faire la guerre aux chauves-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits elfes ; que d'autres écartent le hibou qui ne cesse toute la nuit de faire entendre ses cris lugubres, surpris de voir nos esprits légers. — Chantez maintenant pour m'endormir; et, après, laissez-moi reposer; et allez à vos affaires.

PERDITA

— LE CONTE D'HIVER — (Acte IV, scène 3me)

PERDITA. — ... Allons, prenez vos fleurs; il me semble que je fais ici le rôle que j'ai vu faire dans les Pastorales de la Pentecôte : sûrement cette robe que je porte change mon humeur.

FLORIZEL. — Ce que vous faites vaut toujours mieux que ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma chère, je voudrais vous entendre parler toujours; si vous chantez, je voudrais vous entendre ; vous voir vendre et acheter, donner l'aumône, prier, régler votre maison, et tout faire en chantant; quand vous dansez, je voudrais que vous fussiez une vague de la mer, afin que vous pussiez toujours continuer, vous mouvoir toujours, toujours

ainsi, et ne jamais faire autre chose : votre manière de faire, toujours plus piquante dans chaque mouvement, relève tellement tout ce que vous faites, que toutes vos actions réunies sont celles d'une reine.

IMOGÈNE

— CYMBELINE — (Acte III, scène 2me)

IMOGÈNE. — Dieux, je me mets sous votre garde : protégez-moi, je vous en supplie, contre les fées et les esprits malfaisants de la nuit!

Imogène s'endort.

JACHIMO, *sortant du coffre.*—Les grillons chantent; les sens de l'homme, épuisés par le travail, se réparent dans le repos. Ainsi jadis notre Tarquin foulait doucement les joncs avant d'éveiller la chasteté qu'il viola. Cythérée, comme tu es belle dans ton lit! pur lis! plus blanc que les draps! oh! si je pouvais te toucher, te donner un baiser, un seul baiser! Rubis incomparable de ses lèvres, que vous

le rendez précieux! C'est ton haleine qui embaume ainsi l'appartement: la flamme du flambeau s'incline vers elle, et voudrait pénétrer sous ses paupières pour y voir les lumières qu'elles cachent maintenant sous leur rideau...

JULIE

— LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE —

(Acte IV, scène 4me)

JULIE. — Combien est-il de femmes qui voulussent se charger d'un pareil message ! — Hélas ! pauvre Protée, tu as pris un renard pour servir de berger à tes brebis. — Hélas ! malheureuse insensée, pourquoi plaindre celui dont le cœur me dédaigne ? C'est parce qu'il en aime une autre qu'il me dédaigne ; et moi, parce que je l'aime, je dois le plaindre. Voilà cet anneau même que je lui donnai, quand il me quitta, pour l'engager à se rappeler mon amour ; et maintenant, malheureux messager, je suis chargée de demander ce que je ne voudrais pas obtenir, de porter ce que je voudrais qu'on refusât,

de louer sa constance, que je voudrais entendre déprécier. Je suis la fidèle et sincère amante de mon maître; mais je ne puis le servir fidèlement, sans me trahir moi-même. Je veux cependant aller parler à Silvie en sa faveur, mais si froidement, que je souhaite (le ciel le sait!) de ne pas réussir.

SILVIE

—LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE—

(Acte IV, scène 4me)

SILVIE. — ... Tiens, mon bon ami, voici ma bourse; je te la donne à cause de ton aimable maîtresse, parce que tu l'aimes bien; adieu!

Silvie sort.

JULIE. — Et elle vous en remerciera, si jamais vous pouvez la connaître. Vertueuse Silvie! qu'elle est douce et belle! J'espère que les feux de mon maître se refroidiront, puisqu'elle prend tant d'intérêt au sort de ma maîtresse. Hélas! comme un cœur amoureux cherche lui-même à se faire illusion! Voici son portrait; que je le voie. Je crois que

ma figure, si j'étais parée aussi, serait tout aussi agréable que la sienne; et cependant le peintre l'a un peu flattée, à moins que je ne me flatte pas trop moi-même. Sa chevelure est cendrée, la mienne est blonde comme l'or; si c'est là l'unique cause de son changement, je me procurerai des cheveux de la couleur des siens; ses yeux sont gris comme le verre, les miens le sont aussi. Oui, mais elle a le front très-bas, le mien est très-élevé. Qu'y a-t-il donc qui plaise en elle, que je ne puisse trouver aussi aimable en moi?

HÉRO

— BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN —

(Acte IV, scène 1re)

LE MOINE. — Madame, quel est l'homme qu'on vous accuse d'aimer?

HÉRO. — Ceux qui m'accusent le savent; moi, je n'en connais aucun; et, si je connais aucun homme vivant plus que ne le permet la modestie virginale, puisse toute miséricorde être refusée à mes fautes! O mon père, prouvez qu'à des heures indues un homme s'entretint jamais avec moi, ou que, la nuit passée, je me sois prêtée à un commerce de paroles avec aucune créature ; et alors, renoncez-moi, haïssez-moi, faites-moi mourir dans les tortures.

BÉATRICE

— BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN —

(Acte III, scène 1re)

HÉRO. — Mais la nature n'a jamais fait un cœur de femme d'une trempe plus orgueilleuse que celui de Béatrice. La morgue et le dédain étincellent dans ses yeux, qui méprisent tout ce qu'ils regardent, et son esprit s'estime si haut, que tout le reste lui semble faible. Elle ne peut aimer ni recevoir aucun sentiment, aucune idée d'affection, tant elle est idolâtre d'elle-même.

URSULE. — Certes, certes, cette causticité n'est pas louable!

HÉRO. — Non sans doute, on ne peut applaudir

à cette humeur bizarre de Béatrice, qui fronde tous les usages. Mais qui osera le lui dire? Si je parle, ses brocards iront frapper les nues; oh! elle me ferait perdre la tête à force de rire; elle m'accablerait de son esprit. Laissons donc Bénédict, comme un feu couvert, se consumer de soupirs et s'user intérieurement : c'est une mort plus douce que de mourir sous les traits de la raillerie; ce qui est aussi cruel que de mourir à force d'être chatouillé.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL 1957
OF OXFORD
LIBRARY

HÉLÈNE

— TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN —

(Acte I, scène 3me)

HÉLÈNE. — Eh bien, je l'avoue ici, à genoux, devant le ciel et devant vous, madame, que j'aime votre fils plus que vous, et seulement moins que le ciel. Mes parents étaient pauvres mais honnêtes; mon amour l'est aussi. N'en soyez pas offensée; car mon amour ne lui fait aucun mal. Je ne le poursuis point par des marques de prétentions présomptueuses, je ne voudrais pas l'obtenir avant de le mériter, et cependant je ne sais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je sais que j'aime en vain; je lutte contre toute espérance, et cependant je verse toujours les flots de mon amour dans ce

crible perfide et fuyant, sans m'apercevoir qu'il diminue. — Ainsi, semblable à l'Indien, religieuse dans mon erreur, j'adore le soleil qui regarde son adorateur, mais qui ne sait rien de plus de lui. Ma chère maîtresse, que votre haine ne rencontre pas mon amour, parce que j'aime ce que vous aimez.

CÉLIE

— COMME IL VOUS PLAIRA —

(Acte I, scène 2me)

ROSALINDE. — Je serai gaie désormais, cousine; je veux imaginer quelque amusement. Voyons, que penses-tu de faire l'amour?

CÉLIE. — Oh! ma chère, je t'en prie, fais de l'amour un jeu; mais ne va pas aimer sérieusement aucun homme, et même, par amusement, ne va jamais si loin que tu ne puisses te retirer en honneur et sans rougir.

ROSALINDE. — Eh bien, à quoi donc nous-amuserons-nous?

CÉLIE. — Asseyons-nous, et, par nos moqueries, dérangeons de son rouet cette bonne ménagère, la

Fortune, afin qu'à l'avenir ses dons soient plus également partagés.

ROSALINDE. — Je voudrais que cela fût en notre pouvoir, car ses bienfaits sont souvent bien mal placés, et la bonne aveugle fait surtout de grandes méprises dans les dons qu'elle distribue aux femmes.

CÉLIE. — Oh! cela est bien vrai; car celles qu'elle fait belles, elle les fait rarement vertueuses, et celles qu'elle fait vertueuses, elle les fait en général bien laides.

ROSALINDE

— COMME IL VOUS PLAIRA —

(Acte III, scène 3me)

CÉLIE. — As-tu entendu ces vers?

ROSALINDE. — Oh! oui, je les ai entendus, et plus encore: car quelques-uns d'eux avaient plus de pieds que les vers n'en doivent porter.

CÉLIE.— Peu importe; les pieds pouvaient porter les vers.

ROSALINDE. — Oui; mais les pieds étaient boiteux et ne pouvaient se supporter eux-mêmes dans les vers. Voilà pourquoi ils boitaient dans les vers.

CÉLIE. — Mais les as-tu entendus sans te demander comment ton nom se trouvait gravé sur ces arbres et d'où y venaient ces vers?

ROSALINDE. — J'avais déjà passé sept jours de surprise sur neuf avant que tu fusses venue; car vois ce que j'ai trouvé sur un palmier : on n'a jamais tant rimé sur mon compte depuis le temps de Pythagore, alors que j'étais un rat d'Irlande; ce dont je me souviens à peine.

OLIVIA

— LA DOUZIÈME NUIT —

(Acte I, scène 5me)

VIOLA. — Chère madame, laissez-moi voir votre visage.

OLIVIA. — Avez-vous quelque commission de votre maître à négocier avec mon visage? Vous voilà maintenant hors de votre tente; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer le portrait. Regardez, monsieur; voilà comme je suis pour le moment; n'est-ce pas bien fait?

Elle ôte son voile.

VIOLA. — Admirablement bien fait, si Dieu a tout fait.

OLIVIA. — C'est dans le grain, monsieur; cela résistera à la pluie et au vent.

VIOLA. — C'est la beauté même, mélange heureux des roses et des lis, et la main délicate et savante de la nature en a pétri elle-même les couleurs. Madame, vous êtes la plus cruelle des femmes qui respirent, si vous conduisez toutes ces grâces au tombeau sans en laisser de copie au monde.

VIOLA

— LA DOUZIÈME NUIT —

(Acte II, scène 5me)

VIOLA. — ... Mon père avait une fille qui aimait un homme, comme il se pourrait par aventure que moi, si j'étais femme, j'aimasse Votre Altesse.

LE DUC. — Et quelle est son histoire?

VIOLA. — Une page blanche, seigneur. Jamais elle n'a déclaré son amour; mais elle a laissé sa passion, cachée comme le ver dans le bouton, dévorer les roses de ses joues: elle languissait dans ses pensées; et, pâle et mélancolique, elle était tranquille comme la patience sur un monument, souriant à la douleur. N'était-ce pas là véritablement de l'amour? Nous autres hommes, nous pouvons en dire davan-

tage, en jurer davantage : mais, en vérité, nos démonstrations vont plus loin que nos volontés; car toujours nous prouvons beaucoup par nos serments, et bien peu par notre amour.

Le Duc. — Mais ta sœur est-elle morte de son amour, mon enfant?

Viola. — Je suis tout ce qui reste de filles dans la maison de mon père, et de frères aussi...

MARIE

— LA DOUZIÈME NUIT —

(Acte I, scène 3me)

SIR ANDRÉ. — Belle dame, croyez-vous avoir des sots sous la main?

MARIE. — Monsieur, je ne vous ai pas sous la main.

SIR ANDRÉ. — Par ma foi, vous allez l'avoir tout à l'heure, car voici ma main.

MARIE. — Maintenant, monsieur, la pensée est libre. Je vous prie de porter votre main à la baratte au beurre, et laissez-la boire.

SIR ANDRÉ. — Pourquoi, mon cher cœur? quelle est votre métaphore?

MARIE. — Elle est sèche, monsieur.

ISABELLE

— MESURE POUR MESURE —

(Acte II, scène 4me)

ANGELO. — Supposez qu'il n'y ait point d'autre moyen de sauver sa vie (bien que je ne consente pas à ce moyen ni à aucun autre; c'est uniquement par forme de conversation), si ce n'est celui-ci, que vous, sa sœur, inspirant des désirs à quelque homme dont le crédit auprès du juge, ou sa propre dignité, pourrait délivrer votre frère des entraves de la toute-puissante loi; supposez, dis-je, qu'il n'y eût point d'autre moyen humain de le sauver, mais qu'il fallût ou livrer les trésors de votre corps à cet homme que nous supposons, ou laisser souffrir le coupable; que feriez-vous?

ISABELLE. — Je ferais pour mon pauvre frère tout ce que je ferais pour moi-même : je veux dire, que si j'étais condamnée à la mort, je porterais les marques douloureuses du fouet, comme des rubis, et je me déshabillerais pour aller à la mort, comme vers un lit que j'aurais désiré à en devenir malade, plutôt que de céder mon corps au déshonneur.

LA PRINCESSE DE FRANCE

— PEINES D'AMOUR PERDUES —

(Acte III, scène 1re)

COSTARD. — Bien le bonsoir à tous! Je vous prie, laquelle est la princesse qui est la tête de toute la troupe?

LA PRINCESSE. — Tu la reconnaîtras, ami, par les autres qui n'ont point de tête.

COSTARD. — Quelle est ici la plus grande, la plus haute dame?

LA PRINCESSE. — La plus grosse et la plus grande.

COSTARD. — La plus grosse et la plus grande! Oui, cela même : la vérité est la vérité. Si votre taille, madame, était aussi mince que mon esprit, une des ceintures de ces demoiselles serait bonne pour votre ceinture, N'êtes-vous pas la principale femme? Vous êtes la plus grosse de céans.

L'ABBESSE

— LES MÉPRISES — (Acte v, scène 1re)

L'Abbesse. — Et de là il est arrivé que cet homme est devenu fou : les clameurs envenimées d'une femme jalouse sont un poison plus mortel que la dent d'un chien enragé. Il paraît que son sommeil était interrompu par vos querelles; voilà ce qui a rendu sa tête légère. Vous dites que les repas étaient assaisonnés de vos reproches; les repas troublés font les mauvaises digestions, d'où naissent le feu et le délire de la fièvre. Et qu'est-ce que la fièvre, sinon un accès de folie? Vous dites que vos criailleries ont interrompu ses délassements; en privant l'homme d'une douce récréation, qu'arrive-t-il? La sombre et triste mélancolie qui tient de près au farouche et inconsolable désespoir; et, à sa suite, une

troupe hideuse et empestée de pâles maladies, ennemies de l'existence. Être troublé dans ses repas, dans ses délassements, dans le sommeil qui conserve la vie, il y aurait de quoi rendre fous hommes et bêtes. La conséquence est donc que ce sont vos accès de jalousie qui ont privé votre mari de l'usage de sa raison.

MISTRESS PAGE

— LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR —

(Acte II, scène 2me)

QUICKLY. — Ce serait vraiment une belle plaisanterie! Elles n'ont pas si peu de bon sens, j'espère; le beau tour, ma foi! Mais madame Page souhaiterait que vous lui cédassiez à quelque prix que ce soit votre petit page. Son mari est singulièrement entiché du petit page; et, pour dire vrai, M. Page est un honnête mari : il n'y a pas une femme à Windsor qui mène une vie plus heureuse que madame Page! Elle fait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle veut, reçoit tout, paye tout, se couche quand il lui

plaît, se lève quand il lui plaît; tout se fait comme elle veut: mais elle le mérite vraiment; car, s'il y a une aimable femme à Windsor, c'est bien elle. Il faut que vous lui envoyiez votre page; je n'y sais point de remède.

MISTRESS FORD

— LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR —

(Acte I, scène 3me)

FALSTAFF. — Trêve de plaisanteries pour le moment, Pistol. Je suis gros, si vous voulez, de deux aunes de tour ; mais je n'ai pas gros à dépenser : je m'occupe de faire ressource. En deux mots, j'ai le projet de faire l'amour à la femme de Ford. J'entrevois des dispositions de sa part : elle discourt, elle découpe à table, elle décoche des œillades engageantes. Je puis traduire le sens de son style familier : et toute l'expression de sa conduite, rendue en bon anglais, est : *Je suis à sir John Falstaff.*

ANNE PAGE

— LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR —

(Acte I, scène 1re)

ANNE. — Vous plaît-il d'entrer, monsieur?

SLENDER. — Non, je vous remercie, en vérité, de bon cœur: je suis fort bien ici.

ANNE. — Le dîner vous attend, monsieur.

SLENDER. — Je ne suis point un affamé : en vérité, je vous remercie. (*A Simple*). Allez, mon ami; car, après tout, vous êtes mon domestique; allez servir mon cousin Shallow. (*Simple sort*). Un juge de paix peut avoir quelquefois besoin du valet de son ami, voyez-vous. Je n'ai encore que trois valets et un petit garçon, jusqu'à ce que ma mère soit morte:

mais qu'est-ce que ça me fait? en attendant, je vis encore comme un pauvre gentilhomme.

ANNE. — Je ne rentrerai point sans vous, monsieur; on ne s'assiéra point à table que vous ne soyez venu.

CATHERINE

— LA MÉCHANTE FEMME MISE A LA RAISON —

(Acte II, scène 1re)

PETRUCHIO. — ...Mettons qu'elle m'injurie, je lui dirai tout simplement que son chant est aussi doux que la voix du rossignol. Mettons qu'elle fronce le sourcil, je lui dirai qu'elle est aussi riante, aussi sereine que la rose du matin rafraîchie par la rosée nouvelle. Mettons qu'elle affecte de rester muette, et s'obstine à ne pas ouvrir la bouche, je vanterai la volubilité de son éloquence persuasive. Si elle me dit de déloger de sa présence, je lui rendrai mille grâces, comme si elle me priait de rester auprès d'elle pendant une semaine. Si elle refuse de m'épouser, je la supplierai de fixer le jour où je

ferai publier les bans, et celui de notre mariage. Mais la voici. Allons, Petruchio, parle. (*Entre Catherine.*) Bonjour, Catau, car c'est votre nom, m'a-t-on dit?

CATHERINE. — Vous avez assez bien entendu, mais pourtant pas tout à fait juste : ceux qui parlent de moi me nomment Catherine.

PETRUCHIO. — Vous en avez menti, sur ma parole! car on vous appelle Catau tout court, et la gentille Catau, et quelquefois aussi la maudite Catau...

Dans l'introduction qui précède cette galerie de portraits, j'ai exposé par quels moyens la popularité de Shakspeare s'est propagée en Angleterre et en Allemagne, et comment, dans ces deux pays, on s'est efforcé de répandre l'intelligence de ses œuvres. Malheureusement, je n'ai pas d'aussi bons renseignements à donner sur les pays de langue romane. En Espagne, le nom de notre poëte est demeuré jusqu'à ce jour complétement inconnu; l'Italie l'ignore peut-être à dessein, afin de protéger la gloire de ses poëtes contre la rivalité transalpine; et, en France, le pays où se perpétuent les traditions du goût et du bon ton, l'on a cru pendant longtemps faire assez d'honneur au grand anglais en l'appelant un bar-

bare de génie, et en se moquant le moins possible de sa grossièreté. Cependant, la révolution politique qui a eu lieu dans ce pays a entraîné aussi une révolution littéraire, qui surpasse peut-être en terrorisme la grande révolution, et, à cette occasion, Shakspeare a été élevé sur le pavois. Sans doute les Français, aussi bien dans leurs révolutions littéraires que dans leurs tentatives de révolutions politiques, sont rarement d'une entière bonne foi; dans les unes comme dans les autres, ils célèbrent un héros quelconque, non pas pour sa valeur réelle, mais en vue de l'avantage que leur cause peut retirer des éloges qu'ils lui décernent; aussi leur arrive-t-il d'élever aujourd'hui ce qu'il leur faudra abaisser demain, et *vice versâ*. Depuis dix ans, Shakspeare est, en France, pour le parti qui travaille à la révolution littéraire, l'objet de la plus aveugle adoration. La grande question est de savoir si ces hommes du mouvement ont réellement une admiration consciencieuse pour ce beau génie, et même s'ils l'ont bien compris. Les Français sont trop les enfants de leurs mères, ils ont trop sucé avec le lait le mensonge social pour bien goûter ou seulement comprendre un poëte, dont chaque parole respire

la vérité de la nature. Il est certain que, depuis quelque temps, on remarque chez leurs écrivains, une tendance effrénée à ce genre de naturel; ils arrachent, pour ainsi dire, avec désespoir, leurs vêtements conventionnels, et se montrent dans la plus effrayante nudité; mais quelque lambeau à la mode qui reste pendu après eux témoigne du manque de naturel, qui est pour ce peuple une tradition, et provoque chez l'observateur allemand un ironique sourire. Ces écrivains me rappellent toujours les gravures de certains romans où sont représentées les amours immorales du XVIIIe siècle; bien que les messieurs et les dames y soient dans le costume de nature, tel qu'on le portait dans le paradis terrestre, les uns ont conservé leurs perruques à queue, les autres leurs frisures à triple étage et leurs souliers à hauts talons.

Ce n'est pas par une critique directe, mais indirectement par des œuvres dramatiques, plus ou moins imitées de Shakspeare, que les Français parviennent à une certaine intelligence du grand poëte. Je dois faire tout spécialement l'éloge de Victor Hugo, comme intermédiaire de ce genre. Je n'entends pas dire par là qu'il faille le considérer comme un

simple imitateur de Shakspeare, dans le sens ordinaire du mot. Victor Hugo est un génie de premier ordre; il est admirable d'essor et de puissance créatrice; il a l'image et il a le mot; c'est le plus grand poëte de la France. Mais son Pégase a une horreur maladive des torrents bruyants du présent, et il ne s'abreuve pas volontiers aux endroits où la lumière du jour se mire dans une onde fraîche;... il va plutôt se désaltérer, parmi les ruines du passé, à ces sources oubliées où le grand coursier ailé de Shakspeare a jadis étanché sa soif immortelle. Est-ce parce que ces vieilles sources, à moitié obstruées et devenues marécageuses, n'offrent plus un breuvage pur? Quoi qu'il en soit, les poésies dramatiques de Victor Hugo contiennent plutôt le limon trouble que l'esprit vivifiant de la vieille Hippocrène anglaise, il leur manque la clarté sereine et la santé harmonieuse... Et je dois l'avouer, il me vient parfois l'affreuse idée que Victor Hugo est le spectre d'un poëte anglais du beau temps d'Élisabeth, un poëte mort qui, s'ennuyant dans son tombeau, en est sorti pour écrire quelques œuvres posthumes dans un autre pays et à une autre époque, où il est garanti contre la concurrence du grand William. Victor

Hugo me rappelle, en effet, des gens tels que Marlowe, Decker, Heywood, etc., qui, par la langue et la manière, ressemblaient parfaitement à leur grand contemporain, et auxquels il ne manquait que son coup d'œil profond, son sentiment du beau, sa grâce terrible et souriante, et la mission manifeste qu'il avait reçue de la nature... Mais, hélas! outre ce qui manquait à Marlowe, Decker et Heywood, il manque à Victor Hugo quelque chose d'autrement capital encore! il lui manque la vie. Les vieux poëtes anglais que je viens de citer étaient pleins de fougue et d'exubérance, ils souffraient de pléthore; leurs créations poétiques étaient du souffle, des cris de joie et des sanglots écrits; mais Victor Hugo, je dois l'avouer, malgré tout le respect que j'ai pour lui, a quelque chose de mort, de sinistre; on dirait un revenant ou un vampire sorti du tombeau... Il n'éveille pas l'enthousiasme dans nos cœurs, il l'en fait sortir en les suçant... Il n'apaise pas nos sentiments par la transfiguration poétique, il les fatigue, au contraire, par des caricatures affreuses et repoussantes... Il a la maladie de la mort et du laid.

Une jeune dame qui me touche de très-près, me disait dernièrement quelque chose de fort juste, à

propos de cet amour caractéristique du laid. Voici ses propres paroles : « La muse de Victor Hugo me rappelle cette étrange princesse qui ne voulait épouser que le plus laid des hommes, et qui fit, à cet effet, publier dans tout le pays que tous les jeunes gens d'une laideur distinguée eussent à se réunir un certain jour devant son château, comme candidats au mariage... Il se présenta un beau choix d'individus contrefaits et grotesques ; on eût cru voir le personnel d'une œuvre de Victor Hugo... Mais ce fut Quasimodo qui obtint la main de la princesse. »

Après Victor Hugo, je dois citer Alexandre Dumas. Lui aussi a préparé les esprits en France à l'intelligence de Shakspeare. Si Hugo, par son extravagance dans le laid, a accoutumé les Français à ne plus chercher uniquement dans le drame des passions bien drapées, Dumas a fait que ses compatriotes ont pris grand plaisir à l'expression naturelle de la passion. Mais, pour lui, la passion était le but suprême, et elle usurpa dans ses œuvres la place de la poésie. Par là, sans doute, il exerça sur le théâtre une action d'autant plus grande. Il accoutuma le public, dans cette sphère de la peinture des passions, aux plus grandes hardiesses de Shakspeare ;

et quiconque avait une fois pris plaisir à *Henri III* et à *Richard Darlington,* ne se plaignait plus du manque de goût dans *Othello* et *Richard III.* Le reproche de plagiat dont on a voulu le charger était aussi insensé qu'injuste. Sans doute, Dumas, dans ses scènes de passion, a emprunté çà et là quelque chose à Shakspeare; mais notre Schiller a fait des emprunts bien autrement hardis sans que personne ait songé à l'en blâmer. Et Shakspeare lui-même, combien n'a-t-il pas emprunté à ses devanciers? Il arriva aussi à ce poëte qu'un pamphlétaire morose l'accusa « d'avoir emprunté le meilleur de ses drames aux anciens écrivains. » Shakspeare, dans ce pamphlet ridicule, est traité de geai, qui s'est paré des plumes du paon. Le cygne de l'Avon garda le silence; il se dit peut-être dans son divin bon sens: « Je ne suis ni geai ni paon, » et il se berça insoucieux sur les flots bleus de la poësie, souriant parfois aux étoiles, ces pensées d'or du ciel.

Je dois aussi mentionner ici le comte Alfred de Vigny. Cet écrivain, qui possède la langue anglaise, a étudié très à fond les œuvres de Shakspeare, il en a traduit quelques-unes avec une grande habileté, et cette étude a exercé sur ses travaux originaux

la plus heureuse influence. Avec le sentiment subtil et délicat de l'art que l'on doit reconnaître au comte de Vigny, on peut admettre qu'il a sondé plus profondément qu'aucun de ses compatriotes le génie de Shakspeare. Mais le talent de cet homme, ainsi que sa manière de penser et de sentir, sont portés au délicat et à la miniature, et ses œuvres valent surtout par la finesse et le fini du travail. Aussi m'est-il permis de croire qu'il s'est trouvé plus d'une fois déconcerté en présence de ces beautés puissantes que Shakspeare a, pour ainsi dire, taillées dans les plus énormes blocs de granit de la poésie... Il les considérait sans doute avec une admiration inquiète, pareil à un orfévre, s'extasiant devant ces portes colossales du baptistère de Florence, qui, bien que coulées d'un seul jet, sont cependant si délicates, si gracieuses, qu'on les croirait ciselées, et qu'elles ressemblent au plus fin travail de bijouterie.

S'il est dejà difficile aux Français de comprendre les tragédies de Shakspeare, il leur est tout à fait interdit de comprendre ses comédies. Ils sont accessibles à la poésie de la passion; ils peuvent aussi comprendre jusqu'à un certain point la vérité des

caractères; car leurs cœurs ont appris à brûler, le passionné est parfaitement leur affaire; et, avec leur esprit analytique, ils savent décomposer chaque caractère donné en ses parties les plus subtiles, et calculer les phases par lesquelles il passera lorsqu'il se trouvera en contact avec des réalités déterminées de la vie. Mais, dans le jardin enchanté de la comédie shakspearienne, toute cette science expérimentale leur est de peu de secours. A peine sont-ils devant la porte, que leur raison se trouve en défaut, leur cœur est dérouté, et ils ne possèdent pas la baguette magique dont le seul attouchement fait sauter la serrure. Ils regardent d'un air stupéfait à travers la grille dorée; ils voient se promener sous les grands arbres, les chevaliers et les nobles dames, les bergers et les bergères, les fous et les sages; ils voient l'amant et sa maîtresse qui, couchés sous l'ombre fraîche, échangent de tendres propos; de temps en temps, ils aperçoivent quelque animal fabuleux : par exemple, un cerf à ramure d'argent, ou une licorne effarouchée qui sort en bondissant de dessous un bosquet et vient poser sa tête sur le sein de la belle jeune fille... Ils voient encore sortir des ruisseaux les ondines avec leur chevelure verte

et leurs voiles brillants, et tout à coup la lune qui vient éclairer ce tableau... Ils entendent ensuite le chant du rossignol... Et ils secouent leurs petites têtes raisonneuses en présence de toutes ces folies incompréhensibles pour eux! C'est que les Français, qui comprennent le soleil, sont incapables de comprendre la lune, et encore bien moins les sanglots délicieux et les trilles du rossignol dans son ravissement mélancolique.

Oui, ni leur connaissance empirique des passions humaines, ni leur connaissance positive du monde n'est d'aucun secours aux Français lorsqu'ils veulent se rendre compte des phénomènes qui brillent à leurs yeux et des accords qui frappent leurs oreilles dans le jardin enchanté de la comédie shakspearienne... Bien souvent ils croient voir une figure humaine, et, en y regardant de plus près, ils s'aperçoivent que c'est un paysage; ce qu'ils prenaient pour les sourcils était un buisson de coudrier, le nez était un rocher et la bouche une petite source, exactement comme dans ces dessins d'attrape que tout le monde connaît... Et au rebours, ce que les pauvres Français prenaient pour un arbre tortu et bizarre ou pour une pierre de forme étrange se

présente à un examen plus attentif comme une véritable figure humaine d'une effrayante expression. Si parfois ils réussissent, à force de prêter attentivement l'oreille, à surprendre la conversation des amants qui sont couchés à l'ombre des arbres, ils se trouvent encore dans un plus grand embarras... Ils entendent des mots connus, mais ces mots ont un tout autre sens; ils prétendent alors que ces gens-là n'entendent rien à la passion ardente, à la grande passion, que c'est de l'esprit à la glace qu'ils se servent les uns aux autres, en guise de rafraîchissement, et non le breuvage brûlant de l'amour... Et ils ne s'aperçoivent pas que ces gens ne sont que des oiseaux déguisés qui conversent dans une langue à part, langue qu'on ne peut apprendre qu'en rêve ou dans sa plus tendre enfance... Mais le pire pour les Français qui sont devant les portes grillées de la comédie shakspearienne, c'est que parfois un doux vent d'ouest passe sur quelque parterre de fleurs de ce jardin enchanté et leur apporte les parfums les plus inouïs... « Qu'est-ce que cela? » disent-ils.

La justice exige que je fasse ici mention d'un écrivain français qui a imité avec un certain goût

les comédies de Shakspeare, et qui par le seul choix de ses modèles, a fait preuve d'un sentiment rare de la vraie poésie. C'est M. Alfred de Musset. Il a écrit, il y a environ cinq ans, quelques petits drames qui, pour la charpente et la manière, sont tout à fait imités des comédies de Shakspeare. Il a su particulièrement s'approprier avec une aisance toute française, le caprice (je ne dis pas l'humour) qui règne dans ces comédies. Ces jolies bagatelles ne manquaient pas non plus d'une certaine poésie très-tenue assurément, mais pourtant de bon aloi. La seule chose fâcheuse, c'est que l'auteur, jeune alors, outre la traduction française de Shakspeare, avait lu aussi celle de Byron, et que cette dernière lecture le fourvoya. Empruntant le costume du lord en proie au spleen, il affecta le dégoût et la satiété de la vie qui étaient de mode à cette époque parmi les jeunes gens de Paris. Les bambins les plus roses, les blancs-becs les mieux portants, prétendaient alors avoir épuisé toutes les jouissances ; ils feignaient d'avoir le cœur froid comme des vieillards et se donnaient un air défait et ennuyé.

Certes, depuis lors, notre pauvre M. de Musset est revenu de son erreur ; il ne fait plus le blasé dans

ses poésies; mais, hélas! au lieu de ce feint délabrement, ses poésies portent l'empreinte beaucoup plus désolante d'un dépérissement veritable de ses forces physiques et intellectuelles... Cet écrivain me rappelle ces ruines artificielles qu'on avait coutume de bâtir dans les jardins des châteaux au XVIIIe siècle; ces joujoux d'un caprice puéril nous inspirent pourtant la plus douloureuse pitié lorsque, par la suite du temps, se délabrant pour tout de bon, ils se transforment en véritables ruines.

Les Français, comme je l'ai dit, sont peu propres à saisir l'esprit des comédies de Shakspeare, et, parmi leurs critiques, je n'ai trouvé personne, à l'exception d'un seul, qui eût seulement le moindre soupçon de cet esprit étrange. Qui est-ce? qui est cette exception? Gützkow dit que l'éléphant est le doctrinaire des animaux. Eh bien, c'est un de ces éléphants intelligents et très-lourds qui a le mieux pénétré la nature et l'essence de la comédie shakspearienne. Oui, on aura peine à le croire, c'est M. Guizot qui a écrit les meilleures choses sur ces gracieuses fantaisies, les plus capricieuses de la Muse moderne. Pour l'étonnement et l'instruction

du lecteur, je traduis ici un passage d'un écrit qui a paru en 1822 chez Ladvocat à Paris, et qui est intitulé « *De Shakspeare et de la Poésie dramatique*, par F. Guizot. »

« Les comédies de Shakspeare ne ressemblent ni à la comédie de Molière, ni à celle d'Aristophane ou des Latins. Chez les Grecs, et dans les temps modernes, en France, la comédie est née de l'observation libre mais attentive du monde réel, et s'est proposé de le traduire sur la scène. La distinction du genre comique et du genre tragique se rencontre presque dans le berceau de l'art, et leur séparation s'est marquée toujours plus nettement dans le cours de leurs progrès. Elle a son principe dans les choses mêmes. La destinée comme la nature de l'homme, ses passions et ses affaires, les caractères et les événements, tout en nous et autour de nous, a son côté sérieux et son côté plaisant, peut être considéré et représenté sous l'un ou l'autre de ces points de vue. Ce double aspect de l'homme et du monde a ouvert à la poésie dramatique deux carrières naturellement distinctes; mais, en se divisant pour les parcourir, l'art ne s'est point séparé des réalités, n'a point cessé de les observer et de les reproduire. Qu'Aris-

tophane attaque, avec la plus complète liberté d'imagination, les vices ou les folies des Athéniens; que Molière retrace les travers de la crédulité, de l'avarice, de la jalousie, de la pédanterie, de la frivolité des cours, de la vanité des bourgeois, et même ceux de la vertu; peu importe la diversité des sujets sur lesquels se sont exercés les deux poëtes; peu importe que l'un ait livré au théâtre la vie publique et le peuple entier, tandis que l'autre y a porté les incidents de la vie privée, l'intérieur des familles et les ridicules des caractères individuels : cette différence de la matière comique provient de la différence des siècles, des lieux, des civilisations. Mais, pour Aristophane comme pour Molière, les réalités sont toujours le fond du tableau; les mœurs et les idées de leur temps, les vices et les travers de leurs concitoyens, la nature et la vie de l'homme enfin, c'est toujours là ce qui provoque et alimente leur verve poétique. La comédie naît ainsi du monde qui entoure le poëte, et se lie bien plus étroitement que la tragédie aux faits extérieurs et réels...

» Il n'en est pas de même pour Shakspeare. De son temps, la nature et la destinée de l'homme, matière de la poësie dramatique, ne s'étaient point di-

visées, ni classées, entre les mains de l'art. Quand l'art voulait les porter sur la scène, il les acceptait dans leur ensemble, avec les mélanges et les contrastes qui s'y rencontraient, et sans que le goût public fût tenté de s'en plaindre. Le comique, cette portion des réalités humaines, avait droit de prendre sa place partout où la vérité demandait ou souffrait sa présence; et tel était le caractère de la civilisation, que la tragédie, en admettant le comique, ne dérogeait point à la vérité.

» En un tel état du théâtre et des esprits, que pouvait être la comédie proprement dite? Comment lui était-il permis de prétendre à porter un nom particulier, à former un genre distinct? Elle y réussit en sortant hardiment de ces réalités où les limites de son domaine naturel n'étaient ni respectées ni même reconnues; elle ne s'astreignit point à peindre des mœurs déterminées ni des caractères conséquents; elle ne se proposa point de représenter les choses et les hommes sous un aspect ridicule, mais véritable: elle devint une œuvre fantastique et romanesque, le refuge de ces amusantes invraisemblances que, dans sa paresse ou sa folie, l'imagination se plaît à réunir par un fil léger, pour en former des combi-

naisons capables de divertir ou d'intéresser sans provoquer le jugement de la raison. Des tableaux gracieux, des surprises, la curiosité qui s'attache au mouvement d'une intrigue, les mécomptes, les quiproquos, les jeux d'esprit que peut amener un travestissement, tel était le fond de ce divertissement sans conséquence. La contexture des pièces espagnoles, dont le goût commençait à s'introduire en Angleterre, fournissait à ces jeux de l'imagination, des cadres nombreux et de séduisants modèles : après les chroniques et les ballades, les recueils de nouvelles françaises ou italiennes étaient, avec les romans de chevalerie, la lecture favorite du public. Est-il étrange que cette mine féconde et ce genre facile aient attiré d'abord les regards de Sakspeare? Doit-on s'étonner que cette imagination jeune et brillante se soit empressée d'errer à son plaisir dans de tels sujets, libre du joug des vraisemblances, dispensée de chercher des combinaisons sérieuses et fortes? Ce poëte, dont l'esprit et la main marchaient, dit-on, avec une égale rapidité, dont les manuscrits offraient à peine une rature, se livrait sans doute avec délices à ces jeux vagabonds où se déployaient sans travail ses vives et riches facultés.

Il pouvait tout mettre dans ses comédies, et il y a tout mis en effet, excepté ce que repoussait un pareil système, c'est-à-dire l'ensemble qui, faisant concourir chaque partie à un même but, révèle à chaque pas et la profondeur du dessein et la grandeur de l'ouvrage. On trouverait difficilement, dans les tragédies de Shakspeare, une conception, une situation, un acte de passion, un degré de vice ou de vertu, qui ne se rencontrent également dans quelqu'une de ses comédies; mais ce qui, dans ses tragédies, est approfondi, fertile en conséquences, fortement lié à la série des causes et des effets, n'est dans ses comédies qu'à peine indiqué, et offert un instant à la vue pour la frapper d'un effet passager, et disparaître bientôt dans une nouvelle combinaison. »

Effectivement l'éléphant a raison : le caractère de la comédie de Shakspeare est précisément cette humeur capricieuse et papillonnante avec laquelle elle voltige de fleur en fleur, se posant rarement sur le terrain de la réalité. Ce n'est qu'en l'opposant à la comédie réaliste des anciens et des Français qu'on peut dire quelque chose de précis sur la comédie de Shakspeare.

J'ai longtemps cherché, la nuit dernière, si je ne pourrais pas donner une explication positive de ce genre infini et indéterminé qui s'appelle la comédie de Shakspeare. Après m'être bien cassé la tête, je m'endormis et je rêvai que, par une belle nuit étoilée, je me promenais dans une petite nacelle sur un grand et large lac où je voyais passer, tantôt près de moi, tantôt dans le lointain, toute sorte de barques harmonieuses et brillantes pleines de masques, de musiciens et de flambeaux. Il y avait là des costumes de tous les temps et de tous les pays : tuniques de l'ancienne Grèce, manteaux de chevalier du moyen âge, turbans orientaux, chapeaux de berger avec des rubans flottants, masques d'animaux sauvages et domestiques... Tantôt une figure bien connue me faisait un signe de tête... tantôt on jouait des airs qui me sont familiers... Mais tout cela passait rapidement, et, tandis que je cherchais à saisir les sons de la gaie mélodie qu'envoyait à mon oreille une barque glissant sur le miroir des eaux, ces sons s'éteignaient presque aussitôt, et, au lieu des joyeux accords du violon, j'entendais soupirer à côté de moi les cors de chasse mélancoliques d'une autre barque... Parfois le vent de nuit appor-

tait en même temps les deux sons à mon oreille, et alors le mélange de ces sons produisait une délicieuse harmonie... Les eaux retentissaient d'accords ineffables, elles paraissaient comme embrasées par le reflet magique des flambeaux, et les barques de plaisance avec leurs handeroles de mille couleurs et leurs masques bizarres, nageaient dans la lumière et dans la musique... Une gracieuse figure de femme qui tenait le gouvernail d'une de ces barques me cria en passant : « N'est-ce pas, mon ami, que tu voudrais bien avoir une définition de la comédie de Shakspeare? » Je ne sais pas si je répondis oui ; mais, au même instant, la belle femme avait plongé sa main dans l'eau et m'en avait lancé au visage les étincelles sonores, ce qui provoqua un éclat de rire général et me réveilla. Quelle était cette gracieuse créature qui me lutinait ainsi dans mon rêve? Sur sa tête, d'une beauté idéale, était posée une marotte bariolée surmontée de cornes, une robe de satin blanc garnie de rubans flottants enfermait ses membres presque trop grêles, et son sein était orné d'une fleur rouge de chardon. C'était peut-être la déesse du caprice, cette muse fantasque qui assista à la naissance de Rosalinde, de Béatrice,

de Titania, de Viola et de tous les autres gracieux enfants de la comédie shakspearienne, et qui les baisa au front. Par ce baiser, elle a bien fait entrer dans leurs jeunes petites têtes tous ses caprices, toutes ses fantaisies, tous ses dépits, et cela a agi aussi sur leurs cœurs. Chez les femmes comme chez les hommes, la passion, dans la comédie shakspearienne, n'a pas du tout ce caractère sérieux et terrible, cette nécessité fataliste avec lesquels elle se manifeste dans les tragédies. L'amour y a bien aussi un bandeau et un carquois avec des flèches; mais ces flèches garnies de plumes de mille couleurs ne font pas de blessures mortelles, et bien souvent le petit dieu jette un coup d'œil fripon par-dessus son bandeau. Les flammes y brûlent aussi moins qu'elles ne brillent, mais ce sont toujours des flammes, et, dans les comédies de Shakspeare, de même que dans les tragédies, l'amour a tout à fait le caractère de la vérité. Oui, la vérité est toujours le caractère de l'amour shakspearien, sous quelque forme qu'il se produise, qu'il s'appelle Miranda, Juliette ou Cléopâtre.

Puisque j'ai cité en même temps ces trois noms plutôt par hasard qu'à dessein, j'en profiterai pour

faire observer qu'ils représentent aussi les trois types les plus importants de l'amour. Miranda représente un amour qui, sans influences historiques, comme la fleur d'un sol vierge que ne pourraient fouler que les pieds des esprits, a pu se développer dans sa plus haute idéalité. Les mélodies d'Ariel ont façonné son cœur, et la sensualité ne lui apparaît pas autrement que sous la laide et repoussante figure d'un Caliban. Aussi, l'amour que lui inspire Ferdinand n'est-il pas, à proprement parler, un amour naïf; mais il est d'une fidélité angélique, d'une pureté toute primitive et presque effrayante. L'amour de Juliette, de même que son temps et son entourage, a un caractère plus romantique, plus moyen âge; il est éclatant de couleurs comme la cour des Scaliger, et en même temps fort comme ces nobles races de la Lombardie qui, rajeunies par le sang germanique, avaient des amours aussi vigoureuses que leurs haines. Juliette représente l'amour de cette période jeune, encore un peu grossière, mais pure, intacte et saine. Elle est entièrement pénétrée de l'ardeur sensuelle et de la foi robuste de cette époque; rien, pas même le froid de la mort et les vers du cercueil, ne serait

capable d'ébranler sa confiance, ni d'éteindre sa flamme. Notre Cléopâtre, hélas! représente l'amour d'une civilisation déjà malade, d'une époque dont la beauté commence à se flétrir, dont les boucles, bien que frisées avec tout l'art imaginable et ointes de tous les parfums, sont cependant mélangées de plus d'un cheveu gris, d'une époque qui se hâte d'autant plus de vider la coupe qu'elle touche à sa fin. Cet amour est sans foi et sans fidélité, mais il n'en est pour cela ni moins ardent ni moins fougueux. Tristement convaincue que ce feu ne peut pas s'éteindre, la femme alors, dans son impatience, y verse encore de l'huile et se précipite comme une bacchante au milieu des flammes qu'elle soulève. Elle est lâche, et cependant elle est poussée par sa propre rage de destruction. L'amour est toujours une espèce plus ou moins belle de folie; mais, chez cette reine égyptienne, il va jusqu'à la plus effrayante frénésie... Cet amour est une comète furieuse qui, avec sa queue enflammée, fait dans le ciel les évolutions les plus fantastiques, épouvante tous les astres qui se trouvent sur sa route, si même elle ne les endommage pas, et, éclatant, enfin d'une façon pitoyable, se dis-

sipe comme une fusée en milliers d'étincelles...

Oui, tu ressemblais à une effrayante comète, belle Cléopâtre, et tu ne brûlais pas seulement pour ta propre ruine, tu étais aussi un présage de malheur pour tes contemporains... Avec Antoine finit misérablement la période héroïque de l'ancienne Rome.

A quoi dois-je vous comparer, Juliette et Miranda? Je reporte mes regards vers le ciel et j'y cherche votre image. Elle se trouve peut-être parmi les astres qui se dérobent à ma vue. Si le soleil brûlant avait aussi la douceur de la lune, je pourrais te comparer à lui, Juliette! Si la douce lune avait en même temps l'ardeur du soleil, je te comparerais à elle, ô Miranda!

FRAGMENTS

SUR L'ANGLETERRE.

L'AFFRANCHISSEMENT

L'Anglais le plus sot, quand on parle politique avec lui, aura pourtant toujours quelque chose de sensé à dire; mais que l'entretien tombe sur la religion, l'Anglais le plus avisé ne débitera plus que sottises. De là vient sans doute cette confusion d'idées, ce mélange de sagesse et de folie, aussitôt qu'il s'agit dans le Parlement de l'émancipation des catholiques, point de controverse où la religion et la politique sont en collision. Il est rarement possible aux Anglais, dans leurs débats parlementaires, d'exprimer un principe; ils ne discutent que le côté utile ou dommageable des choses, et produisent des faits, les uns pour, les autres contre.

Avec des faits on peut discuter sans doute, mais non pas vaincre; il n'en résulte que des coups échangés en tout sens, et le spectacle d'une lutte semblable nous rappelle ces combats bien connus des étudiants allemands *pro patria,* qui aboutissent à un certain nombre d'assauts, à tant de quartes et de tierces, sans que tout cela ait rien prouvé.

En l'année 1827, — cela va de soi, — les partisans de l'émancipation ont de nouveau lutté à Westminster contre les orangistes, et — cela va de soi encore — il n'en est rien résulté. Les meilleurs champions des premiers ont été Burdett, Plunkett, Brougham et Canning. — Leurs adversaires, sauf M. Peel, furent comme toujours des chasseurs de renards bien connus, ou, pour mieux dire, inconnus.

De tout temps, les hommes d'État les plus spirituels de l'Angleterre ont été partisans de l'égalité civile des catholiques, tant par des raisons de sentiment intime du droit que par prudence politique. Pitt, lui-même, l'inventeur du système de la stabilité, tenait pour les catholiques. Burke aussi, le grand renégat de la liberté, ne pût pas étouffer la voix de son cœur jusqu'à devenir hostile à l'Ir-

lande. Canning, même lorsqu'il était encore un valet tory, ne pouvait envisager sans émotion le malheur de l'Irlande, et, dans un temps où on l'accusait de tiédeur, il a exprimé avec une naïveté touchante combien cette cause lui était chère. Vraiment, pour atteindre à de grands buts, un grand homme peut souvent agir contre sa conviction, et passer d'une manière équivoque d'un parti à l'autre; — il faut alors, pour être juste, se rappeler que celui qui veut se maintenir à une certaine hauteur doit céder aux circonstances, comme le coq sur son clocher, que chaque ouragan ne manquerait pas de briser et de jeter à bas, bien qu'il soit de fer, s'il demeurait fièrement immobile, et ne possédait pas l'art ingénieux de tourner avec le vent. Mais jamais grand homme ne pourra renier les sentiments de son âme au point de contempler et même d'aggraver, avec une tranquille indifférence, le malheur de ses compatriotes. De même que nous aimons notre mère, nous aimons aussi le sol sur lequel nous sommes nés, nous aimons les fleurs, les parfums, la langue et les hommes qui en sont sortis, et il n'y a pas de religion si mauvaise, et de si bonne politique, qui puisse étouffer cet amour dans

le cœur de ses adhérents; bien que protestants et tories eux-mêmes, Burke et Canning ne purent jamais prendre parti contre la pauvre verte Érin; les Irlandais qui ont répandu sur leur patrie des calamités terribles et un malheur sans nom, sont des hommes comme le mort Castlereagh et le vivant Wellington.

Que la grande masse du peuple anglais soit hostile aux catholiques, et sollicite chaque jour le Parlement de ne pas leur accorder de nouveaux droits, — c'est tout à fait dans l'ordre. Il y a dans la nature humaine un tel besoin d'oppression! Nous-mêmes qui aujourd'hui ne cessons de nous plaindre de l'inégalité civile, nous ne regardons qu'en haut, nous ne voyons que ceux qui sont au-dessus de nous, et dont les priviléges nous froissent; quand nous nous plaignons aussi, nous ne regardons jamais en bas, il ne nous vient pas à l'idée d'élever à notre hauteur ceux qu'une injustice habituelle retient encore au-dessous de nous; nous nous irritons même quand ceux-ci veulent s'élever comme nous, et nous leur frappons sur la tête. Le créole veut obtenir les droits de l'Européen, mais se crispe contre le mulâtre, et jette feu et flamme

quand celui-ci tente de se mettre à son niveau. Le mulâtre en fait autant pour le métis, et celui-ci pour le nègre. Le petit bourgeois de Francfort s'indigne des priviléges de la noblesse; mais il s'irrite plus encore quand on lui parle d'émanciper ses juifs. J'ai un ami en Pologne qui est fanatique de liberté et d'égalité, mais qui, jusqu'à cette heure, n'a pu se décider à affranchir ses serfs.

Pour ce qui regarde le clergé anglais, il n'est pas besoin d'éclaircissements pour comprendre que les catholiques soient persécutés de ce côté-là. Partout la persécution de ceux qui pensent différemment est le monopole des clergés, et l'Église anglicane soutient rigidement ses droits. A vrai dire, les dîmes sont pour elle la chose essentielle; l'émancipation des catholiques lui ferait perdre une grande partie de ses revenus, et le sacrifice de son propre intérêt est un talent qui manque autant aux prêtres de l'amour qu'aux laïques pécheurs. A cela s'ajoute que la révolution glorieuse à laquelle l'Angleterre est redevable de la plupart de ses libertés actuelles, a été un résultat du zèle religieux et protestant, circonstance qui impose en quelque sorte aux Anglais des devoirs particuliers de recon-

naissance envers l'Église établie, et la leur fait envisager comme le principal boulevard de leur liberté. Parmi eux, bien des âmes timorées peuvent redouter réellement le retour du catholicisme, et songer aux échafauds de Smithfield; un enfant brûlé craint le feu. Il y a aussi des membres timorés du Parlement qui redoutent une nouvelle conspiration des poudres; — ceux qui craignent le plus la poudre sont précisément ceux qui ne l'ont pas inventée; — et alors, ils croient souvent sentir les bancs verts sur lesquels ils sont assis dans la chapelle Saint-Étienne devenir plus chauds peu à peu, et, si, dans ce moment, un orateur, comme cela arrive souvent, prononce le nom de Guy Fawkes, ils s'écrient avec inquiétude : *Hear him! hear him!* Pour ce qui concerne enfin le recteur de l'université de Gœttingue, qui a une position à Londres en qualité de roi d'Angleterre, chacun connaît sa politique de pondération; il ne se prononce pour aucun des deux partis; il voit bien que leurs luttes les affaiblissent réciproquement, il rit, selon l'usage traditionnel, quand ils viennent lui faire pacifiquement la cour, il sait tout et ne fait rien, et, au pis aller, il s'en remet de tout à son garde-police Wellington.

Qu'on me pardonne de traiter en riant un débat de la solution duquel dépend le bonheur de l'Angleterre, et peut-être indirectement celui du monde. Mais plus un sujet est sérieux, plus il faut le traiter gaiement; les sanglantes boucheries des batailles, le bruit effrayant de la mort aiguisant sa faux, seraient insupportables si l'on n'entendait résonner en même temps la musique turque avec ses joyeuses timbales et trompettes. Les Anglais le savent bien, et c'est pourquoi leur Parlement offre aussi un gai spectacle de plaisanteries dégagées de toute préoccupation, et d'une absence de préoccupation tout à fait spirituelle; dans les débats les plus sérieux, quand la vie de milliers d'hommes, et le salut du pays tout entier, sont en jeu, personne parmi eux ne s'avise de faire un long visage grimaçant de député allemand aux états, ou de déclamer pathétiquement à la française; et, comme leur corps, leur esprit se comporte alors sans façon! plaisanteries, persiflage de soi-même, sarcasmes, sentiment et sagesse, malice et bonté, logique et poésie, tout cela s'échappe en fusées rayonnantes, de sorte que les Annales du Parlement, même après des années, sont encore la plus amusante et la plus

spirituelle des lectures, Quel contraste avec les discours incultes, surchargés, de nos Chambres du midi de l'Allemagne, vrais discours de papier gris dont l'ennui est à l'épreuve du plus courageux lecteur de gazettes; oui, dont le parfum est déjà capable de le mettre en fuite, si bien qu'on est tenté de croire que cet ennui est à bon escient, qu'il s'agit d'épouvanter le grand public, et de l'empêcher de lire ces délibérations, qu'on garderait ainsi secrètes en dépit de la publicité.

Si donc la manière dont les Anglais traitent dans le Parlement la question catholique est peu faite pour aboutir à un résultat, la lecture de ces débats est d'autant plus intéressante que les faits sont plus amusants que les abstractions, et que rien surtout n'est plus divertissant que lorsqu'on raconte, à l'instar d'une fable, une histoire parallèle, destinée à persifler spirituellement le cas actuel, et à l'illustrer de la façon la plus heureuse. Déjà, lors des débats sur le discours du trône, le 3 février 1825, nous avons entendu dans la chambre des lords, un de ces récits *parallèles* que je vais reproduire ici textuellement. (Voyez *Parliamentary history and review during the session of* 1825 — 1826. Pag. 31).

« Lord King fait observer que, bien que l'Angleterre puisse être appelée heureuse et florissante, il existe pourtant, de l'autre côté du canal d'Irlande, six millions de catholiques dans un état très-différent, et que le mauvais gouvernement de cette partie du royaume est une honte pour notre temps et pour tous les Anglais. Le monde entier, dit-il, est maintenant trop raisonnable pour excuser des gouvernements qui oppriment leurs sujets, ou les dépouillent d'un droit quelconque pour des différences de religion. On pourrait citer l'Irlande et la Turquie, comme les seuls pays d'Europe où des classes entières d'hommes sont opprimées et vexées à cause de leur foi. Le Grand Sultan s'est efforcé de convertir les Grecs de la même manière que le gouvernement anglais a travaillé à la conversion des catholiques d'Irlande, mais sans succès. Quand les malheureux Grecs se plaignaient de leurs souffrances, et demandaient très-humblement d'être traités un peu mieux que des chiens mahométans, le sultan fit venir son grand vizir pour avoir son conseil. Ce grand vizir avait été d'abord un ami, puis un ennemi de la sultane. Il avait ainsi passablement souffert dans la faveur de son maître, et

dû supporter, dans son propre divan, mainte contradiction de la part de ses employés et serviteurs (*rires*). C'était un ennemi des Grecs. Au point de vue de l'influence, le second personnage du Divan était le reis effendi, qui était favorablement disposé pour les justes réclamations de ce malheureux peuple. Ce fonctionnaire, comme on sait, était ministre des affaires extérieures, et sa politique méritait et obtenait l'approbation universelle. Il montrait, dans ce domaine, des talents et un libéralisme extraordinaires, faisait beaucoup de bien, procurait au gouvernement du sultan beaucoup de popularité, et aurait fait davantage encore s'il n'avait été entravé dans toutes ses mesures par des collègues moins éclairés. Il était par le fait le seul homme d'un vrai génie dans tout le Divan (*rires*), et on l'estimait comme l'ornement des hommes d'État de la Turquie, d'autant plus qu'il était doué de talents poétiques. Le Kiaya-Bey, ou ministre de l'intérieur, et le capitan-pacha, étaient par contre adversaires des Grecs; mais le coryphée de toute l'opposition contre les justes réclamations des Grecs était le grand-mufti, ou le chef de la foi mahométane (*rires*). Ce fonctionnaire était un ennemi de tout changement.

Il s'était régulièrement opposé à toute amélioration dans le commerce, à toute amélioration dans la justice, à toute amélioration dans la politique étrangère (*rires*). Il se montrait et se déclarait chaque fois comme le plus grand défenseur des abus établis. C'était l'intrigant le plus consommé de tout le Divan (*rires*). Dans des temps antérieurs, il s'était prononcé pour la sultane, mais il se tourna contre elle aussitôt qu'il pût craindre de perdre sa place dans le Divan, et il prit même le parti de ses ennemis. Un jour, on proposa d'admettre quelques Grecs dans le corps des troupes régulières ou janissaires; mais le grand mufti cria d'une manière si terrible à l'hérésie, — quelque chose comme notre *No popery*, — que ceux qui avaient approuvé cette mesure durent se retirer du Divan. Il prit lui-même la haute main, et, aussitôt après, il se prononça pour cette même cause, contre laquelle il avait le plus tonné (*rires*). Il s'occupa du soin de la conscience du sultan, et de la sienne propre; mais on prétend avoir remarqué que sa conscience n'était jamais en conflit avec ses intérêts (*rires*). Comme il connaissait très-exactement la constitution turque, il avait découvert qu'elle était essentiellement mahométane

(*rires*), et conséquemment qu'elle devait être hostile à toutes les prérogatives des Grecs. Il avait donc résolu de rester fermement dévoué à la cause de l'intolérance, et fut bientôt entouré de mollahs, d'imans et de derviches qui le fortifièrent dans ses nobles résolutions. Pour achever de peindre cette scission dans le Divan, il faut ajouter encore que ses membres tombèrent d'accord pour être unis dans certaines questions, et d'avis différent dans d'autres, sans toutefois rompre leur union. Mais, quand on eût vu quels maux se produisaient ainsi dans le Divan, et comment l'empire des musulmans était déchiré précisément par cette intolérance contre les Grecs, et cette division à l'intérieur, alors on dût pourtant demander au ciel de protéger la patrie contre une semblable division dans le cabinet. »

Il ne faut pas beaucoup de sagacité pour reconnaître les personnes ainsi habillées de noms turcs; il est moins nécessaire encore de formuler sèchement la morale de l'histoire. Les canons de Navarin l'ont exprimée assez haut, et, lorsqu'un jour la Porte s'effondrera, — et elle s'effondrera en dépit des laquais plénipotentiaires de Péra, qui veulent résister à l'indignation des peuples, — alors, John Bull

pourra se dire en son cœur : « Sous un nom différent, c'est de toi que parle la fable. » Dejà maintenant l'Angleterre peut pressentir quelque chose de semblable en voyant que ses meilleurs publicistes se prononcent contre la guerre d'intervention, et font très-naïvement entendre que les peuples d'Europe, pourraient au même droit prendre en main la cause des catholiques d'Irlande, et obtenir pour eux par la force un traitement meilleur de la part du gouvernement anglais. Ils croient avoir réfuté par là le droit d'intervention, tandis qu'ils n'ont fait que le mieux mettre en lumière. Il est vrai que les peuples d'Europe auraient le droit le plus sacré à s'entremettre, les armes à la main, pour les souffrances de l'Irlande, et il y a longtemps qu'ils en auraient usé si l'injustice n'était pas plus grande encore. Ce ne sont plus les têtes couronnées, mais les peuples eux-mêmes, qui sont les héros de notre temps, et ces héros ont aussi conclu une sainte alliance ; ils sont d'intelligence quand il y va du droit général de tous, du droit populaire de la liberté religieuse et politique ; ils sont unis par l'idée, ils l'ont jurée, et ils ont saigné pour elle ; oui, ils sont eux-mêmes devenus l'idée, et c'est pour cela que tous les cœurs de

tous les peuples palpitent douloureusement lorsque quelque part, fût-ce même dans le coin le plus reculé de la terre, l'idée reçoit une blessure.

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je voulais raconter de vieilles plaisanteries parlementaires, et voici que l'histoire contemporaine donne immédiatement à chacune de ces railleries un caractère des plus sérieux. Je choisis un morceau plus divertissant encore, un discours que Spring-Rice a prononcé le 26 mai de la même année, dans la chambre des communes, et où il persifle de la façon la plus gaie, l'anxieté protestante, au sujet de la suprématie possible des catholiques. (Voyez *Parliamentary history and review*, etc. Pag. 252.)

« L'an 1753, dit-il, on présenta au Parlement un bill ponr la naturalisation des juifs, — mesure à laquelle personne aujourd'hui dans ce pays, pas même une vieille femme, n'aurait rien à objecter, mais qui, en son temps, rencontra l'opposition la plus vive, et provoqua une multitude de pétitions de Londres et autres lieux, semblables à celles que nous voyons présenter maintenant à l'occasion du bill pour les catholiques. Voici ce qui est dit dans la pétition des bourgeois de Londres : « Si le bill en

» question devait recevoir la sanction législative, il » porterait à la religion chrétienne un effrayant pré- » judice, saperait la constitution de l'État et de no- » tre sainte Église (*on rit*), et nuirait extraordinai- » rement aux intérêts du commerce en général, et » de la ville de Londres en particulier (*rires*). » — Toutefois, en dépit de cette dénonciation sévère, le chancelier de l'échiquier s'aperçut que les conséquences terribles dont on avait été menacé, ne se produisirent point lorsqu'on reçut les juifs dans la cité de Londres, et même dans Downingstreet (*rires*). Un journal du temps, *l'Ouvrier*, en dénonçant les innombrables malheurs que causerait cette mesure, épancha ses inquiétudes dans les paroles suivantes : « Je dois demander la permission de développer les » conséquences de ce bill. Il y a miséricorde auprès » de Dieu, mais il n'y en a point chez les juifs, et ils » ont à venger sur nous dix-sept cents ans de châti- » ments. Si ce bill passe, nous deviendrons tous » esclaves des juifs, et sans espoir aucun d'être » sauvé par la bonté de Dieu. Le monarque serait le » sujet des juifs, et ne tiendrait plus compte des li- » bres propriétaires du sol. Il licencierait nos sol- » dats britanniques, et lèverait une grande armée de

» juifs pur sang, qui nous contraindrait à abjurer » notre famille royale, et à être naturalisés à notre » tour sous un roi juif. Réveillez-vous donc, mes » frères chrétiens et protestants ! Ce n'est pas Anni- » bal qui est à vos portes,mais les juifs, et ils de- » mandent les clefs de vos églises ! » (*Rires prolon- gés.*) Dans les débats qui eurent lieu sur ce bill à la chambre basse, un baron de l'Ouest (*on rit*) déclara que, si l'on concédait la naturalisation des juifs, on courait risque de se trouver bientôt en minorité dans le Parlement. « Leurs familles, » dit-il, « se partageront nos comtés, et ils ven- » dront nos terres aux plus offrants (*on rit*). » Un autre membre exprima l'opinion que, si le bill passait, les juifs se multiplieraient si rapidement, qu'ils seraient bientôt répandus sur la plus grande partie de l'Angleterre, et qu'ils arracheraient à la nation son sol aussi bien que sa puissance. — Le membre du Parlement pour Londres, sir John Bernard, envisagea la question à un point de vue théologique plus profond, point de vue qui se retrouve absolument dans la pétition récente de Leicester, dont les signataires reprochent aux catholiques d'être les descendants de ceux qui ont brûlé leurs ancêtres,

— et il s'écrie de même : « Les juifs sont les des-
» cendants de ceux qui ont crucifié le Sauveur, et
» c'est pourquoi ils sont maudits de Dieu jusqu'à la
» génération la plus reculée. »—Quant à lui (Spring-Rice) il cite ces passages pour montrer que ces cris d'alarmes d'autrefois n'ont pas été plus fondés que tout le bruit qui se fait aujourd'hui à propos des catholiques (*écoutez! écoutez*). Au temps du bill des juifs, on avait publié aussi une *Gazette juive* pour rire, et on y lisait l'annonce suivante : « Depuis no-
» tre dernier numéro, la poste de Jérusalem est ar-
» rivée. La semaine dernière, on a circoncis publi-
» quement vingt-cinq garçons, dans la maison
» d'accouchement de Brownlow-street. Hier au soir,
» dans le sanhédrin, une majorité a repoussé le bill
» pour la naturalisation des chrétiens. Le bruit
» d'une révolte des chrétiens dans le nord du pays
» de Galles a été déclaré inexact. Vendredi dernier,
» l'anniversaire du crucifiement a été joyeusement
» célébré dans tout le royaume. » — C'est ainsi, et dans tous les temps, à propos du bill des juifs comme de celui pour les catholiques, qu'un vacarme d'opposition des plus ridicules a été excité par les moyens les plus absurdes, et, quand on s'en-

quiert des causes de ce bruit, on découvre qu'elles sont toujours identiques. En cherchant l'origine de l'opposition contre le bill des juifs de 1753, nous trouvons, comme première autorité, le lord Chatam, qui déclara dans le Parlement que lui, aussi bien que la plupart des autres gentlemen, était convaincu que la religion elle-même n'avait rien à faire dans cette question, et que c'était le vieil esprit persécuteur de la haute Église (*the old high church's persecuting spirrit*) qui était seul parvenu à faire croire le contraire au peuple. (*Écoutez! écoutez!*) Il en est de même dans le cas présent, et c'est encore sa passion pour une puissance et des prérogatives exclusives qui pousse aujourd'hui la haute Église à travailler le peuple contre les catholiques; et il (Spring-Rice) est persuadé que beaucoup de ceux qui emploient ces manœuvres, savent très-bien aussi combien peu la religion est en cause à propos du dernier bill catholique, tout aussi peu certainement qu'à propos d'un bill pour la régularisation des poids et mesures, ou pour la détermination de la longueur du pendule et du nombre de ses oscillations. A propos du bill des juifs, on trouve dans un journal du

temps, la *Gazette de Harwick*, une lettre du docteur Birch à M. Philippe York, où le premier assure que tout le bruit qui se faisait à l'occasion du bill n'avait d'autre but que d'influencer les élections de l'année suivante. (*Écoutez ! On rit.*) Il arriva alors ce qui arrive aussi de notre temps, c'est qu'un raisonnable évêque de Norwich se prononça en faveur du bill des juifs ! Le docteur Birch raconte que, quand l'évêque revint dans son diocèse, il fut insulté à cause de ce fait : « Quand il arriva à Ipswich pour y confirmer quelques jeunes garçons, » on se moqua de lui, et on lui demanda de les circoncire ; — on annonça encore que monseigneur » l'évêque, le samedi suivant, confirmerait les juifs » et circoncirait les chrétiens (*on rit*). » Ainsi, dans tous les temps, les criailleries contre les mesures libérales ont toujours été également déraisonnables et brutales. (*Écoutez ! écoutez !*) Que l'on compare ces inquiétudes à propos des juifs avec les alarmes excitées en certains lieux par le bill pour les catholiques. Le danger que l'on redoutait en accordant plus de puissance aux catholiques était tout aussi absurde ; le pouvoir de faire du mal, s'ils en avaient l'intention, ne pouvait point leur être concédé par

cette loi à un aussi haut degré que cela a eu lieu maintenant, par le fait même de leur oppression. C'est grâce à cette oppression que des gens comme M. O'Connell et M. Sheil ont acquis tant d'influence. Si je nomme ces messieurs, ce n'est point pour les rendre suspects; au contraire, il faut leur accorder de l'estime, et ils ont bien mérité de la patrie; il eût mieux valu, toutefois, que la puissance pût reposer dans les lois, plutôt que dans la main d'individus, si respectables soient-ils. Un temps viendra où les résistances du Parlement à reconnaître les droits des catholiques, exciteront non-seulement de la surprise, mais du mépris. La sagesse religieuse d'une époque antérieure a souvent été un objet de mépris pour les générations suivantes. (*Écoutez! écoutez!*) . . . . . .

. . . . . .

. . . . . »

LA DETTE

Lorsque j'étais encore très-jeune, il y avait trois choses qui m'intéressaient tout particulièrement, en lisant les gazettes. Avant tout, à l'article *Grande-Bretagne,* je regardais tout de suite si Richard Martin n'avait pas présenté au Parlement quelque nouvelle pétition contre les mauvais traitements des pauvres chevaux, chiens et ânes. Puis, sous la rubrique *Francfort*, je voulais voir si le docteur Schreiber n'avait pas présenté un nouveau recours à la Diète pour les acquéreurs des domaines nationaux du grand-duché de Hesse. Là-dessus, je passais immédiatement à la Turquie, et je lisais d'un bout à l'autre le long article *Constantinople*, seulement

pour voir si de nouveau quelque grand vizir n'avait pas eu les honneurs du cordon de soie.

C'est ce dernier point qui me donnait toujours le plus matière à réflexion. Qu'un despote fît étrangler sans façon son ministre, je trouvais cela tout naturel. J'avais vu une fois, dans une ménagerie, le roi des animaux tomber dans une si majestueuse colère, qu'il aurait à coup sûr déchiré plus d'un spectateur innocent, s'il n'avait pas été enfermé dans une constitution solide, composée de barres de fer. Mais ce qui m'étonnait toujours au plus haut point, c'est qu'après l'étranglement du grand vizir ancien, il se trouvât toujours quelqu'un qui eût envie de devenir grand vizir.

Maintenant que je suis un peu plus vieux, et que je m'occupe plus des Anglais que de leurs amis les Turcs, je suis pris du même étonnement en voyant qu'après la retraite d'un premier ministre anglais, il s'en présente immédiatement un autre pour solliciter sa place, et que cet autre est toujours un homme qui, sans cet emploi, avait de quoi vivre, et, d'ailleurs (à l'exception de Wellington), n'était rien moins qu'un imbécile. Car les ministres anglais qui ont occupé plus de six mois ce poste

difficile, finissent tous d'une manière plus terrible que par le cordon de soie, et c'est surtout le cas depuis la révolution française; les succès et les labeurs se sont bien augmentés dans Downing-street, et le fardeau des affaires est presque impossible à porter.

Autrefois, les choses de ce monde étaient bien plus simples, et les poëtes comparaient ingénieusement l'État à un navire, et le ministre à son pilote. Maintenant, tout est plus compliqué et enchevêtré; le vaisseau de l'État est devenu un navire à vapeur, et le ministre n'a plus à s'occuper simplement du gouvernail; mais, comme mécanicien responsable, sa place est plus bas, au milieu de l'énorme machine, et il est là, examinant avec anxiété chaque petit ressort d'acier, chaque rouage qui pourrait causer un arrêt, regardant nuit et jour dans la fournaise ardente, et suant de chaleur et d'angoisse; car, à la moindre méprise de sa part, la grande chaudière pourrait sauter, et, à cette occasion, le navire et l'équipage couler à fond. Pendant ce temps, le capitaine et les passagers se promènent tranquillement sur le pont, le pavillon flotte au mât, et celui qui voit flotter ainsi paisiblement le

navire ne se doute pas de la dangereuse machine, et des soucis et des alarmes cachés dans ses flancs.

Aussi succombent-ils à une mort prématurée, les pauvres mécaniciens responsables du navire anglais de l'État. Touchante est la mort du grand Pitt, plus touchante encore celle d'un plus grand que lui, Fox. Perceval serait mort de l'ordinaire maladie ministérielle, si un coup de poignard ne l'avait expédié plus vite. C'est aussi cette maladie ministérielle, qui a si bien mis lord Castlereagh au désespoir, qu'il s'est coupé la gorge à North-Cray, dans le comté de Kent. Lord Liverpool tomba aussi de la même manière dans la mort de l'imbecillité. Canning, ce Canning divinisé, nous l'avons vu, empoisonné par les calomnies des hauts tories, succomber comme un Atlas malade, sous le poids d'un monde. Les uns après les autres, ils sont inhumés à Westminster, ces pauvres ministres qui, nuit et jour, ont à penser pour les rois d'Angleterre, tandis que ceux-ci, le teint fleuri et ne pensant à rien, prolongent leur vie jusqu'à l'extrême vieillesse.

Mais quel est le nom de cette grande inquiétude, qui mine nuit et jour le cerveau des ministres anglais et qui les tue? Elle s'appelle *the debt*, la dette.

Les dettes, aussi bien que le patriotisme, la religion, l'honneur, etc., sont l'un des priviléges de l'homme (car les bêtes n'ont pas de dettes), mais en même temps l'un des tourments par excellence de l'humanité, et, de même qu'elles ruinent les individus, elles perdent aussi des générations entières, et semblent remplacer le *fatum* antique dans les tragédies nationales de notre temps. L'Angleterre ne peut échapper à ce fatum, ses ministres voient s'approcher la catastrophe, et meurent dans le désespoir de l'impuissance.

Si j'étais employé comptable des finances royales de Prusse, ou membre du corps du génie, je voudrais supputer, selon l'usage ordinaire, toute la somme de la dette anglaise en gros d'argent, et indiquer exactement combien de fois on pourrait couvrir, avec ces gros d'argent, la rue Frédéric, à Berlin, ou même le globe entier. Mais le calcul n'a jamais été mon fort, et je préfère laisser à quelque Anglais la sinistre occupation de compter ses dettes, et de calculer les détresses ministérielles qui en résultent. Personne pour cela ne vaut mieux que le vieux Cobbett, et j'emprunte au dernier numéro de son *Register* les éclaircissements qui suivent :

« L'état des choses est celui-ci :

1. — Ce gouvernement, ou bien plutôt cette aristocratie et Église, ou, si vous le préférez, ce gouvernement, a emprunté une grande somme d'argent, avec laquelle il a acheté beaucoup de victoires, aussi bien sur terre que sur mer, — une foule de victoires de toute espèce et de toute grandeur.

2. — Toutefois, je dois faire remarquer avant tout à quelle occasion et dans quel but on a acheté ces victoires; l'occasion a été la révolution française, qui avait mis à bas tous « les priviléges aristocratiques et les dîmes ecclésiastiques, » et le but était d'empêcher en Angleterre une réforme parlementaire, qui aurait eu vraisemblablement pour résultat une semblable démolition de tout privilége aristocratique, et de toute dîme ecclésiastique.

3. — Mais, pour empêcher que l'exemple des Français ne fût suivi par les Anglais, il était nécessaire d'attaquer les Français, de les entraver dans leurs progrès, de mettre en danger leur liberté récemment conquise, de les pousser à des actes désespérés, et enfin de faire de la Révolution un tel épouvantail, un tel monstre pour les peuples, qu'on

ne pût se représenter sous le nom de liberté autre chose qu'un agrégat de bassesse, d'abominations et de sang, et que le peuple anglais, dans l'enthousiasme de sa terreur, pût être amené jusqu'à s'éprendre d'amour pour ce gouvernement abominable et despotique qui florissait autrefois en France, et que tout Anglais, depuis les jours d'Alfred le Grand, en descendant jusqu'à ceux de Georges III, avait toujours détesté.

4. — Pour exécuter ce plan, il fallait le concours de diverses nations étrangères; ces nations furent donc assistées *(subsidized)* avec l'argent anglais; des émigrés français furent entretenus avec l'argent anglais; bref, on fit une guerre de vingt-deux ans pour écraser un peuple qui s'était soulevé contre les « priviléges aristocratiques et les dîmes ecclésiastiques. »

5. — Notre gouvernement remporta de la sorte « d'innombrables victoires » sur les Français, qui, à ce qu'il semble, furent toujours battus; mais ces innombrables victoires étaient *achetées,* c'est-à-dire remportées par des mercenaires que nous avions achetés pour de l'argent, et nous eûmes à notre solde, dans un seul et même temps, des troupes

entières de Français, Hollandais, Suisses, Italiens, Russes, Autrichiens, Bavarois, Hessois, Hanovriens, Prussiens, Espagnols, Portugais, Napolitains, Maltais, et Dieu sait qui encore!

6. — En louant ainsi les services étrangers, et utilisant notre propre flotte et nos forces de terre, nous achetâmes tant de victoires sur les Français, pauvres diables qui manquaient d'argent pour faire un semblable trafic, que nous parvînmes enfin à dompter leur révolution, à rétablir chez eux, jusqu'à un certain degré, l'aristocratie, sans pouvoir toutefois restaurer de même les dîmes ecclésiastiques.

7. — Il y eut pendant près de deux longues années, chez cette nation, alors si heureuse, une joie immense qui allait jusqu'à l'ivresse; pour célébrer ces victoires, on vit se succéder coup sur coup fêtes, jeux populaires, arcs de triomphe, carrousels, combats simulés, et autres divertissements qui coûtèrent plus d'un quart de million de livres sterling, et la chambre des communes vota à l'unanimité une somme énorme (trois millions de livres sterling, si je ne me trompe), pour élever des arcs de triomphe, statues commémoratives et autres

monuments, destinés à éterniser les « glorieux événements de la guerre. »

8. — Constamment, depuis ce temps, nous avons eu le bonheur de vivre sous le gouvernement de ces mêmes personnages qui avaient conduit nos affaires dans lesdites glorieuses guerres.

9. — Constamment, depuis ce temps, nous avons vécu dans une paix profonde avec le monde entier; on peut admettre que c'est encore le cas aujourd'hui, malgré le petit intermède de notre chamaille avec les Turcs; aussi l'on pourrait croire qu'il n'y pas de raison au monde pour que nous ne soyons pas maintenant heureux; nous avons la pâix, notre sol produit des fruits abondants, et, comme l'avouent les sages et les législateurs de notre temps, nous sommes la nation la plus éclairée de toute la terre. Partout, en effet, nous avons des écoles pour instruire les générations nouvelles; dans chaque paroisse du royaume, nous n'avons pas seulement un recteur, ou un vicaire, ou un curé, mais peut-être encore six maîtres de religion, dont chacun est d'une autre couleur que ses quatre collègues, de sorte que notre pays est suffisamment pourvu d'enseignements de toute espèce, qu'aucun homme de

ce bienheureux pays ne peut vivre dans l'état d'ignorance, et que, pour cela, nous nous demandons, avec une surprise d'autant plus grande, comment il se peut faire que quelqu'un qui doit devenir le premier ministre de ce fortuné pays, envisage cet emploi comme une charge si lourde et si difficile.

10. — Hélas! nous avons un seul malheur, mais c'est un vrai malheur; nous avons, en effet, acheté quelques victoires, — elles étaient magnifiques, — ce fut une bonne affaire, — elles valaient trois ou quatre fois ce que nous en avons donné, comme mistress Tweazle a coutume de dire à son mari quand elle revient du marché, — l'offre et la demande de victoires était considérable; — bref, nous ne pouvions mieux agir que de faire une grande provision de victoires à des prix si favorables.

11. — Mais, — je l'avoue avec tristesse, — comme bien d'autres gens, nous avons emprunté l'argent avec lequel nous avons acheté ces victoires, lorsque nous avions besoin de ces victoires, dont nous ne pouvons maintenant nous défaire en aucune façon, tout aussi peu qu'un homme ne peut se défaire de

sa femme, quand une fois il a eu le bonheur de se mettre sur les épaules ce gracieux fardeau.

12. — Il arrive ainsi que chaque ministre qui se met à la tête de nos affaires doit s'occuper aussi du payement de ces victoires, pour lesquelles on n'a pas encore livré un penny.

13. — Il n'est pas question pour lui, sans doute, de rembourser en une fois, capital et intérêts, tout l'argent que nous avons emprunté pour en acheter des victoires; mais il faut absolument, hélas! qu'il veille de très-près au payement régulier des *intérêts;* et ces intérêts, en y ajoutant la solde de l'armée, et d'autres dépenses qui proviennent de nos victoires, sont si considérables, qu'un homme doit avoir des nerfs assez solides quand il veut entreprendre la bagatelle de pourvoir au payement de cette somme.

14. — Antérieurement, avant que nous nous fussions avisés de faire des acquisitions de victoires et des approvisionnements par trop riches de gloire, nous portions déjà une dette d'un peu plus de *deux cents millions,* tandis que la taxe des pauvres, pour l'Angleterre et le pays de Galles, ne s'élevait pas à plus de deux millions par an, et que nous n'avions

rien encore de ce fardeau qui nous est imposé aujourd'hui sous le nom de *dead weight*, et qui est tout entier un résultat de notre soif de gloire.

15. — Outre cet argent emprunté à des créanciers qui le fournirent volontairement, notre gouvernement, dans sa soif de gloire, fit encore un grand emprunt indirect chez les pauvres, c'est-à-dire qu'il augmenta les taxes ordinaires à un degré tel, que les pauvres furent beaucoup plus écrasés que jamais, et que le chiffre des pauvres et de la taxe des pauvres s'augmenta prodigieusement.

16. — La taxe des pauvres monta de deux millions à huit millions; les pauvres ont une espèce de gage, une hypothèque sur le sol; il s'établit ainsi une nouvelle dette de six millions qu'il faut ajouter à toutes les autres dettes qu'à causées notre passion pour la gloire, et l'achat de nos victoires.

17. — *The dead weight* consiste en rentes viagères que nous servons, sous le nom de pensions, à une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, comme récompenses des services que ces hommes nous ont rendus, ou doivent nous avoir rendus, pour obtenir nos victoires.

18. — Le capital de la dette contractée par ce

gouvernement pour se procurer des victoires, consiste à peu près dans les sommes suivantes :

	Livres sterl.
Somme afférente à la dette nationale. . . .	800,000,000
Somme afférente à la dette des pauvres. . .	150,000,000
Dead weight, compté comme capital d'une dette.	175,000,000
TOTAL.	1,125,000,000

C'est-à-dire que cinquante-six millions de rente 5 0/0, payés annuellement, donnent un chiffre de *onze cent vingt-cinq millions*. Ce chiffre de cinquante-six millions est à peu près le chiffre actuel, si ce n'est que la dette des pauvres n'est pas indiquée dans les comptes qui sont soumis au Parlement, parce que le pays la paye directement dans les différentes paroisses. Ainsi, en déduisant ces six millions des cinquante-six, il se trouve que les créanciers de l'État, et les gens du *dead weight*, absorbent tout le reste.

19. — Toutefois, la dette des pauvres est une dette comme celle qui est due aux créanciers de l'État, et elle dérive évidemment de la même source. Les pauvres sont écrasés par le poids effrayant des

taxes; tous les autres en sont aussi écrasés, il est vrai; mais tous, à part les pauvres, ont vu plus ou moins secouer ce fardeau de leurs épaules, et il est enfin tombé complétement, et d'un poids terrible, sur les pauvres, et ceux-ci ont perdu leurs tonneaux de bière, leurs chaudrons de cuivre, leurs assiettes d'étain, leur pendule, leur lit et tout, jusqu'aux outils de leur profession, et ils ont dû se couvrir de haillons et ont perdu la chair de leurs os. On ne pouvait les pousser davantage à l'extrémité, et on leur rendit, sous le nom d'augmentation de la taxe des pauvres, quelque chose de ce qu'on leur avait pris. C'est donc là une vraie dette, une véritable hypothèque sur le pays. Les intérêts de cette dette peuvent sans doute être retenus; mais, si cela arrivait, les personnes auxquelles ils sont dûs accourraient en masse, et s'en feraient payer le montant, n'importe avec quelles valeurs. C'est donc une véritable dette, et une dette qu'on payera jusqu'au dernier penny, et même, je le remarque expressément, à laquelle on donnera un privilége sur toutes les autres.

20. — Il n'est donc pas besoin de tant s'étonner en voyant la détresse de ceux qui entreprennent de

semblables affaires ! Il y a lieu de s'étonner seulement que quelqu'un se prête à une semblable entreprise, quand on ne l'a pas laissé libre d'opérer à son gré une transformation radicale de tout le système.

21. — A cela s'ajoute que les deux premières dettes, savoir la dette de l'État et le *dead weight*, étaient payées antérieurement, ou, pour mieux dire, que les intérêts en étaient payés en un papier-monnaie avili, dont une valeur de quinze schellings valait à peine autant qu'un boisseau de froment de Winchester. C'est ainsi qu'on avait payé ces créanciers pendant bien des années; mais, en 1819, un profond ministre, M. Peel, fit cette grande découverte qu'il était plus avantageux pour la nation de payer ses dettes en argent effectif, dont cinq schellings, au lieu de quinze en papier-monnaie, valent autant qu'un boisseau de froment de Winchester!

22. — La somme nominale ne fut pas changée. Elle resta toujours la même, rien n'eut lieu, si ce n'est que M. Peel et le Parlement changèrent *la valeur de la somme,* et demandèrent que la dette fût payée en une espèce d'argent représentant cinq schellings, qui ne peuvent être obtenus que par un

travail ou des objets en nature équivalents à quinze schellings *de la valeur à laquelle les dettes furent contractées.*

23. — De 1819 à aujourd'hui, la nation vécut ainsi dans la situation la plus désolante ; elle fut dévorée par ses créanciers, qui, d'ordinaire, sont des juifs, ou pour mieux dire, des chrétiens qui agissent comme des juifs, et qu'il ne serait pas facile d'engager à tomber moins avidement sur leur proie.

24. — Mainte tentative a été faite pour mitiger les conséquences du changement de 1819 dans la valeur de l'argent; mais ces tentatives ont échoué : on aurait bientôt fait sauter le système tout entier.

25. — Il est impossible ici de chercher un correctif dans la diminution de la rente annuelle de la dette de l'État, et de celle du *dead weight;* pour abaisser ainsi la dette, pour imposer au pays une réduction semblable, pour empêcher qu'elle ne produise de grands bouleversements, et ne fasse mourir de faim, à Londres et dans les environs, un demi-million d'hommes, il est nécessaire de faire *ailleurs* de bien autres réductions, *avant* de tenter

celle des deux dettes susdites, ou de leurs intérêts.

26. — Comme nous l'avons vu, les victoires furent achetées dans l'intention d'empêcher en Angleterre des réformes parlementaires, et de maintenir debout les priviléges de l'aristocratie et les dîmes de l'Église ; ce serait donc une abomination criante de soustraire leurs rentes légitimes à ces gens qui nous ont prêté de l'argent, ou leur solde à ceux qui nous ont loué leurs bras, pour obtenir nos victoires ; ce serait une infamie qui appellerait sur nous la vengeance divine de faire une chose semblable, tandis que les dignités lucratives de l'aristocratie, ses pensions, sinécures, donations royales, récompenses militaires, et enfin les dîmes du clergé resteraient intactes !

27.—*Ici, ici* donc, gît la difficulté : celui qui devient ministre, devient ministre d'un pays qui a eu une grande passion pour les victoires, qui s'en est largement approvisionné, et s'est acquis une gloire militaire inouïe, mais qui malheureusement n'a pas payé encore ces splendeurs, et laisse au ministre le soin de solder les comptes, sans que celui-ci sache où prendre l'argent. »

Voilà des choses qui peuvent mener un ministre

au tombeau, ou tout au moins lui ôter la raison. L'Angleterre doit plus qu'elle ne peut payer. Qu'on ne dise pas qu'elle a les Indes et de riches colonies. Les derniers débats du Parlement ont montré que l'État anglais ne tire par un denier de revenus effectifs de ses immenses possessions des Grandes-Indes, et même qu'il doit y envoyer un supplément de quelques millions. Ce pays n'est utile à l'Angleterre que parce qu'un certain nombre d'Anglais qui s'y enrichissent favorisent, par leurs trésors, l'industrie et le commerce de la mère patrie, et que la Compagnie procure à des milliers d'autres du pain et un établissement. Les colonies, de même, ne donnent pas non plus de revenus à l'État ; elles ont aussi besoin de subsides, et servent à développer le commerce et à enrichir l'aristocratie, dont les neveux y sont envoyés comme gouverneurs et employés. Le payement de la dette nationale retombe ainsi tout entier sur la Grande-Bretagne et l'Irlande. Mais, ici encore, les ressources ne sont pas aussi considérables que la dette même. Laissons encore parler Cobbett :

« Il y a des gens qui, pour indiquer une espèce de remède, parlent des *ressources* du pays. Ce sont

des écoliers de feu Colquhoun [1], un preneur de voleurs, qui a écrit un gros livre pour prouver que notre dette ne doit pas nous donner la moindre inquiétude, puisqu'elle est *minime* en comparaison des ressources de la nation; et, pour que ses judicieux lecteurs pussent se faire une certaine idée de l'incommensurabilité de ces ressources, il dressa un inventaire de tout ce qui se trouvait dans le pays jusqu'aux *lapins*, et parut regretter même de ne pouvoir y comprendre les souris et les rats. Il estima la valeur des chevaux, vaches, brebis, cochons de lait, volaille, gibier, lapins, poissons; la valeur des ustensiles de ménage, vêtements, combustible, sucre, épices, bref de toutes choses dans le pays; et puis, après avoir additionné le tout, en y ajoutant la valeur des fonds de terre, arbres, maisons, mines, le revenu de l'herbe, du grain, les navets et le lin, et être arrivé à une somme, Dieu sait de combien de

1. L'Écossais Patrick Colquhoun, après avoir fait en Amérique et en Angleterre une fortune considérable, fonda à Londres plusieurs établissements philanthropiques. L'appellation singulière que lui donne Cobbett, vient de ce qu'il avait rempli des fonctions de judicature, et écrit, outre son ouvrage sur *la Population, la Puissance et les Ressources de l'empire britannique*, un traité sur la *Police de Londres*. (*N. du T.*)

mille millions, il éclate comme une pintade en un fin ricanement de jactance écossaise, et, riant d'un air moqueur, il demande à des gens de ma sorte : « Avec des ressources comme celles-là, avez-vous » core peur d'une banqueroute nationale ? »

» Cet homme ne songeait pas qu'il faut des maisons pour y *vivre*, des terres pour fournir de la nourriture, des habits pour couvrir sa nudité, des vaches qui donnent du lait, pour étancher la soif ; du bétail, des moutons, des porcs, de la volaille et des lapins, afin qu'on les mange ; oui, que le diable emporte cet absurde Écossais ! Ces choses ne sont pas là pour qu'on les vende afin de payer les dettes nationales. Vraiment, il a compté encore parmi les ressources de la nation le salaire des journaliers ! Ce sot endiablé de Colquhoun, que ses frères d'Écosse ont coiffé d'un bonnet de docteur parce qu'il avait écrit un aussi excellent livre, semble avoir complétement oublié que les journaliers ont eux-mêmes besoin de leur salaire, pour se procurer quelque chose à *manger* et à *boire*. Il pouvait tout aussi bien estimer la valeur du sang dans nos veines comme bon à faire des boudins ! »

Ainsi parle Cobbett. Pendant que j'écris ses pa-

roles, il reparaît lui-même en personne dans ma mémoire, comme l'année dernière au bruyant dîner de Crown-and-Anchor-Tavern ; je le revois avec son rouge visage injurieux, et son rire radical, où une haine mortelle empoisonnée se mêlait sinistrement à la joie railleuse d'entrevoir avec certitude la ruine prochaine de ses ennemis.

Que personne ne me blâme de citer Cobbett ! On peut l'accuser tant qu'on voudra de déloyauté, d'envie et de vulgarité ; mais on ne saurait nier qu'il ne fût singulièrement éloquent, et que très-souvent, et surtout dans le pamphlet qui précède, il n'ait raison. C'est un chien à la chaîne, se jetant avec une égale fureur sur tout individu qu'il ne connaît pas, mordant souvent les mollets du meilleur ami de la maison, qui aboie toujours, et, précisément à cause de ces abois continuels, n'est plus écouté quand il hurle après un véritable voleur. Aussi ces voleurs de bon ton, qui grugent l'Angleterre, ne croient pas même nécessaire de jeter un os à ce Cobbett hargneux, pour lui fermer la gueule. C'est encore là ce qui le met le plus en colère, et il grince ses dents affamées.

Vieux Cobbett ! chien d'Angleterre ! je ne t'aime

pas, car toute nature vulgaire m'est antipathique; mais je te plains du plus profond de mon âme quand je vois que tu ne peux t'arracher à ta chaîne, et atteindre ces voleurs qui, tout en riant, emportent leur butin sous tes yeux, et se raillent de tes bonds inutiles, de tes hurlements impuissants.

LES PARTIS D'OPPOSITION

Un de mes amis a comparé d'une manière très-juste l'opposition dans le Parlement à un *coche d'opposition*. On nomme ainsi en Angleterre une voiture publique, qu'une compagnie de spéculation établit à ses frais, et qui fait le service à des prix si dérisoires, que les voyageurs lui donnent volontiers la préférence sur toutes les autres. Ces dernières, pour conserver des voyageurs, sont naturellement forcées d'abaisser leur tarif; mais, dans cette surenchère, ou plutôt cette sous-enchère, elles sont bientôt distancées par le coche d'opposition, et, ruinées par une semblable concurrence, finissent par rentrer sous la remise. Le coche d'opposition,

devenu ainsi maître du pavé, et se trouvant seul, hausse ses prix, et dépasse même souvent ceux de l'ancien service; de sorte que le pauvre voyageur n'a rien gagné, souvent même a perdu, et paye et jure, jusqu'à ce qu'un nouveau coche d'opposition recommence le même jeu, avec ses alternatives d'espoir et de déception.

Quelle ne fut pas l'arrogance des whigs, lorsque le parti des Stuarts succomba, et que la dynastie protestante monta sur le trône ! Les tories passèrent alors à l'opposition, et John Bull, le pauvre payager d'État, eut des raisons de rugir de joie lorsqu'ils reprirent la haute main. Mais cette joie ne fut pas longue ; d'année en année, il fallut payer davantage pour le transport ; le tarif était cher, et le service se faisait mal ; les cochers sur leur siége devenaient fort grossiers ; à tout moment, des secousses et des cahots ; à chaque détour, on risquait de verser, et le pauvre John rendit grâce à Dieu, son Créateur, lorsque, récemment, les rênes du char de l'État tombèrent en de meilleures mains.

Encore ici, malheureusement, la joie ne fut pas longue : le nouveau cocher d'opposition tomba mort du haut de son siége ; la peur en fit descendre l'autre

quand il vit les chevaux s'effrayer, et les anciens conducteurs, les vieux postillons à éperons d'or, ont repris leurs anciennes places, et font claquer leur vieux fouet.

Je ne veux pas poursuivre l'image plus longtemps et je reviens aux noms de whigs et de tories que j'ai employés tout à l'heure pour désigner les partis d'opposition: il ne sera pas inutile d'éclaircir un un peu ces appellations, qui, depuis longtemps, ont contribué à embrouiller les idées.

Comme au moyen âge, les noms de guelfes et de gibelins avaient reçu, par la transformation des intérêts et les événements, les significations les plus vagues et les plus changeantes, il en fut de même plus tard en Angleterre pour ceux de whigs et de tories, dont il est à peine possible d'indiquer l'origine. Les uns prétendent qu'après avoir été d'abord des sobriquets injurieux, ils devinrent à la fin des noms honnêtes de partis, comme par exemple la confédération des gueux se baptisa elle-même du nom insultant qui lui avait été donné à l'origine ; comme, plus tard, les jacobins s'appelèrent parfois eux-mêmes sans-culottes, et comme peut-être, un jour, les serviles et les obscurantistes d'aujourd'hui

se feront de ces noms un titre d'honneur ; ce qui, à vrai dire, ne leur est pas possible encore. Le mot de *whig* doit avoir désigné en Irlande quelque chose de particulièrement maussade et refrogné, et aurait été donné par dérision aux presbytériens et, en général, aux nouveaux sectaires. Celui de *tory*, qui devient à la même époque un nom de parti, désignait en Irlande certains mendiants effrontés et voleurs. Ces deux surnons furent mis en circulation au temps des Stuarts, pendant les querelles entre les sectes et l'Église établie.

L'opinion générale est que le parti des tories penche absolument du côté du trône, et lutte pour les prérogatives de la couronné, tandis que celui des whigs incline d'avantage vers le peuple, et défend ses droits. Toutefois, ces acceptions sont vagues, et c'est surtout dans les livres qu'on les trouve. On pourrait bien plutôt envisager ces mots comme des noms de coteries. Ils désignent des hommes qui, sur certains points débattus, sont complétement d'accord entre eux, dont les ancêtres et les amis l'ont déjà été de même en semblable occurrence, et qui, dans les tempêtes politiques, ont supporté ensemble les bons et les mauvais jours, ainsi

que l'hostilité du parti opposé. De principes, il n'en est pas question ; on n'est pas d'accord sur certaines idées, mais on l'est sur certaines mesures à prendre dans l'administration de l'État, sur la suppression ou le maintien de certains abus, sur certains bills, certaines *questions* héréditaires, à quelque point de vue que ce soit, le plus souvent par habitude. Les Anglais ne se laissent pas désorienter par les noms des partis. Quand ils parlent de whigs, ce mot n'a pas pour eux un sens déterminé, comme par exemple chez nous, où le nom de libéraux éveille tout de suite l'idée d'hommes qui sont d'accord, au fond du cœur, sur certains principes de liberté ; mais ils se représentent un groupe d'hommes dont chacun garde d'ailleurs sa propre manière de voir et formerait en quelque sorte un parti à lui tout seul, mais qui, seulement, comme nous l'avons vu, combattent ensemble, réunis contre les tories par des circonstances extérieures, des intérêts accidentels, des connexions d'amitié et d'inimitié. Il ne s'agit point ici d'une lutte contre des aristocrates, dans le sens que nous donnons à ce mot, puisque les tories ne sont pas, de sentiment, plus aristocrates que les whigs ; voire même que la bourgeoisie, qui envisage

l'aristocratie comme chose aussi immuable que le soleil, la lune et les étoiles, regarde les priviléges de la noblesse et du clergé non-seulement comme utiles à l'État, mais comme une nécessité de nature, et combattrait peut-être pour ces prérogatives avec infiniment plus d'ardeur que les aristocrates proprement dits, précisément parce qu'elle y croit plus fermement que ceux-ci, qui souvent ont perdu la foi en eux-mêmes. A ce point de vue, on peut dire que la nuit du moyen âge s'étend encore sur l'esprit des Anglais; l'idée sainte de l'égalité civile de tous les hommes ne les a point illuminés encore; aussi gardons-nous bien d'appeler servile tel homme d'État anglais, appartenant à la bourgeoisie, mais professant des opinions tories, et de le mettre au rang de ces chiens rampants qui pourraient être libres, et pourtant son rentrés dans leur ancien chenil, et aboient aujourd'hui au soleil de la liberté.

Aussi, pour comprendre l'opposition anglaise, les noms de whigs et de tories sont-ils tout à fait inutiles, et c'est à bon droit que sir Francis Burdett, au commencement de la session de l'année dernière, a déclaré nettement que ces mots avaient perdu au-

jourd'hui toute signification; Thomas Lethbridge, que le créateur du monde et du bon sens n'a pas doué de trop d'esprit, a eu, ce jour-là, un très-bon mot, peut-être le seul de sa vie, quand il s'est écrié, en entendant Burdett : *He has untoried the tories and unwhig ged the whigs.*

Les noms de *reformers* ou de *radical reformers*, ou, plus brièvement, tout uniment de *radicals*, ont plus d'importance. D'ordinaire, on donne à ces mots le même sens : le même vice capital dans la constitution de l'État, les mêmes remèdes à y apporter, préoccupent ceux qui les portent, et qui ne se distinguent entre eux que par une nuance plus ou moins tranchée. Ce vice est l'organisation défectueuse de la représentation du peuple, qui accorde aux *bourgs pourris*, c'est-à-dire à des bourgades disparues ou désertes, ou plutôt aux oligarques à qui elles appartiennent, le droit d'envoyer des représentans au Parlement, tandis que de grandes villes populeuses (ainsi beaucoup de nouvelles villes de fabriques) n'ont pas un seul député à élire! Quant au remède à ce mal, c'est la réforme parlementaire. Il est vrai qu'on n'envisage point cette réforme comme un but, mais comme un moyen.

On espère obtenir par là une représentation meilleure des intérêts du peuple, des ressources contre sa misère, et la suppression d'abus aristocratiques, On peut penser que la réforme parlementaire, cette demande équitable et juste, a aussi ses partisans parmi les hommes modérés qui ne sont rien moins que jacobins, et, quand on nomme ces hommes-là *reformers*, on accentue ce mot d'une tout autre manière que celui de *radical*, dont il est à mille lieues, et auquel on donne un tout autre ton, par exemple quand on parle de Hunt et de Cobbett, bref de ces révolutionnaires violents, de ces grinceurs de dents, qui demandent à grands cris une réforme parlementaire pour amener la ruine de toutes les formes sociales, le triomphe de l'avidité, et une pleine ochlocratie. Aussi les nuances d'opinion parmi les coryphées de ce parti sont-elles innombrables. Mais, je l'ai dit, les Anglais connaissent fort bien leur monde ; le nom ne trompe pas le public, qui sait très-exactement où le combat n'est qu'apparent, et où il est sérieux. Souvent, pendant de longues années, la lutte dans le Parlement n'est qu'un jeu d'oisifs, un tournoi où l'on combat pour la couleur qu'on a choisie par caprice; mais la guerre

devient-elle sérieuse, chacun se hâte aussitôt sous la bannière de son parti naturel. Nous l'avons bien vu au temps de Canning. Les plus ardents adversaires se tendirent la main, quand les intérêts les plus positifs furent en jeu; tories, whigs et radicaux se groupèrent comme une phalange autour du courageux ministre plébéien, qui cherchait à vaincre l'arrogance des oligarques. Mais je crois néanmoins que plus d'un whig de haute naissance, tout fier d'être assis derrière Canning, serait rentré bien vite dans la clique des chasseurs de renards, si l'on avait proposé tout à coup l'abolition de tous les droits nobiliaires. Je crois (Dieu me le pardonne !) que Francis Burdett lui-même, qui, dans sa jeunesse, a été un radical très-vif, et encore maintenant n'est pas compté parmi les *reformers* à l'eau de rose, irait immédiatement s'asseoir, en semblable occurrence, à côte de sir Thomas Lethbridge. Les radicaux plébéiens sentent très-bien cela, et c'est pourquoi ils détestent les soi-disant whigs qui parlent pour la réforme parlementaire, et les détestent presque plus que leurs ennemis mortels, les tories.

Dans ce moment, l'opposition anglaise consiste bien plus en *reformers* qu'en whigs proprement

dits. Le chef de l'opposition, dans la chambre des Communes, *the leader of the opposition*, appartient incontestablement à ces derniers. Je parle ici de Brougham.

Chaque jour, nous lisons dans les journaux les discours de ce héros parlementaire, et ses opinions sont généralement connues. Ce qui l'est moins, ce sont les particularités personnelles qui s'y font remarquer, et pourtant il faut connaître les unes pour comprendre à fond les autres. Le portrait qu'un spirituel Anglais a tracé de Brougham au Parlement, sera donc ici à sa place :

« Sur le premier banc, à gauche du *speaker*, est assise une figure qui semble être restée penchée près de sa lampe d'étude jusqu'à ce que non-seulement la fleur de la vie, mais la force vitale elle-même aient commencé à disparaître; et cependant, c'est cette figure, en apparence abandonnée, qui attire sur elle les yeux de toute la Chambre, et qui, du moment où elle paraît vouloir se lever à sa façon mécanique et presque automatique, met tous les sténographes dans un mouvement endiablé, tandis que tous les vides de la galerie se remplissent comme si elle était une solide voûte de pierre, et que toute

la foule humaine qui se tient encore au dehors cherche à y pénétrer par les portes latérales. Au-dessous, dans la Chambre, le même intérêt semble se manifester; car, aussitôt que cette figure se développe en une courbe verticale, ou plutôt en un raide zigzag de lignes verticales, les quelques zélotes des deux côtés de l'assemblée, qui faisaient assaut de paroles étourdissantes, retombent subitement sur leurs siéges, comme s'ils avaient aperçu un fusil à vent sous la robe du *speaker*.

» Après ce bruit précurseur, et le silence de mort qui l'a suivi, Henry Brougham s'est approché lentement, et à pas comptés de la table des Actes, et reste là debout et penché, les épaules relevées, la tête en avant, la lèvre supérieure et les narines tremblantes, comme s'il avait peur de prononcer un mot. Son air, son extérieur semble presque d'un de ces prédicateurs qui parlent en plein vent, — non pas de ceux d'aujourd'hui qui entraînent après eux la foule oisive du dimanche, mais de l'un de ces prédicants du vieux temps qui cherchaient à conserver et à répandre dans le désert la pureté de la foi, qui avait disparu des villes et même de l'Église. Les sons de sa voix sont pleins et mélo-

dieux, mais s'élèvent lentement, prudemment, et on croirait même avec peine; de sorte qu'on ne sait si la puissance intellectuelle de cet homme est incapable de maîtriser son sujet, ou sa force physique incapable de l'exprimer. Sa première phrase, ou plutôt ses premiers membres de phrase, — car on s'aperçoit bientôt que, chez lui, chaque phrase s'étend plus loin que les discours entiers d'autres individus, — ont quelque chose de très-froid, de très-peu assuré, et, en général, de si éloigné du point en discussion, qu'on ne peut comprendre comment il y pourra revenir. Chacune de ses propositions, il est vrai, est profonde et claire, parfaitement convaincante, visiblement déduite avec art des matériaux les plus choisis; et, de quelque branche de la science qu'elle puissent venir, elles en contiennent toujours la plus pure essence. On sent que toutes sont tendues dans une direction déterminée, et infléchie de ce côté avec une force puissante; — mais cette force est toujours invisible comme le vent, et, comme celui-ci, on ne sait d'où elle vient, ni où elle va.

» Mais, quand un nombre suffisant de ces propositions initiales a été mis en avant, quand chacune

des propositions auxiliaires que la science peut offrir pour assurer une série de raisonnements, a été introduite dans le corps du discours, quand chaque objection a été culbutée par un seul choc victorieux, quand toute une armée de vérités politiques et morales est là en ordre de bataille, — alors il se meut en avant pour le coup décisif, fermement ramassé comme une phalange macédonienne, et irrésistible comme les Highlanders chargeant la baïonnette au bout du fusil.

» Une proposition principale a-t-elle été enlevée avec cette faiblesse et cette incertitude apparentes, mais où se cache une force et une fermeté réelles, alors l'orateur se relève de corps comme d'esprit, et, par une attaque plus hardie et plus rapide, il emporte une seconde position. Après celle-ci, une troisième, puis une quatrième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les principes et toute la philosophie de la question débattue aient été en quelque sorte conquis, que tous ceux dans la Chambre qui ont des oreilles pour ouïr et un cœur pour sentir soient aussi irrésistiblement convaincus des vérités qu'ils viennent d'entendre que de leur propre existence ; de sorte que Brougham, s'il voulait s'arrêter

là, pourrait déjà passer sans contredit, pour le plus grand logicien de la chapelle Saint-Étienne. Les ressources intellectuelles de cet homme sont réellement merveilleuses, et il rappelle presque cette vieille légende du Nord où les premiers maîtres dans chaque branche de la science sont toujours tués par un seul individu, qui est devenu ainsi l'unique héritier de toutes leurs capacités intellectuelles réunies. Que l'objet soit ce qu'il voudra, touchant au sublime ou au lieu commun, abstrait ou pratique, Henry Brougham le connaît pourtant, et le connaît à fond. D'autres peuvent rivaliser avec lui, tel ou tel le dépassera même, dans la connaissance des beautés extérieures de la littérature antique; mais personne n'est plus profondément pénétré que lui de cette magnifique et brûlante philosophie, qui est assurément la perle la plus précieuse de l'écrin que nous a légué l'antiquité. Brougham n'emploie pas la langue claire et pure de Cicéron, cette langue sans défauts, et par cela même sentant un peu l'étiquette de cour; la forme de ses discours ne ressemble pas davantage à celle de Démosthènes, bien qu'il ait quelque chose de sa couleur; mais il ne lui manque ni les conclusions sévèrement logiques de l'orateur

romain, ni les redoutables paroles de colère du grec. Ajoutez à cela que personne mieux que lui ne sait utiliser dans ses discours au Parlement la science moderne; si bien que ces discours, abstraction faite de leur tendance et de leur signification politique, mériteraient d'être admirés comme de simples leçons sur la philosophie, la littérature et les arts.

» Cependant, il est tout à fait impossible d'analyser le caractère de l'homme, pendant qu'on l'entend parler. Après avoir fondé, comme nous l'avons vu, l'édifice de son discours sur un solide terrain philosophique, et dans les profondeurs de la raison; lorsque, revenu une seconde fois à ce travail, il a employé le fil à plomb et l'équerre pour voir que tout est en ordre, et que, d'une main de géant, il s'assure que tout est solide; quand il tient les pensées de ses auditeurs liées comme par des cordages que nul ne peut rompre, — alors il s'élance puissamment sur l'édifice qu'il s'est construit, sa stature et son ton s'élèvent, il évoque les passions de leurs retraites les plus secrètes, et il subjugue ses collègues ébahis, et la Chambre entière qui retentit d'un bruit de tonnerre. Cette voix, d'abord si basse et si

calme, ressemble maintenant au grondement assourdissant et aux vagues infinies de la mer ; cette figure, qui semblait au commencement plier sous son propre poids, on dirait qu'elle a des nerfs d'acier, des muscles de cuivre, oui, qu'elle est immortelle et immuable comme les vérités qu'elle exprime ; ce visage, tout à l'heure pâle et froid comme la pierre, est à présent animé et rayonnant comme si l'esprit intérieur était plus puissant encore que les paroles prononcées, et ces yeux bleus et tranquilles au regard d'abord si humble, qui semblaient solliciter notre bienveillance et notre pardon, il semble qu'il en sorte une flamme météorique qui allume l'admiration dans tous les cœurs. Ainsi se clôt la seconde partie, la portion passionnée du discours.

» Quand il a ainsi atteint la cime de l'éloquence, quand il semble regarder autour de lui pour considérer avec un sourire railleur l'admiration qu'il a excitée, alors sa stature s'affaisse de nouveau, et sa voix tombe jusqu'au murmure le plus étrange qui soit jamais sorti d'une poitrine humaine. Cet abaissement singulier, ou plutôt cette chute de l'expression, du geste et de la voix, que Brougham possède dans une perfection où n'a jamais atteint un autre

orateur, produit un effet merveilleux ; et ces paroles profondes, solennelles, presque chuchotées, et dont pourtant on saisit parfaitement chaque syllabe, ont une magie à laquelle on ne saurait résister, même quand on les entend pour la première fois, et qu'on n'a pas appris encore à connaître leur valeur efficace et leur action. Mais qu'on n'aille pas croire que l'orateur, ou le discours, est épuisé. Ces regards adoucis, ces accents voilés, ne signifient pas moins que le commencement d'une péroraison où l'orateur, comme s'il sentait qu'il est allé trop loin, veut de nouveau apaiser ses adversaires. Point du tout ; ce rapetissement du corps n'est point un signe de faiblesse, et cette chute de la voix un prélude de crainte et de soumission ; c'est l'inclinaison abandonnée du corps chez un lutteur qui épie l'occasion d'envelopper d'autant plus puissamment son adversaire ; c'est le saut en arrière du tigre qui, l'instant d'après, se précipitera sur sa proie avec des griffes d'autant plus sûres ; c'est le signe que Henry Brougham revêt toute son armure et saisit son arme la plus puissante. Dans ses arguments, il était clair et persuasif ; quand il évoquait les passions, on sentait chez lui quelque chose d'altier, mais aussi de puis-

sant et de victorieux; maintenant, il place sur son arc la dernière flèche, la plus terrible, — il devient effrayant dans ses invectives; malheur à l'homme sur lequel cet œil, tout à l'heure d'un bleu si tranquille, jettera un regard de feu sous ces sourcils contractés! malheur au pauvre diable pour qui ces paroles prononcées presque à voix basse, seront le prélude du désastre qui s'approche!

» L'étranger qui est peut-être entré aujourd'hui pour la première fois dans la galerie du Parlement, ne sait pas ce qui va arriver. Il ne voit qu'un homme dont les arguments l'ont convaincu, qui l'a réchauffé de sa passion, et qui maintenant, avec ce chuchotement étrange, semble aboutir à une conclusion boiteuse et timide. — O étranger, si tu étais plus familiarisé avec la chambre des communes, et assis sur un siége d'où tu pusses apercevoir tous les membres du Parlement, tu reconnaîtrais bientôt que ceux-ci ne sont certes pas de ton avis au sujet de cette péroraison. Tu en remarquerais plus d'un que la présomption ou l'esprit de parti a poussé, sans lest et sans gouvernail, dans cette mer orageuse, et qui maintenant jette autour de lui le regard d'angoisse du navigateur sur la mer de Chine

quand il découvre, d'un côté de l'horizon, ce sombre repos, signe assuré que, d'un autre côté, avant une minute, le typhon va s'abattre sur les eaux avec son souffle dévastateur; tu apercevrais quelque part un homme habile qui, s'il osait, pleurerait peut-être comme un enfant, et qui tremble de son corps et de son âme comme un tout petit oiseau; tu remarquerais un long antagoniste qui, les jambes chancelantes, se cramponne à son banc, de peur que l'ouragan qui s'approche ne l'en balaye, — ou bien le représentant majestueux et bien nourri de quelque gras comté qui enfonce ses deux poings dans les coussins, parfaitement résolu, si un homme de son importance était lancé hors de la Chambre, à ne pas séparer de son siége, et à l'emporter avec lui.

» Et maintenant, nous y sommes ! — Les paroles qui ont été soupirées et chuchotées si profondément éclatent si haut, qu'elles dominent même les acclamations joyeuses du parti de l'orateur; et, lorsque quelqu'un de ses infortunés adversaires a été écorché jusqu'aux os, que ses membres mutilés ont été comme trépignés par toutes les figures du discours, alors le corps de Brougham est comme brisé par la force de son propre esprit, il retombe sur son banc,

et les applaudissements de l'assemblée peuvent éclater librement. »

Je n'ai jamais été assez heureux pour pouvoir contempler Brougham pendant un semblable discours. Je ne l'ai entendu parler que par fragments et sur des sujets sans importance, et ce n'est que rarement que j'entrevoyais son visage. Mais toujours, — je l'ai bien remarqué, — aussitôt qu'il prenait la parole, il se faisait un silence profond, presque angoissant. Le portrait qui vient d'être tracé de lui n'est certainement pas exagéré. Brougham est de taille moyenne, de mince stature, la tête maigrement couverte de courts cheveux noirs appliqués sur les tempes. Son visage, long et pâle, semble ainsi plus mince encore, et a des mouvements de muscles convulsifs et pénibles, qui trahissent ses pensées avant qu'il les exprime. Cela nuit à ses spirituelles saillies; il est bon pour les saillies, comme pour les emprunteurs d'argent, de nous prendre à l'improviste. Bien que ses vêtements noirs soient, jusqu'à la coupe du frac, ceux d'un gentleman, ils contribuent à lui donner un certain air ecclésiastique. Peut-être cela tient-il davantage encore à son habitude de se baisser fréquemment,

et à la souplesse unique de son corps qui semble toujours aux aguets. Un de mes amis est, le premier, qui m'ait rendu attentif à ce côté *clérical* de la nature de Brougham, et la description qui précède confirme cette fine remarque. Pour moi, c'est l'*avocat* qui m'a d'abord frappé chez Brougham, surtout dans sa manière de démontrer, le doigt indicateur de la main constamment tendu en avant, et l'orateur secouant avec satisfaction sa tête penchée.

Ce qui est plus merveilleux encore, c'est l'activité sans repos de cet homme. Ces discours au Parlement, il les prononce après avoir été déjà absorbé, huit heures de suite peut-être, par les travaux ordinaires de sa profession d'avocat dans les salles des tribunaux ; et peut-être a-t-il passé la moitié de la nuit à écrire un article pour la *Revue d'Édimbourg*, ou à préparer des améliorations dans l'instruction populaire et les lois criminelles. Ses travaux sur l'instruction du peuple porteront certainement un jour de beaux fruits. Ceux qui ont pour objet la législation criminelle, dont Brougham et Peel s'occupent surtout maintenant, sont peut-être les plus utiles, les plus urgents tout au moins, car les lois anglaises sont plus cruelles encore que ses oligar-

ques. C'est le procès de la reine d'Angleterre qui a fondé d'abord la célébrité de Brougham. Il combattit en chevalier pour cette souveraine, et le roi Georges IV, on le comprend, n'oubliera jamais le service qu'il a rendu à sa bien-aimée femme. Aussi, lorsqu'en avril dernier, l'opposition l'emporta, Brougham n'entra pourtant pas dans le ministère, bien que, d'après l'ancien usage, sa qualité de *leader of the opposition* lui en donnât le droit.

PUNITIONS CORPORELLES

Je ne puis exprimer avec assez de force combien, en général, je suis prévenu contre les coups, et, en particulier, à quel point mon cœur se révolte quand je vois battre ceux qui sont hommes comme moi. L'orgueilleux seigneur de la terre, qui domine les mers et qui scrute les lois des étoiles, n'est à coup sûr aussi profondément humilié par rien autan que par les châtiments corporels. Les dieux, pour rabaisser et éteindre l'orgueil démesuré des hommes, inventèrent les coups. Mais les hommes dont l'esprit inventif fut aiguisé par une sourde colère, créèrent en échange le *point d'honneur*. Français, Japonais, brahmines de l'Inde, et le corps d'officiers

du continent, ont perfectionné au mieux cette invention ; ils ont mis en paragraphes la vengeance de l'honneur par le sang, et le duel, bien que condamné par les lois civiles, la religion et même la raison, n'en est pas moins le produit du développement humain dans sa fleur.

Mais, chez les Anglais, où d'ailleurs toutes les inventions sont perfectionnées jusqu'au dernier raffinement, le point d'honneur n'a pas encore reçu son dernier poli. Encore aujourd'hui, l'Anglais n'estime pas que les coups soient un aussi grand mal que la mort, et, pendant mon séjour en Angleterre, j'ai assisté à mainte scène qui me faisait penser que, dans ce libre pays, les coups n'ont pas pour l'honneur personnel un aussi fâcheux effet que dans la despotique Allemagne. J'ai vu rosser des lords, et ils ne semblaient sentir que l'effet matériel de cette offense. Aux courses de chevaux d'Epsom et de Brighton, j'ai vu des jockeys, pour faire faire place aux cavaliers qui disputaient le prix, courant çà et là, écartant à coups de fouet lords et gentlemen. Et que faisaient ces messieurs? Ils riaient en faisant la grimace.

Mais, si les châtiments corporels, en Angleterre,

ne sont pas aussi dégradants que chez nous, cela ne veut pas dire qu'ils méritent moins le reproche de cruauté. Ce reproche pourtant n'atteint pas le peuple anglais, mais l'aristocratie, qui, par le bien de l'Angleterre, n'entend pas autre chose que la sûreté de sa propre domination. Cette bande despotique ne pourrait se fier à des hommes libres, animés du libre sentiment de l'honneur; il lui faut l'obéissance aveugle d'esclaves battus. Le soldat anglais doit être tout à fait une machine, un automate qui marche et tire au commandement. Il n'a donc pas besoin d'être commandé par des chefs d'une personnalité considérable. Il en fallait de tels à de libres Français, guidés par l'enthousiasme, et qui, un jour, enivrés par l'âme de feu de leur grand général, conquirent le monde comme dans l'ivresse. Des soldats anglais n'ont pas besoin d'un généralissime, pas même d'un bâton de maréchal, mais seulement de celui d'un caporal, qui exécute exactement et tranquillement les instructions ministérielles, comme on peut l'attendre d'un morceau de bois. Et, puisqu'il faut enfin que je célèbre une fois sa gloire, j'avoue qu'un bâton tout à fait excellent de cette espèce est... Wellington, ce mannequin

anguleux, qui suit tous les mouvements des ficelles que tire l'aristocratie, ce vampire de bois du peuple, avec son regard de bois (*wooden look*, comme disait Biron), et je voudrais ajouter : avec un cœur de bois. Vraiment, la vieille Angleterre peut se mettre au nombre de ces murailles de bois, dont elle ne cesse de se faire gloire.

Le général Foy, dans son histoire de la guerre de la péninsule pyrénéenne, a décrit avec une frappante justesse le contraste du militaire français et du militaire anglais, et de leur discipline; et cette peinture nous montre ce que le sentiment de l'honneur et les coups peuvent faire du soldat.

Il est à espérer que le cruel système suivi par l'aristocratie anglaise ne se maintiendra plus longtemps, et que John Bull cassera en deux son bâton de caporal. Car John est un bon chrétien; il est doux et bienveillant, il soupire de la dureté de ses lois nationales, et dans son cœur habite l'humanité. Je pourrais là-dessus raconter une jolie histoire.

Une autre fois!

JOHN BULL[1]

Il semble que les Irlandais, par une loi invariable de leur nature, envisagent l'oisiveté comme la marque véritable et caractéristique d'un gentilhomme ; et, comme chaque individu de ce peuple, fût-il trop pauvre pour couvrir son gentil derrière, est pourtant un gentilhomme-né, il arrive que, proportion gardée, peu de rejetons de la verte Érin se mêlent avec les marchands de la Cité. Ces Irlandais, qui n'ont reçu que peu ou point d'éducation (et ces derniers forment la grande majorité), sont des journaliers gentlemen (*gentlemen daylabourers*),

1. Ce morceau a été traduit de l'anglais par Heine, et tiré d'une description de Londres, par un auteur inconnu.

et les autres sont gentlemen au sens absolu du mot. Si, par un rapide coup de main, ils pouvaient arriver à jouir d'une richesse mercantile, ils ne manqueraient pas de s'y décider; mais ils ne peuvent se résoudre à s'asseoir sur de petits siéges de comptoir à trois pieds, et, penchés sur des pupitres et de gros livres de compte, amasser lentement des trésors.

Ceci, par contre, est bien l'affaire d'un Écossais. Son ambition de parvenir au sommet de l'arbre est aussi assez vive; mais ses espérances sont moins ardentes que tenaces, et la persévérance laborieuse remplace chez lui le feu momentané. L'Irlandais saute et bondit comme un petit écureuil, et, si, comme cela arrive souvent, il ne s'est pas accroché assez ferme au tronc et aux branches, il dégringole dans la boue, et le voilà sali mais non blessé, se préparant, par une infinité de sauts en tout sens, à une nouvelle tentative qui, vraisemblablement, ne réussira pas davantage. Le lent Écossais, au contraire, choisit son arbre avec grand soin, examine s'il est de bonne croissance et assez solide pour le porter, assez vigoureusement enraciné pour n'être pas abattu par les orages du sort. Il veille à ce que

les branches les plus basses soient à sa portée, à ce que son ascension puisse avoir lieu sûrement et commodément. Il commence par le bas, examine attentivement chaque rameau avant de s'y hasarder, et n'avance pas un pied sans être sûr que l'autre est solidement fixé. D'autres gens, plus vifs et moins précautionneux, le devancent, et se raillent de la lenteur de ses mouvements; mais, peu lui importe, il grimpe patiemment et obstinément, et, quand les premiers culbutent à terre, et qu'il est au sommet, alors c'est à lui de rire, et il rit de tout son cœur.

Cette faculté merveilleuse de l'Écossais de faire son chemin dans le négoce, son extraordinaire souplesse avec ses supérieurs, sa promptitude à tendre sa voile à tout vent, tout cela fait qu'on trouve dans les maisons de commerce de Londres un nombre infini d'Écossais non-seulement comme employés, mais encore comme associés. Ces Écossais toutefois, en dépit de leur nombre et de leur influence, ne sont nullement parvenus à imprimer leur caractère national sur cette sphère de la société de Londres. Les qualités au moyen desquelles ils sont, au commencement de leur carrière, les meilleurs serviteurs de leurs chefs, et plus tard leurs meilleurs associés, ont précisément

aussi pour résultat de leur faire singer les goûts et les habitudes de leur entourage. Ils s'aperçoivent, en outre, que les objets auxquels chez eux ils attachaient le plus grand prix, sont peu estimés dans leur nouvelle patrie. Leurs minces connexions féodales, leur cousinage vantard avec quelque propriétaire barbu de deux ou trois montagnes pelées, leurs légendes de deux ou trois hommes extraordinaires dont les noms sont parfaitement inconnus hors d'Écosse, la modération puritaine dans laquelle ils ont été élevés, et la parcimonie qu'ils ont contractée dès l'enfance, — tout cela ne cadre pas avec les habitudes positives et dissipatrices de John Bull.

L'empreinte de John Bull est d'un relief aussi net et accusé que celui d'une monnaie grecque; où qu'on le trouve, à Londres ou à Calcutta, maître ou serviteur, on ne peut s'y tromper. Partout il se montre comme un fait brut, très-loyal, mais froid et parfaitement répulsif. Il a tout à fait la solidité d'une substance matérielle, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que John Bull, où qu'il soit et avec quelque personne qu'il soit, se regarde pourtant toujours comme le personnage essentiel; de même aussi ne recevra-

t-il jamais ni conseil ni direction de celui qui se sera donné l'air de vouloir le régenter. Et, où qu'il soit, on remarque que son propre confort, son confort à lui, immédiat, personnel, est le grand objet de tous ses vœux et de tous ses efforts.

John Bull pense-t-il qu'il y ait quelque perspective de gain, on le verra, à la première rencontre, entrer en relations avec quelqu'un. Mais veut-on avoir en lui un ami intime, il faut lui faire la cour comme à une femme; a-t-on obtenu enfin son amitié, on s'aperçoit bientôt qu'elle n'en valait pas la peine. Antérieurement, avant qu'on briguât sa faveur, on n'obtenait de lui qu'une politesse froide et cérémonieuse, et ce qu'il peut donner plus tard n'est pas beaucoup davantage. On trouve chez lui un formalisme mécanique, et une confession ouverte de cet égoïsme que d'autres gens possèdent peut-être à un aussi haut degré que lui, mais cachent soigneusement; si bien que le dîner le plus exquis d'un Anglais paraît à peine de moitié aussi bon qu'une poignée de dattes de la main d'un Bédouin dans le désert.

Mais, si John Bull est le plus froid des amis, il est le voisin le plus sûr, et l'ennemi le plus loyal et le

plus généreux; tandis qu'il garde son propre château comme un pacha, il ne cherche jamais à pénétrer dans celui d'un autre; confort et indépendance sont pour lui la chose essentielle : il entend par l'un la faculté de s'acheter tout ce qui peut contribuer à son bien-être, par l'autre le sentiment qu'il peut faire tout ce qu'il veut et dire tout ce qu'il pense; aussi s'inquiète-t-il peu des distinctions fortuites et peut-être chimériques qui causent dans le reste du monde tant de soucis et de tourments. Son orgueil — et il en a suffisamment — n'est pas l'orgueil d'Haman; peu lui importe que le juif Mardochée soit largement assis devant sa porte; il veille seulement à ce que ledit Mardochée n'entre pas dans sa maison sans une permission spéciale, qu'il ne donnera certainement que lorsque cela sera d'accord avec son propre avantage et son propre confort.

Son orgueil est du cru anglais; s'il ne manque pas de jactance, la sienne n'est pourtant pas de la même espèce que celle d'autres peuples. On ne remarque jamais qu'il se donne un air de dignité sur le compte de ses aïeux. Quand John Bull a ses poches pleines de guinées, et est devenu un homme à son aise, il ne donnerait pas un fétu que son

grand-père ait été un duc ou un charretier. « Chacun est soi-même, et n'est pas son père, » voilà la théorie de John Bull, et il agit en conséquence. Il ne se fait gloire que d'une chose, c'est qu'il est un Anglais, et qu'il a vu la lumière du jour quelque part entre Lowestoft et Saint-Davids, et entre Penzance et Berwick, et cette circonstance le rend plus fier que s'il était né sur n'importe quel autre point de notre planète; car la vieille Angleterre lui appartient, et il appartient à la vieille Angleterre. Rien sur terre n'est comparable à cela; cela suffit à nourrir le monde, à l'instruire, et même, s'il le fallait, à le conquérir tout entier.

Mais cela ne se dit que d'une manière générale; car, si l'on demande à John Bull d'entrer dans le détail, et si on le pousse un peu, on trouve que, dans cette glorieuse Angleterre, il n'y a proprement rien dont il puisse être absolument satisfait, excepté lui-même.

Qu'on lui parle du roi, de ce roi dont il porte avec tant d'orgueil le trône sur ses épaules, — et tout de suite il se plaindra des prodigalités de la maison royale, de vénalité et de favoritisme, de l'influence croissante et menaçante de la couronne, et il

protestera que, si des empiétements considérables et des mesures restrictives n'ont pas lieu immédiatement, l'Angleterre ne sera bientôt plus l'Angleterre. Mentionne-t-on le Parlement, il se répand en reproches et en murmures, se plaint que la Chambre haute est remplie de favoris de cour, et la Chambre basse d'hommes de parti et de gens corrompus, et peut-être affirmera-t-il par-dessus le marché que l'Angleterre se trouverait mieux s'il n'y avait pas de Parlement. S'agit-il de l'Église, il jette les hauts cris contre les dîmes et les ecclésiastiques gras à lard, qui ont fait de la parole de Dieu leur domaine, et consument dans le loisir spirituel les fruits des sueurs d'autrui. Parle-t-on de l'opinion publique et du grand avantage de la propagation rapide d'informations de toute espèce, — il se plaindra à coup sûr que, sur ces voies améliorées, l'erreur voyage aussi vite que la vérité, et que le peuple ne renonce à ses vieilles sottises que pour s'en procurer d'autres. Bref, il n'y pas en Angleterre une institution dont John soit parfaitement satisfait. Son blâme s'en prend même aux éléments, et, du commencement de l'année à la fin, il peste contre le climat, aussi bien que contre les choses qui viennent

des hommes. Pour peu qu'on l'examine de près, on s'aperçoit qu'il est mécontent même des biens qu'il s'est acquis. Bien qu'il ait amassé à force de lésine de grandes richesses, son refrain perpétuel est pourtant qu'il marche à la ruine; il est réduit à la besace, pendant qu'il demeure dans un palais au milieu des trésors qu'il a entassés, et il meurt de faim tandis que son embonpoint est tel qu'avec sa bedaine il peut à peine se traîner d'un bout de la chambre à l'autre. Il n'y a qu'une seule chose qui obtienne pleinement ses louanges, même alors qu'on en fait mention devant lui : — c'est la flotte, les vaisseaux de guerre, les murailles de bois de la vieille Angleterre; et tout cela, il le loue peut-être parce qu'il ne le voit pas.

Toutefois, nous ne voulons pas blâmer ce besoin continuel de blâme. Il a contribué à faire de l'Angleterre ce qu'elle est, et à la conserver ce qu'elle est. Cette humeur grondeuse du rude, opiniâtre, mais loyal John Bull est peut-être le boulevard de la grandeur britannique au dehors et de la liberté britannique au dedans; et, quoique bien des provinces de la Grande-Bretagne ne sachent pas assez l'apprécier, elles sont pourtant redevables du bien réel

qu'elles possèdent beaucoup plutôt aux gronderies continuelles de John Bull qu'à la souple philosophie de l'Écossais, ou à l'ardeur turbulente de l'Irlandais. Dans les embarras actuels, ces deux peuples ne semblent pas avoir assez de force et de persévérance pour maintenir leurs propres droits et assurer leur propre salut; et, s'il est nécessaire de résister à des empiétements sur la liberté de tous, ou de prendre une mesure pour le bien général, les registres du Parlement, et les pétitions qui lui sont adressées, montrent que, dans la plupart des cas, personne autre ne se met en avant que John Bull, le grondeur et l'égoïste, mais qui est pourtant le courageux, viril, indépendant, inflexible John Bull, toujours prêt à aller de l'avant, et à ne s'arrêter qu'au but.

THOMAS REYNOLDS

(Novembre 1841)

Waverley de Walter Scott est connu de chacun, et, tandis que ce roman amuse la foule par l'intérêt du sujet, il charme le lecteur cultivé par sa forme, qui est d'une simplicité incomparable, et offre pourtant la plus grande richesse de développements. Le livre dont nous parlerons aujourd'hui, et qui est jugé d'une façon si différente par les compatriotes de l'auteur, nous a rappelé cette forme si riche et si admirable. Ce livre a paru l'année dernière en même temps à Londres chez Longman, et ici, à Paris, dans la librairie anglaise de la rue Neuve-Saint-Augustin, et il porte ce titre : *the Life of*

Thomas Reynolds, Esq., by his son Thomas Reynolds[1]. Chose singulière! cette forme admirable dont Scott était redevable au plus fin calcul de son talent d'artiste, se retrouve dans ce livre, mais comme un produit de la nature, comme un résultat tout à fait immédiat du sujet. Ce sujet, absolument comme dans le récit de Scott, est une révolte malheureuse, et, comme dans la levée de boucliers des montagnards écossais, nous voyons de même ici, dans l'insurrection irlandaise, un héros un peu faible, un peu passif, et que les événements jettent çà et là; seulement, le grand poëte a su gagner à son Waverley, grâce aux ornements les plus aimables, toute la sympathie du monde des lecteurs, ce que le biographe de Thomas Reynolds n'a malheureusement pu faire pour le sien, précisément parce qu'il n'écrivait pas un roman, mais une histoire vraie. Oui, il a écrit la vie de son héros avec un amour de la vérité si peu récréatif, il raconte les faits les plus pénibles avec une nudité si crue, que le lecteur se sent presque pris parfois d'un frisson de mauvaise

1. « La Vie de Thomas Reynolds, écuyer, par son fils Thomas Reynolds. »

humeur: C'est le fils qui dessine ici le fidèle portrait de son père; mais il aime tellement de ce dernier même les traits qui ne sont pas beaux, qu'il ne veut même les idéaliser par aucune adjonction mensongère, de peur d'ôter à tout le portrait sa ressemblance chérie. Il a une si haute opinion du caractère de son père, qu'il dédaigne de passer adroitement sur les actions même les moins glorieuses; ce ne sont là pour lui que les tristes conséquences d'une situation fausse, et non pas de la volonté. Un orgueil terrible règne dans ce livre; rien ne doit être caché, rien ne doit être pallié; les circonstances qui ont poussé le père dans les situations les plus désastreuses, les motifs de ce qu'il a fait et n'a pas fait, les calomnies et les rancunes de partis, voilà ce que le fils veut mettre en lumière; — et, dans le fait, après ce récit lumineux, on ne peut plus prononcer un dur jugement de condamnation sur l'homme qui joua, il est vrai, en face de la clique révolutionnaire d'Irlande, un rôle assez odieux, mais qui a rendu en tout cas, nous devons en convenir, un grand service à son pays; car les chefs de la conjuration n'avaient pas moins en vue que de briser absolument, à l'aide d'une invasion fran-

çaise, l'union d'État qui rattache l'Irlande à la Grande-Bretagne, et, bien que celle-ci, dans les dix dernières années du siècle passé, comme encore aujourd'hui, pesât durement et calamiteusement sur le peuple irlandais, l'union de ce peuple avec l'Angleterre n'en aura pas moins un jour pour lui les plus incalculables avantages, lorsque les petites dissensions du moyen âge auront disparu, et que l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre se seront fondues, même au point de vue de l'esprit, en un ensemble harmonieux. Sans une fusion semblable, les Irlandais joueraient un très-pitoyable rôle dans le prochain tournoi des peuples européens; car, en tout pays, à l'exemple de la France, les races voisines et de langues similaires tendent à se grouper. Il se forme ainsi de grands États, des masses compactes, et, quand ces colosses entreront en lutte pour l'hégémonie du monde, alors le meilleur patriote de Dublin ne pourra douter un instant que Thomas Reynolds n'ait rendu un grand service à son pays en trahissant le plan de la conjuration qui devait séparer l'Irlande de l'Angleterre, et en portant témoignage contre ses auteurs. Mais, à l'heure qu'il est, cette tolérance de jugememt est encore impossible

dans la verte Érin, où les deux adversaires, le parti protestant anglais et le parti national catholique, sont aussi opiniâtres et irrités qu'à la fin du siècle passé, et même qu'au temps de Guillaume d'Orange, qui a laissé son nom aux orangistes, et qui est encore aujourd'hui cruellement détesté par leurs adversaires; tandis que les premiers, dans leurs banquets, portent les toasts les plus joyeux à la mémoire du roi Guillaume, ceux-ci boivent à la santé de la jument rétive sur laquelle le roi Guillaume se cassa le cou.

Mais, si, pour pallier et excuser d'une manière à peine suffisante les actes de Thomas Reynolds, il faut s'adresser à l'avenir et refouler nos sentiments les plus vifs, nous pouvons pourtant, dès aujourd'hui, et sans embarras, réfuter les accusations les plus fâcheuses portées contre lui. Nous sommes convaincu que les motifs de sa conduite n'ont nullement été aussi odieux que l'ont cru ses ennemis, et que, tout en découvrant la conspiration, il ne se rendit point coupable d'une trahison envers les conjurés, et moins que personne envers l'excellent lord Edward Fitzgerald, comme Thomas Moore l'a déloyalement prétendu dans la biographie de ce

dernier. Le fils a démontré jusqu'à l'évidence qu'aucun intérêt d'argent ne pouvait avoir engagé son père à prendre le parti du gouvernement, qui, au contraire, fit peu de chose pour lui, et ne le dédommagea que mesquinement de ses pertes. A ce point de vue, il a pour lui le témoignage des hommes d'État les plus distingués de l'Angleterre, le comte de Chichester, le marquis Cambden, et le lord Castlereagh, qui étaient alors à la tête du gouvernement irlandais. Ces personnages vantent son désintéressement, déclarent sa conduite honorable, et l'assurent de leur estime, — et, quelque peu que j'aime ces tories anglais, je ne doute pourtant pas de leur parole, car je les sais beaucoup trop orgueilleux pour avoir menti en faveur d'un traître salarié. Ils méprisent tous les hommes, et ils dédaignent doublement ceux auxquels ils ont donné de l'argent; pour ceux-ci, ils sont encore plus avares de paroles. Mais ce ne sont pas seulement de grands personnages, ce sont encore beaucoup de ses compatriotes d'un rang inférieur, qui ont absous Thomas Reynolds de l'accusation d'avoir été mû par la soif du gain. La corporation des marchands de Dublin lui vota une adresse pleine de témoignages honorables,

et qui fait un contraste presque comique avec les invectives de ses ennemis.

De même que Reynolds fils a démontré jusqu'à l'évidence, par les détails les plus circonstanciés et les raisonnements les plus lumineux, que son père n'avait point trahi la conjuration par intérêt, il ne prouve pas avec une moindre évidence qu'il ne s'est nullement rendu coupable de trahison envers la personne des conjurés, et que, bien loin d'avoir causé l'arrestation de lord Fitzgerald, il a fait, au contraire, les plus grands efforts pour le sauver, et l'a soutenu de la manière la plus loyale par des secours d'argent. La biographie de Fitzgerald, que nous devons à la plume chatoyante de Thomas Moore, semble contenir plus de poésie que de vérité, et il est juste que le poëte supporte l'indignation d'un fils qui punit de la manière la plus blessante l'injure faite au nom paternel. Thomas Petit (ainsi appelle-t-on volontiers Thomas Moore, à cause de sa très-petite taille) est flagellé ici d'importance, et il ne faut pas s'étonner que ce petit homme, qui exerce sur toute la presse de Londres l'influence la plus grande, ait employé tous les moyens pour rabaisser dans l'opinion le livre de Thomas Reynolds.

Son héros, Fitzgerald, est dépouillé ici de toute auréole romantique, mais il n'en apparaît pas moins héroïque, surtout au moment de son arrestation, et je veux citer ici le passage correspondant :

« Mon père tient le récit qui va suivre de M. Sirr et de M. Swann ; le premier vit encore et pourra me redresser si je me trompais. Ce fut le 18 mai [3] que M. Edward Cooke, alors sous-secrétaire d'État, fit venir auprès de lui M. Charles Sirr, maire de la ville (*town mayor*), fonctionnaire brave, intelligent et actif, et lui ordonna de se rendre le jour suivant, entre cinq et six heures du soir, dans la maison d'un certain Murphy, marchand de plumes et de bois de construction, dans Thomas-street ; là, il trouverait lord Edward Fitzgerald, qu'il devait arrêter en vertu d'un ordre qu'il lui remit. M. Sirr, dès le même soir, prit les dispositions nécessaires, et, le lendemain, il s'entretint de la délégation qui lui avait été donnée avec M. Swann et un certain M. Ryan, deux magistrats en qui il avait la plus grande confiance, et dont il réclama le concours. M. Ryan était alors

1. 1798.

éditeur d'une gazette qui avait publié quelques attaques outrageantes contre lord Edward, lequel en avait gardé une haine très-vive contre M. Ryan. M. Sirr réunit neuf hommes de la milice de Londonderry, tous bien équipés. M. Stirling, aujourd'hui consul à Gênes, et le docteur Baukhead, tous deux officiers de ce régiment, les accompagnaient, également en uniforme.

» C'est un fait remarquable que lord Edward ne se rendit que la nuit du 18 mai dans la maison de Murphy, et que le secrétaire d'État, avant qu'il y allât, était si sûrement informé de son intention de s'y rendre, qu'il pût donner à M. Sirr des instructions et l'ordre d'arrestation, déjà dans l'après-midi, c'est-à-dire huit à dix heures avant l'arrivée de lord Edward.

» MM. Sirr, Swann et Ryan, ainsi que leurs affidés, se rendirent dans deux voitures de louage à la maison de Murphy; M. Sirr pourvut aussi à ce qu'une forte compagnie de militaires, partant en même temps de la caserne, pût arriver immédiatement après les voitures devant la maison de Murphy, pour le protéger, lui et ses gens, contre le peuple qui, dans ce quartier de Dublin, se rassemble

très-vite en attroupements considérables. Aussitôt arrivé, M. Sirr plaça ses neuf hommes de manière à occuper toutes les issues, portes latérales et portes de derrière. Tandis qu'il prenait cette mesure, M. Swann et M. Ryan montaient rapidement l'escalier, car il ne se trouvait au rez-de-chaussée que des comptoirs et des magasins. Dans la première chambre, ils ne virent personne; on venait, semble-t-il, de quitter la salle à manger, car il se trouvait encore sur la table des débris de dessert et du vin. Ils se hâtèrent dans la seconde pièce sans apercevoir non plus personne; là, ils ouvrirent la porte d'une chambre à coucher qui n'était ni verrouillée, ni même fermée; dans cette chambre enfin se trouvait Murphy, près de la fenêtre ouvrant sur la rue, tenant à la main un papier qu'il semblait occupé à lire, et sur le lit lord Edward Fitzgerald à demi déshabillé. Sur un siége, près du lit, il y avait une cassette avec des pistolets de poche; M. Swann s'avança rapidement, et, se faisant place entre le siége et le lit, s'écria : « Lord Edward Fitzgerald, vous êtes mon prisonnier; car nous venons avec un forte escorte, et toute résistance est inutile! » Lord Edward se leva en sursaut, et, avec un poignard à deux tranchants

qu'il tenait caché sur lui, frappa M. Swann à la poitrine; celui-ci voulut parer le coup avec sa main, qui fut percée à la jointure du doigt indicateur; de telle sorte que, pendant un moment, la main resta littéralement clouée à la poitrine. Le poignard pénétra dans la poitrine, et, à travers les côtes, reparut derrière à l'omoplate. M. Ryan se précipita alors, déchargea un pistolet sur lord Edward, et manqua son coup. Lord Edward, qui le connaissait, s'écria : « Ryan, misérable[1] ! » et, retirant de la poitrine de M. Swann le poignard dont il tenait toujours le manche, il en frappa M. Ryan dans le creux de l'estomac; puis, retirant l'arme, il lui fendit avec le tranchant le ventre jusqu'au nombril. MM. Swann et Ryan avaient tous deux saisi lord Edward à bras-le-corps, et, comme il n'était pas encore blessé, il chercha à gagner la porte, où M. Ryan dût enfin le lâcher, car il tomba à terre, ses entrailles sortant de son corps; — mais M. Swann tenait encore ferme. Dans l'antichambre, près de la porte, se trouvait une échelle qui conduisait au galetas, et permettait de gagner le toit. On avait pris cette précaution pour favoriser

1. « Ryan, you villain ! »

une fuite en cas de besoin, et c'est par là que lord Edward voulut s'échapper. Toutefois, M. Swann, qui se cramponnait à lui de tout son poids, l'empêcha de monter l'échelle, et, pour s'en débarrasser, lord Edward leva le bras, et voulut le frapper de nouveau avec le poignard qu'il avait encore en main. Tout cela se passait en moins d'une minute. Mais, dans l'intervalle, les soldats étaient arrivés de la caserne, et M. Sirr, les ayant placés à leur poste, entra en toute hâte dans la maison, monta précipitamment l'escalier en entendant tirer, et, un pistolet dans la main, il arriva dans la chambre juste au moment où lord Edward levait le bras pour donner à M. Swann le coup de grâce; il tira aussi, sans beaucoup de réflexion, et atteignit lord Edward au bras, près de l'épaule. Le bras tomba sans mouvement, et lord Edward fut fait prisonnier.

» Ici, on se demande naturellement : que faisait pendant ce temps Murphy, le maître de la maison, un homme dans la fleur et la force de l'âge, à la protection de qui lord Edward s'était confié? Il resta spectateur silencieux de toute la scène, bien qu'il soit évident que le moindre secours de sa part eût délivré son hôte des mains de M. Swann, et lui eût

permis très-facilement de s'enfuir par le toit. La fenêtre près de laquelle était Murphy donnait sur la rue, elle n'était pas à trente pieds du sol, et les voitures avaient pu s'avancer jusqu'à quatorze pieds des murs de la maison. Il est inconcevable que deux voitures de louage avec quatorze hommes, ainsi arrêtés, n'aient pas attiré son attention. Il est inconcevable aussi que, dans la maison qui logeait un tel hôte, toutes les portes du haut en bas fussent restées ouvertes et non surveillées, et qu'il ne s'y trouvât âme vivante, à part le propriétaire. Le moindre signal pouvait assurer la fuite de lord Edward, avant que M. Swann eût monté l'escalier, et la moindre assistance après que l'attaque eut eu lieu. Peut-être tout cela est-il pur hasard. Je raconte simplement les faits tels qu'ils ont été racontés à mon père, par MM. Sirr et Swann; il parla avec le premier dès le lendemain, 20, avec le second après sa guérison. Murphy fut arrêté, mais non interrogé. Après qu'on eût pansé sa blessure, lord Edward fut emmené avec beaucoup de précautions; mais la balle avait pénétré dans la poitrine, mais la gangrène survint, il mourut le 4 juin. La blessure de M. Ryan ne laissa aucun moment

d'espoir; la mort survint après quelques jours. »

Comme sur Fitzgerald, ce livre renferme encore les plus intéressants détails sur Theobald Wolfe Tone, qui a joué aussi un rôle considérable dans la conspiration irlandaise, et dont la fin ne fut pas moins malheureuse. C'était un noble cœur, brûlant d'un ardent amour de la liberté; il fut pendant quelque temps l'envoyé plénipotentiaire des conjurés auprès des républicains de France. Son journal, que son fils a publié, contient de remarquables renseignements sur son séjour à Paris, pendant la tourmente révolutionnaire. Il revint en Irlande avec l'expédition que le Directoire y envoya un peu trop tard. Le récit de cette expédition, tel qu'on peut le lire avec détail dans l'ouvrage de Thomas Reynolds, a une importance réelle, et montre quelle faible résistance rencontrerait un débarquement en Angleterre, pour peu qu'il fût mieux organisé qu'alors. On se croirait en Chine quand on lit comment quelques centaines de Français, commandés par le général Humbert, battaient hardiment le pays, et poussaient devant eux des milliers d'Anglais attachés deux à deux. Je ne puis résister à la tentation de citer le passage qui suit :

« Lorsque le marquis de Cornwallis reçut, le 24 août, la nouvelle du débarquement des Français, il donna au lieutenant général Lake l'ordre de se rendre à Galway, pour prendre le commandement des troupes qui se rassemblaient à Connaught. Ce général se rendit donc, avec les troupes qu'il put rassembler, à Castlebar, où il arriva le 26, et trouva le major général Hutchinson, qui y était arrivé l'avant-veille. Les troupes ainsi réunies à Castlebar se montaient à 4,000 hommes de soldats réguliers, *yeomen* et milice rurale, accompagnés d'un parc d'artillerie considérable. Le général Humbert, qui commandait les Français, quitta Ballina, le 26, avec 800 hommes et deux coulevrines ; mais, au lieu de suivre la chaussée militaire par Foxford, où le général Taylor stationnait avec un corps considérable, il prit le chemin de montagne de Barnageehy, où ne se trouvait qu'un poste peu important, et, le 27, à sept heures du matin, il arriva à deux milles de distance de Castlebar, et trouva là devant la ville les troupes royales anglaises, postées dans la position la plus avantageuse. Tout semblait réuni pour promettre à ces dernières une facile victoire. Elles étaient en grand nombre, 3 à 4,000

hommes, bien pourvus d'artillerie et de munitions, frais et reposés, tandis que l'ennemi n'avait que 800 hommes, avec deux coulevrines, et était fatigué et épuisé d'une marche pénible de vingt-quatre heures dans les montagnes, par les chemins les plus difficiles. L'artillerie royale, parfaitement dirigée par le capitaine Shortall, fit d'abord beaucoup de mal aux Français, et les tint quelque temps à distance; mais ceux-ci, voyant qu'ils ne pourraient résister longtemps en offrant un front trop étendu à l'artillerie bien dirigée des Anglais, se divisèrent en petites colonnes, et se précipitèrent si impétueusement en avant, qu'en peu de minutes les troupes royales reculèrent, et, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite dans toutes les directions. Traversant la ville dans le plus grand désordre, les Anglais se dirigèrent vers Tuam, localité éloignée de trente milles de Castlebar, où la troupe, arrivant en déroute pendant la nuit, ne se crut pas encore suffisamment à l'abri, et, après s'être arrêtée juste le temps nécessaire pour emporter quelques rafraîchissements, poursuivit honteusement sa retraite, trente milles plus loin encore, jusqu'à Athlone, où l'avant-garde arriva le mardi 29, vers une heure. La terreur était

si grande, qu'elle avait fait trente-six milles en vingt-sept heures! La perte de l'armée royale fut de 53 morts, 35 blessés et 279 prisonniers. Elle perdit également dix pièces de grosse artillerie et quatre couleuvrines. La perte des Français n'est pas connue. Les troupes françaises entrèrent à Castlebar, et y restèrent jusqu'au 4 septembre sans être inquiétées. »

Mais les troupes auxiliaires de France n'arrivaient pas, et l'expédition, dans son ensemble, ayant été dirigée d'après un mauvais plan, devait finir par échouer. Wolfe Tone, qui tomba alors aux mains des Anglais, fut livré à un conseil de guerre et condamné à être pendu. Le pauvre homme ne craignait pas la mort, il avait assez vu d'exécutions à Paris, en place de Grève; mais il n'était habitué qu'à la guillotine, et avait une répugnance invincible pour la pendaison. En vain demanda-t-il à être au moins fusillé, genre de mort qui lui appartenait à d'autant plus juste titre qu'il avait un brevet d'officier français, et pouvait être considéré comme prisonnier de guerre. On fut sourd à sa requête, et, de peur d'être pendu, le malheureux se coupa la gorge dans sa prison.

Au temps de la rébellion d'Irlande, le gouverne-

ment anglais ne voulait pas entendre parler de clémence. Je ne suis pas un ami de la guillotine, et je n'ai pas de prévention particulière contre la corde, mais je dois dire que, pendant toute la révolution française, c'est à peine s'il s'est commis des horreurs semblables à celles dont le militaire anglais se rendit coupable en Irlande. Bien qu'il soit partisan du gouvernement, notre auteur a pourtant retracé, ou plutôt flétri, avec les couleurs les plus fidèles cette orgie honteuse de soldats. Dieu nous garde d'une occupation de la soldatesque, comme celle dont les désordres souillèrent le château de Kilkea ! Ce qui m'a le plus touché, c'est le sort d'une belle harpe que les Anglais mirent en pièces avec une fureur particulière, parce que la harpe est l'emblème de l'Irlande. L'auteur retrace aussi avec impartialité la grossièreté sanguinaire des insurgés, et la description suivante de leur manière de faire la guerre porte l'empreinte de la plus abominable vérité :

« La manière dont les insurgés faisaient la guerre est tout à fait caractéristique. Ils se portaient toujours sur les hauteurs les plus en vue, et ils nommaient cela leur camp. Une ou deux tentes, ou quelque autre abri, étaient réservés pour les chefs ; les

autres restaient en plein vent, hommes et femmes confondus ensemble, enveloppés de haillons ou de draps de lit, la plupart sans autre couverture pour la nuit que ce qu'ils avaient le jour sur le corps. Ce genre de vie était favorisé par un beau temps continu, tout à fait inaccoutumé dans cette contrée. Aussi considéraient-ils cette circonstance comme une faveur particulière de la Providence, et on leur avait fait croire qu'il ne tomberait pas une goutte de pluie avant qu'ils fussent devenus maîtres de toute l'Irlande. Dans ces camps, comme on peut le penser, au milieu de ces amas d'hommes grossiers et révoltés, régnaient la confusion la plus horrible, et des désordres de toute espèce. La nuit, quand un homme était le plus profondément endormi, on lui volait son fusil ou ses autres effets. Pour échapper à ce danger, il était d'usage, quand on voulait dormir, de se coucher sur le ventre avec son chapeau, ses souliers, et autres choses semblables attachés sous la poitrine. La cuisine était grossière au delà de toute idée; le bétail était jeté à terre et assommé, puis chacun en arrachait à son gré un morceau de chair sans le dépouiller, et le rôtissait ou plutôt le brûlait au feu du camp, avec le mor-

ceau de peau qni y adhérait encore. On laissait sur place la tête, les pieds et le reste de la carcasse, qui pourrissaient ainsi à l'endroit où l'animal avait été tué. Quand les insurgés n'avaient pas de cuir, ils prenaient des livres et s'en servaient comme de selles, en plaçant le volume ouvert au milieu, sur le dos du cheval; des cordes remplaçaient les sangles et les étriers. Les grands volumes in-folio qu'on avait rapportés de quelque pillage semblaient tout particulièrement appropriés à cet emploi. Comme on était très-maigrement pourvu de munitions, on recourut à du gravier, ou même à des boules d'argile durcie. Les chefs évitaient toujours d'attaquer l'ennemi pendant la nuit, quand il y avait quelque résistance à attendre, et cela, parce que leurs gens ne suivaient jamais régulièrement les ordres reçus, mais obéissaient plutôt à l'entraînement et aux inspirations du moment. Dans le combat, ils se surveillaient réciproquement, car chacun craignait d'être abandonné dans le cas d'une retraite qui avait lieu d'ordinaire très-vite et inopinément; aussi ne se battaient-ils guère la nuit, lorsque personne ne pouvait avoir l'œil sur ses compagnons, et que chacun devait craindre qu'il ne détalassent

tout à coup (*make the run*), avant qu'on s'en aperçut, et de tomber ainsi aux mains d'un ennemi qui ne faisait jamais de quartier : personne ne se fiait à personne. On peut affirmer que ces insurgés ne se rendirent jamais coupables d'un acte grossier ou inconvenant envers des femmes ou des enfants; l'incendie de Scullabogue, et les traitements infligés à Mackee et aux siens, dans le comté de Down, font seuls ici une exception; à part cette abominable boucherie, où l'on n'épargna ni le sexe ni l'âge, je ne connais aucun exemple d'une femme maltraitée par les rebelles. Je crains qu'on ne puisse donner à leurs adversaires un semblable témoignage. »

Ce récit de la façon de guerroyer des insurgés irlandais, me suggère deux observations. Je remarque d'abord que les livres peuvent être d'un fort grand secours dans une insurrection populaire, en servant de selles pour les chevaux; ce à quoi n'ont certainement pas songé nos hommes d'action révolutionnaires, autrement ils ne seraient pas si hostiles à tout ce qui s'appelle livres et faiseurs de livres. Je remarque ensuite que, dans une guerre avec John Bull, Paddy prendra toujours le large, et que le

premier ne perdra pas si facilement sa domination sur l'Irlande. Serait-ce que l'Irlandais est moins brave que l'Anglais? Non; peut-être a-t-il même plus de courage personnel. Mais, chez l'Irlandais, le sentiment de l'individualisme l'emporte tellement, que lui qui, pris à part, est si brave, devient pourtant poltron, et qu'on ne peut plus compter sur lui, du moment qu'il s'est associé, et doit se fier à d'autres, et se soumettre à une volonté collective. Cet esprit d'individualisme est peut-être le trait caractéristique de cette race celtique qui forme le fond du peuple irlandais. Nous retrouvons le même phénomène chez les habitants de la Bretagne française, et c'est à bon droit que, dans son histoire générale de la France, Michelet montre partout comment ce trait fondamental de l'individualisme ressort si puissant dans la vie et le caractère des Bretons illustres. Ils se sont fait remarquer par des efforts quasi aventureux pour faire prévaloir l'esprit individuel, la personnalité, sur une autorité constituée. La race germanique est plus disciplinable, elle combat et pense mieux dans les rangs, mais elle est aussi plus susceptible de servitude que la race celtique. La fusion de ces deux éléments,

germanique et celtique, produira toujours quelque chose d'excellent; aussi l'Angleterre et l'Irlande gagneront non-seulement au point de vue politique, mais encore au point de vue moral, à former un tout compacte et organique.

FIN

TABLE

AVERTISSEMENT. 1

LES HÉROINES DE SHAKSPEARE

INTRODUCTION. 9

TRAGÉDIES

Cressida. — Troïlus et Cressida. 45
Cassandre. — Troïlus et Cressida. 51
Hélène. — Troïlus et Cressida. 53
Virgilia. — Coriolan. 57
Porcia. — Jules César. 63
Cléopâtre. — Antoine et Cléopâtre. 70
Lavinie. — Titus Andronicus. 81
Constance. — Le Roi Jean. 88
Lady Percy. — Le Roi Henri IV. 97
La princesse Catherine. — Le Roi Henri V. 100
Jeanne d'Arc. — Le Roi Henri VI (Première partie). . . 103
Marguerite. — Le Roi Henri VI (Première partie).. . . . 105
La reine Marguerite. — Le Roi Henri VI (Deuxième et troisième partie).. 108
Lady Gray. — Le Roi Henri VI (Troisième partie). . . . 118
Lady Anne. — Le Roi Richard III. 124
La reine Catherine. — Le Roi Henri VIII. 126
Anne Boulen. — Le Roi Henri VIII. 130
Lady Macbeth. — Macbeth. 134
Ophélia. — Hamlet. 139
Cordélia. — Le Roi Lear. 144
uliette. — Roméo et Juliette. 150
Jessica. — Le Marchand de Venise. 163
Porcia. — Le Marchand de Venise. 182

COMÉDIES

Miranda. — La Tempête. 193
Titania. — Le Songe d'une nuit d'été. 195
Perdita. — Le Conte d'hiver. 196
Imogène. — Cymbeline. 198
Julie. — Les Deux Gentilshommes de Vérone. 200
Silvie. — Les Deux Gentilshommes de Vérone. 202
Héro. — Beaucoup de bruit pour rien. 204
Béatrice. — Beaucoup de bruit pour rien. 205
Hélène. — Tout est bien qui finit bien. 207
Célie. — Comme il vous plaira. 209
Rosalinde. — Comme il vous plaira. 211
Olivia. — La Douzième Nuit. 213
Viola. — La Douzième Nuit. 215
Marie. — La Douzième Nuit. 217
Isabelle. — Mesure pour mesure. 218
La princesse de France. — Peines d'amour perdues. . . . 220
L'abbesse. — Les Méprises. 221
Mistriss Page. — Les Joyeuses Commères de Windsor. . 223
Mistriss Ford. — Les Joyeuses Commères de Windsor. . 225
Anne Page. — Les Joyeuses Commères de Windsor. . . 226
Catherine. — La Méchante Femme mise à la raison. . . . 228

CONCLUSION. 230

FRAGMENTS SUR L'ANGLETERRE

L'AFFRANCHISSEMENT. 257
LA DETTE. 277
LES PARTIS D'OPPOSITION. 299
PUNITIONS CORPORELLES. 321
JOHN BULL. 325
THOMAS REYNOLDS. 335

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

574271

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

149

HENRI HEINE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE L'ANGLETERRE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1867

UNS 7 c. 2

52

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18
à 3 francs le volume

NOUVEAUX LUNDIS
Par C.-A. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française..... 7 vol.

L'OUTRAGE
Par AURÉLIEN SCHOLL..... 1 vol.

UNE PASSION DANS LE GRAND MONDE
Par la comtesse DE BOIGNE..... 2 vol.

LES FEMMES DU DIABLE
Par ARSÈNE HOUSSAYE..... 1 vol.

LE DRAME DE LA RUE DE LA PAIX
Par ADOLPHE BELOT..... 1 vol.

LES VICTIMES D'AMOUR — LES ENFANTS
Par HECTOR MALOT..... 1 vol.

CORRESPONDANCE DE HENRI HEINE
Inédite..... 2 vol.

SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CRÉQUY
De 1710 à 1803 — Nouv. édition revue, corrigée, augmentée d'une correspondance inédite et authentique de la marquise de Créquy avec sa famille et ses amis.. 5 vol

NOUVEAUX SAMEDIS
Par A DE PONTMARTIN..... 3 vol.

LE CAPITAINE SAUVAGE
Par JULES NORIAC..... 1 vol.

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
Par PRÉVOST-PARADOL, de l'Académie française..... 4 vol.

UNE DERNIÈRE PASSION
Par MARIO UCHARD..... 1 vol.

FLAMEN
Par l'auteur du *Péché de Madeleine*..... 1 vol.

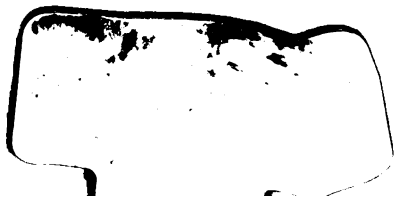
AU BORD DE LA MER
Par l'auteur des *Horizons prochains* (2e édition)..... 1 vol.

THÉATRE COMPLET DE GEORGE SAND
Ouvrage terminé..... 4 vol.

NOUVEAUX CONTES DU BOCAGE
Par ÉDOUARD OURLIAC..... 1 vol.

LES BUVEURS DE CENDRES
Par MAXIME DU CAMP..... 1 vol.

LES PARISIENNES DE PARIS
Par THÉODORE DE BANVILLE..... 1 vol.

MADEMOISELLE 50 MILLIONS
Par la comtesse DASH..... 1 vol

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.